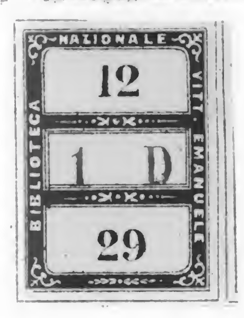
OEUVRES COMPLÈTES DE J. J. ROUSSEAU, CITOYEN DE GENÈVE. TOME...

Jean-Jacques Rousseau




BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
1 D
29

OEUVRES

COMPLÈTES

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME VINGT-QUATRIÈME.

CONFESSION. TOME SIXIÈME.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

TOME VINGT-QUATRIÈME.



AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

M. DCC. XCIII.

ROUSSEAU
JUGE DE
JEAN-JACQUES.

Suite du deuxieme Dialogue.

LE FRANÇOIS.

L'AVIDITÉ ne raisonne pas toujours bien.

ROUSSEAU.

L'animosité raisonne souvent plus mal encore. Cela se sent à merveilles quand on examine les allures de vos Messieurs, et leurs singuliers raisonnemens, qui les déceleroient bien vîte aux yeux de quiconque y voudroit regarder et ne partageroit pas leur passion.

Toutes ces objections m'étoient présentes quand j'ai commencé d'observer notre homme : mais en le voyant familiérement, j'ai senti bientôt et je sens mieux chaque jour que les vrais motifs qui le déterminent dans toute sa conduite, se trouvent rarement dans son plus grand intérêt, et jamais dans les opinions de la multitude. Il les faut chercher plus près de lui, si l'on ne veut s'abuser sans cesse.

D'abord, comment ne sent-on pas que pour tirer parti de tous ces petits talens dont on parle, il en faudroit un qui lui manque, savoir; celui de les faire valoir. Il faudroit intriguer, courir à son âge de maison en maison, faire sa cour aux grands, aux riches, aux femmes, aux artistes, à tous ceux dont on le laisseroit approcher; car on mettroit le même choix aux gens dont on lui permettroit l'accès, qu'on met à ceux à qui l'on permet le sien, et parmi lesquels je ne serois pas sans vous.

Il a fait assez d'expériences de la façon dont le traiteroient les musiciens, s'il se mettoit à leur merci pour l'exécution de ses ouvrages, comme il y seroit forcé pour en pouvoir tirer parti. J'ajoute que, quand même à force de manege il pourroit réussir, il devroit toujours trouver trop chers des succès achetés à ce prix. Pour moi du moins, pensant autrement que le public sur le véritable honneur, j'en trouve beaucoup plus à copier chez soi de la musique à tant la page, qu'à courir de porte en porte pour y souffrir les rebuffades des valets, les caprices des maîtres, et faire par-tout le métier de cajoleur et de complaisant. Voilà ce que tout esprit judicieux devroit sentir lui-même; mais l'étude particuliere de l'homme ajoute un nouveau poids à tout cela.

J. J. est indolent, paresseux, comme tous les contemplatifs: mais cette paresse n'est que dans sa tête. Il ne pense qu'avec

effort, il se fatigue à penser, il s'effraye de tout ce qui l'y force, à quelque foible degré que ce soit; et s'il faut qu'il réponde à un bonjour dit avec quelque tournure, il en sera tourmenté. Cependant il est vif, laborieux à sa maniere. Il ne peut souffrir une oisiveté absolue : il faut que ses mains, que ses pieds, que ses doigts agissent, que son corps soit en exercice, et que sa tête reste en repos. Voilà d'où vient sa passion pour la promenade; il y est en mouvement sans être obligé de penser. Dans la rêverie on n'est point actif. Les images se tracent dans le cerveau, s'y combinent comme dans le sommeil, sans le concours de la volonté : on laisse à tout cela suivre sa marche, et l'on jouit sans agir. Mais quand on veut arrêter, fixer les objets, les ordonner, les arranger, c'est autre chose; on y met du sien. Si-tôt que le raisonnement et la réflexion s'en mêlent, la méditation n'est plus un repos; elle est une action très-pénible : et voilà la peine qui fait l'effroi de J. J., et dont la seule idée l'accable et le rend paresseux. Je ne l'ai jamais trouvé tel que dans toute œuvre où il faut que l'esprit agisse, quelque peu que ce puisse être. Il n'est avare ni de son temps, ni de sa peine, il ne peut rester oisif sans souffrir; il passeroit volontiers sa vie à bêcher dans un jardin pour y rêver à son aise : mais ce seroit pour lui le plus cruel supplice de la passer

dans un fauteuil, en fatiguant sa cervelle à chercher des riens pour amuser les femmes.

De plus il déteste la gêne autant qu'il aime l'occupation. Le travail ne lui coûte rien, pourvu qu'il le fasse à son heure, et non pas à celle d'autrui. Il porte sans peine le joug de la nécessité des choses, mais non celui de la volonté des hommes. Il aimera mieux faire une tâche double, en prenant son temps, qu'une simple au moment prescrit.

A-t-il une affaire, une visite, un voyage à faire? il ira sur le champ si rien ne le presse; s'il faut aller à l'instant, il regimbera. Le moment où renonçant à tout projet de fortune pour vivre au jour la journée, il se défit de sa montre, fut un des plus doux de sa vie. Graces au Ciel, s'écria-t-il, dans un transport de joie, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est!

S'il se plie avec peine aux fantaisies des autres, ce n'est pas qu'il en ait beaucoup de son chef. Jamais homme ne fut moins imitateur et cependant moins capricieux. Ce n'est pas sa raison qui l'empêche de l'être, c'est sa paresse; car les caprices sont des secousses de la volonté dont il craindroit la fatigue. Rebelle à toute autre volonté, il ne sait pas même obéir à la sienne, ou plutôt il trouve si fatiguant même de vouloir, qu'il aime mieux dans le courant de la vie suivre une

impression purement machinale qui l'entraine sans qu'il ait la peine de la diriger. Jamais homme ne porta plus pleinement et dès sa jeunesse le joug propre des ames foibles et des vieillards, savoir celui de l'habitude. C'est par elle qu'il aime à faire encore aujourd'hui ce qu'il fit hier, sans autre motif si ce n'est qu'il le fit hier. La route étant déjà frayée, il a moins de peine à la suivre, qu'à l'effort d'une nouvelle direction. Il est incroyable à quel point cette paresse de vouloir le subjugue. Cela se voit jusques dans ses promenades. Il répétera toujours la même jusqu'à ce que quelque motif le force absolument d'en changer: ses pieds le reportent d'eux-mêmes où ils l'ont déjà porté. Il aime à marcher toujours devant lui, parce que cela se fait sans avoir besoin d'y penser. Il iroit de cette façon toujours rêvant jusqu'à la Chine sans s'en appercevoir ou sans s'ennuier. Voilà pourquoi les longues promenades lui plaisent; mais il n'aime pas les jardins, où à chaque bout d'allée une petite direction est nécessaire pour tourner et revenir sur ses pas; et en compagnie, il se met sans y penser à la suite des autres pour n'avoir pas besoin de penser à son chemin; aussi n'en a-t-il jamais retenu aucun qu'il ne l'eut fait seul.

Tous les hommes sont naturellement paresseux, leur intérêt même ne les anime pas, et les plus pressans besoins ne les font agir que par secousses; mais à mesure que

l'amour-propre s'éveille, il les excite, les pousse, les tient sans cesse en haleine parce qu'il est la seule passion qui leur parle toujours: c'est ainsi qu'on les voit tous dans le monde. L'homme en qui l'amour-propre ne domine pas, et qui ne va point chercher son bonheur loin de lui, est le seul qui connoisse l'incurie et les doux loisirs; et J. J. est cet homme-là autant que je puis m'y connoître. Rien n'est plus uniforme que sa maniere de vivre: il se leve, se couche, mange, travaille, sort et rentre aux mêmes heures, sans le vouloir et sans le savoir. Tous les jours sont jetés au même moule; c'est le même jour toujours répété; sa routine lui tient lieu de toute autre regle: il la suit très exactement sans y manquer et sans y songer. Cette molle inertie n'influe pas seulement sur ses actions indifférentes, mais sur toute sa conduite, sur les affections mêmes de son cœur; et lorsqu'il cherchoit si passionnément des liaisons qui lui convinssent, il n'en forma réellement jamais d'autres que celles que le hasard lui présenta. L'indolence et le besoin d'aimer ont donné sur lui un ascendant aveugle à tout ce qui l'approchoit. Une rencontre fortuite, l'occasion, le besoin du moment, l'habitude trop rapidement prise, ont déterminé tous ses attachemens et par eux toute sa destinée. En vain son cœur lui demandoit un choix, son humeur trop facile

ne lui en laissa point faire. Il est peut-être le seul homme au monde des liaisons duquel on ne peut rien conclure ; parce que son propre goût n'en forma jamais aucune, et qu'il se trouva toujours subjugué avant d'avoir eu le temps de choisir. Du reste, l'habitude ne finit point en lui par l'ennui. Il vivroit éternellement du même mets, répéteroit sans cesse le même air, reliroit toujours le même livre, ne verroit toujours que la même personne. Enfin je ne l'ai jamais vu se dégoûter d'aucune chose qui une fois lui eût fait plaisir.

C'est par ces observations et d'autres qui s'y rapportent, c'est par l'étude attentive du naturel et des goûts de l'individu, qu'on apprend à expliquer les singularités de sa conduite, et non par des fureurs d'amour-propre qui rongent les cœurs de ceux qui le jugent sans avoir jamais approché du sien. C'est par paresse, par nonchalance, par aversion de la dépendance et de la gêne, que J. J. copie de la musique. Il fait sa tâche quand et comment il lui plaît ; il ne doit compte de sa journée, de son temps, de son travail, de son loisir à personne. Il n'a besoin de rien arranger, de rien prévoir, de prendre aucun souci de rien ; il n'a nulle dépense d'esprit à faire, il est lui et à lui tous les jours, tout le jour ; le soir quand il se délasse et se promene, son ame ne sort du calme que pour se livrer à des émotions délicieuses, sans qu'il ait à payer de sa

personne, et à soutenir le faix de la célébrité par de brillantes ou savantes conversations qui feroient le tourment de sa vie sans flatter sa vanité.

Il travaille lentement, pesamment, fait beaucoup de fautes, efface ou recommence sans cesse : cela l'a forcé de taxer haut son ouvrage, quoiqu'il en sente mieux que personne l'imperfection. Il n'épargne cependant ni frais ni soins pour lui faire valoir son prix, et il y met des attentions qui ne sont pas sans effet, et qu'on attendroit en vain des autres copistes. Ce prix même, quelque fort qu'il soit, seroit peut-être au-dessous du leur, si l'on en déduisoit ce qu'on s'amuse à lui faire perdre, soit en ne retirant ou en ne payant point l'ouvrage qu'on lui fait faire, soit en le détournant de son travail en mille manieres dont les autres copistes sont exempts. S'il abuse en cela de sa célébrité, il le sent, et s'en afflige ; mais c'est un bien petit avantage contre tant de maux qu'elle lui attire, et il ne sauroit faire autrement sans s'exposer à des inconvéniens qu'il n'a pas le courage de supporter. Au lieu qu'avec ce modique supplément acheté par son travail, sa situation présente est, du côté de l'aisance, telle précisément qu'il la faut à son humeur. Libre des chaînes de la fortune il jouit avec modération de tous les biens réels qu'elle donne ; il a retranché ceux de l'opinion qui ne sont qu'apparens et qui sont les plus coûteux. Plus pauvre il sentiroit des

privations, des souffrances; plus riche il auroit l'embarras des richesses, des soucis, des affaires, il faudroit renoncer à l'incurie, pour lui la plus douce des voluptés: en possédant davantage il jouiroit beaucoup moins.

Il est vrai qu'avancé déjà dans la vieillesse, il ne peut espérer de vaquer longtemps encore à son travail, sa main déjà tremblotante lui refuse un service aisé, sa note se déforme, son activité diminue, il fait moins d'ouvrage et moins bien dans plus de temps: un moment viendra (7), s'il vieillit beaucoup, qui, lui ôtant les ressources qu'il s'est ménagées, le forcera de faire un tardif et dur apprentissage d'une frugalité bien austère. Il ne doute pas même que vos Messieurs n'ayent déjà pour ce temps qui s'approche et qu'ils sauront peut-être accélérer, un nouveau plan de bénéficence, c'est-à-dire, de nouveaux moyens de lui faire manger le pain d'amertume et boire la coupe d'humiliation. Il sent et prévoit très-bien tout cela; mais si près du terme de la vie il n'y voit plus un fort grand inconvénient. D'ailleurs comme cet inconvénient est inévitable, c'est folie de s'en

(7) Un autre inconvénient très-grave me forcera d'abandonner enfin ce travail, que d'ailleurs la mauvaise volonté du public me rend plus onéreux qu'utile. C'est l'abord fréquent de Quidams étrangers ou inconnus qui s'introduisent chez moi sous ce prétexte, et qui savent ensuite s'y cramponner malgré moi sans que je puisse pénétrer leur dessein.

tourmenter ; et ce seroit s'y précipiter d'avance que de chercher à le prévenir. Il pourvoit au présent en ce qui dépend de lui, et laisse le soin de l'avenir à la providence.

J'ai donc vu J. J. livré tout entier aux occupations que je viens de vous décrire, se promenant toujours seul, pensant peu, rêvant beaucoup, travaillant presque machinalement, sans cesse occupé des mêmes choses sans s'en rebuter jamais ; enfin plus gai, plus content, se portant mieux en menant cette vie presque automate, qu'il ne fit tout le temps qu'il consacra si cruellement pour lui et si peu utilement pour les autres, au triste métier d'auteur.

Mais n'apprécions pas cette conduite au-dessus de sa valeur. Dès que cette vie simple et laborieuse n'est pas jouée, elle seroit sublime dans un célebre écrivain qui pourroit s'y réduire. Dans J. J. elle n'est que naturelle, parce qu'elle n'est l'ouvrage d'aucun effort, ni celui de la raison, mais une simple impulsion du tempérament déterminé par la nécessité. Le seul mérite de celui qui s'y livre est d'avoir cédé sans résistance au penchant de la nature, et de ne s'être pas laissé détourner par une mauvaise honte, ni par une sotte vanité. Plus j'examine cet homme dans le détail de l'emploi de ses journées, dans l'uniformité de cette vie machinale, dans le goût qu'il paroît y prendre, dans le contentement qu'il y trouve, dans l'avantage qu'il en tire pour

son humeur et pour sa santé; plus je vois que cette maniere de vivre étoit celle pour laquelle il étoit né. Les hommes le figurant toujours à leur mode en ont fait tantôt un profond génie, tantôt un petit charlatan; d'abord un prodige de vertu, puis un monstre de scélératesse, toujours l'être du monde le plus étrange et le plus bizarre. La nature n'en a fait qu'un bon artisan; sensible, il est vrai, jusqu'au transport; idolâtre du beau, passionné pour la justice; dans de courts moments d'effervescence capable de vigueur et d'élévation, mais dont l'état habituel fut et sera toujours l'inertie d'esprit et l'activité machinale; et pour tout dire en un mot, qui n'est rare que parce qu'il est simple. Une des choses dont il se félicite est de se retrouver dans sa vieillesse à-peu-près au même rang où il est né, sans avoir jamais beaucoup ni monté, ni descendu, dans le cours de sa vie. Le sort l'a remis où l'avoit placé la nature; il s'applaudit chaque jour de ce concours.

Ces solutions si simples et pour moi si claires de mes premiers doutes, m'ont fait sentir de plus en plus que j'avois pris la seule bonne route, pour aller à la source des singularités de cet homme tant jugé et si peu connu. Le grand tort de ceux qui le jugent n'est pas de n'avoir point deviné les vrais motifs de sa conduite; des gens si fins ne s'en douteront jamais (8): mais c'est de

(8) Les gens si fins, totalement transformés par

n'avoir pas voulu les apprendre, d'avoir concouru de tout leur cœur aux moyens pris pour empêcher, lui de les dire, et eux de les savoir. Les gens même les plus équitables sont portés à chercher des causes bizarres à une conduite extraordinaire, et au contraire, c'est à force d'être naturelle que celle de J. J. est peu commune : mais c'est ce qu'on ne peut sentir qu'après avoir fait une étude attentive de son tempérament, de son humeur, de ses goûts, de toute sa constitution. Les hommes n'y font pas tant de façon pour se juger entr'eux. Ils s'attribuent réciproquement les motifs qui pourroient faire agir le jugeant comme fait le jugé s'il étoit à sa place; et souvent ils rencontrent juste parce qu'ils sont tous conduits par l'opinion, par les préjugés, par l'amour-propre, par toutes les passions factices qui en sont le cortège, et surtout par ce vif intérêt prévoyant et pourvoyant,

l'amour-propre, n'ont plus la moindre idée des vrais mouvemens de la nature, et ne connoîtront jamais rien aux ames honnêtes, parce qu'ils ne voyent partout que le mal, excepté dans ceux qu'ils ont intérêt de flatter. Aussi les observations des gens fins ne s'accordant avec la vérité que par hasard, ne font point autorité chez les sages.

Je ne connois pas deux François qui pussent parvenir à me connoître, quand même ils le desireroient de tout leur cœur; la nature primitive de l'homme est trop loin de toutes leurs idées. Je ne dis pas néanmoins qu'il n'y en a point; je dis seulement que je n'en connois pas d'eux.

qui les jette toujours loin du présent et qui n'est rien pour l'homme de la nature.

Mais ils sont si loin de remonter aux pures impulsions de cette nature et de les connoître, que s'ils parvenoient à comprendre enfin que ce n'est point par ostentation que J. J. se conduit si différemment qu'ils ne font, le plus grand nombre en concluroit aussi-tôt que c'est donc par bassesse d'ame, quelques-uns peut-être que c'est par une héroïque vertu, et tous se tromperoient également. Il y a de la bassesse à choisir volontairement un emploi digne de mépris, ou à recevoir par aumône ce qu'on peut gagner par son travail; mais il n'y en a point à vivre d'un travail honnête plutôt que d'aumônes, ou plutôt que d'intriguer pour parvenir. Il y a de la vertu à vaincre ses penchans pour faire son devoir; mais il n'y en a point à les suivre pour se livrer à des occupations de son goût, quoiqu'ignobles aux yeux des hommes.

La cause des faux jugemens portés sur J. J. est qu'on suppose toujours qu'il lui a fallu de grands efforts pour être autrement que les autres hommes; au lieu que, constitué comme il est, il lui en eût fallu de très-grands pour être comme eux. Une de mes observations les plus certaines et dont le public se doute le moins, est, qu'impatient, emporté, sujet aux plus vives coleres, il ne connoît pas néanmoins la haine, et que

jamais desir de vengeance n'entra dans son cœur. Si quelqu'un pouvoit admettre un fait si contraire aux idées qu'on a de l'homme, on lui donneroit aussi-tôt pour cause un effort sublime, la pénible victoire sur l'amour-propre, la grande mais difficile vertu du pardon des ennemis ; et c'est simplement un effet naturel du tempérament que je vous ai décrit. Toujours occupé de lui-même ou pour lui-même, et trop avide de son propre bien pour avoir le temps de songer au mal d'un autre, il ne s'avise point de ces jalouses comparaisons d amour-propre, d'où naissent les passions haineuses dont j'ai parlé. J'ose même dire qu'il n'y a point de constitution plus éloignée que la sienne de la méchanceté ; car son vice dominant est de s'occuper de lui plus que des autres ; et celui des méchans, au contraire, est de s'occuper plus des autres que d'eux : et c'est précisément pour cela qu'à prendre le mot d'*égoïsme* dans son vrai sens, ils sont tous égoïstes et qu'il ne l'est point, parce qu'il ne se met ni à côté, ni au-dessus, ni au-dessous de personne, et que le déplacement de personne n'est nécessaire à son bonheur. Toutes ses méditations sont douces parce qu'il aime à jouir. Dans les situations pénibles, il n'y pense que quand elles l'y forcent ; tous les momens qu'il peut leur dérober sont donnés à ses rêveries ; il sait se soustraire aux idées déplaisantes et se transporter ailleurs qu'où il est mal. Occupé si peu de ses peines, comment le seroit-

il beaucoup de ceux qui les lui font souffrir? Il s'en venge en n'y pensant point, non par esprit de vengeance, mais pour se délivrer d'un tourment. Paresseux et voluptueux, comment seroit-il haineux et vindicatif? Voudroit-il changer en supplices ses consolations, ses jouissances et les seuls plaisirs qu'on lui laisse ici bas? Les hommes bilieux et méchans ne cherchent la retraite que quand ils sont tristes, et la retraite les attriste encore plus. Le levain de la vengeance fermente dans la solitude par le plaisir qu'on prend à s'y livrer; mais ce triste et cruel plaisir dévore et consume celui qui s'y livre; il le rend inquiet, actif, intrigant: la solitude qu'il cherchoit fait bientôt le supplice de son cœur haineux et tourmenté; il n'y goûte point cette aimable incurie, cette douce nonchalance qui fait le charme des vrais solitaires; sa passion animée par ses chagrines réflexions, cherche à se satisfaire, et bientôt quittant sa sombre retraite il court attiser dans le monde le feu dont il veut consumer son ennemi. S'il sort des écrits de la main d'un tel solitaire, ils ne ressembleront sûrement ni à l'Emile, ni à l'Héloïse; ils porteront, quelque art qu'emploie l'auteur à se déguiser, la teinte de la bile amere qui le dicta. Pour J. J., les fruits de sa solitude attestent les sentimens dont il s'y nourrit; il eut de l'humeur tant qu'il vécut dans le monde, il n'en eut plus aussitôt qu'il vécut seul.

Cette répugnance à se nourrir d'idées

noires et déplaisantes, se fait sentir dans ses écrits comme dans sa conversation, et surtout dans ceux de longue haleine, où l'auteur avoit plus le temps d'être lui, et où son cœur s'est mis, pour ainsi dire, plus à son aise. Dans ses premiers ouvrages, entraîné par son sujet, indigné par le spectacle des mœurs publiques, excité par les gens qui vivoient avec lui, et qui dès-lors peut-être avoient déjà leurs vues, il s'est permis quelquefois de peindre les méchans et les vices en traits vifs et poignans, mais toujours prompts et rapides; et l'on voit qu'il ne se complaisoit que dans les images riantes dont il aima de tout temps à s'occuper. Il se félicite à la fin de l'Héloïse d'en avoir soutenu l'intérêt durant six volumes, sans le concours d'aucun personnage méchant ni d'aucune mauvaise action. C'est là, ce me semble, le témoignage le moins équivoque des véritables goûts d'un auteur

LE FRANÇOIS.

Eh! comme vous vous abusez! Les bons peignent les méchans sans crainte; ils n'ont pas peur d'être reconnus dans leurs portraits: mais un méchant n'ose peindre son semblable, il redoute l'application.

ROUSSEAU.

Monsieur, cette interprétation si naturelle est-elle de votre façon?

LE FRANÇOIS.

Non, elle est de nos Messieurs. Oh moi, je n'aurois jamais eu l'esprit de la trouver!

ROUSSEAU.

ROUSSEAU.

Du moins, l'admettez-vous sérieusement pour bonne ?

LE FRANÇOIS.

Mais, je vous avoue que je n'aime point à vivre avec les méchans, et je ne crois pas qu'il s'ensuive de là que je sois un méchant moi-même.

ROUSSEAU.

Il s'ensuit tout le contraire, et non-seulement les méchans aiment à vivre entr'eux, mais leurs écrits, comme leurs discours, sont remplis de peintures effroyables de toutes sortes de méchancetés. Quelquefois les bons s'attachent de même à les peindre, mais seulement pour les rendre odieuses : au lieu que les méchans ne se servent des mêmes peintures que pour rendre odieux, moins les vices que les personnages qu'ils ont en vue. Ces différences se font bien sentir à la lecture, et les censures vives mais générales des uns s'y distinguent facilement des satires personnelles des autres. Rien n'est plus naturel à un auteur que de s'occuper par préférence des matieres qui sont le plus de son goût. Celui de J. J. en l'attachant à la solitude, atteste par les productions dont il s'y est occupé, quelle espece de charme a pu l'y attirer et l'y retenir. Dans sa jeunesse et durant ses courtes prospérités, n'ayant encore à se plaindre de personne, il n'aima pas moins la retraite qu'il l'aime dans sa misere. Il se partageoit alors avec délices entre les amis

qu'il croyoit avoir et la douceur du recueillement. Maintenant si cruellement désabusé, il se livre à son goût dominant sans partage. Ce goût ne le tourmente, ni ne le ronge, il ne le rend ni triste, ni sombre; jamais il ne fut plus satisfait de lui-même, moins soucieux des affaires d'autrui, moins occupé de ses persécuteurs, plus content, ni plus heureux, autant qu'on peut l'être de son propre fait vivant dans l'adversité. S'il étoit tel qu'on nous le représente, la prospérité de ses ennemis, l'opprobre dont ils l'accablent, l'impuissance de s'en venger, l'auroient déjà fait périr de rage. Il n'eût trouvé dans la solitude qu'il cherche, que le désespoir et la mort. Il y trouve le repos d'esprit, la douceur d'ame, la santé, la vie. Tous les mystérieux argumens de vos Messieurs n'ébranleront jamais la certitude qu'opere celui-là dans mon esprit.

Mais y a-t-il quelque vertu dans cette douceur? aucune. Il n'y a que la pente d'un naturel aimant et tendre qui, nourri de visions délicieuses, ne peut s'en détacher pour s'occuper d'idées funestes et de sentimens déchirans. Pourquoi s'affliger quand on peut jouir? Pourquoi noyer son cœur de fiel et de bile, quand on peut l'abreuver de bienveillance et d'amour? Ce choix si raisonnable n'est pourtant fait, ni par la raison, ni par la volonté; il est l'ouvrage d'un pur instinct. Il n'a pas le mérite de la vertu, sans doute, mais il n'en a pas non plus l'instabilité. Celui qui durant soixante

ans s'est livré aux seuls impressions de la nature, est bien sûr de n'y résister jamais.

Si ces impulsions ne le menent pas toujours dans la bonne route, rarement elles le menent dans la mauvaise. Le peu de vertus qu'il a n'ont jamais fait de grands biens aux autres ; mais ses vices bien plus nombreux ne font de mal qu'à lui seul. Sa morale est moins une morale d'action que d'abstinence : sa paresse la lui a donnée, et sa raison l'y a souvent confirmé : ne jamais faire de mal lui paroît une maxime plus utile, plus sublime et beaucoup plus difficile que celle même de faire du bien. Car souvent le bien qu'on fait sous un rapport, devient un mal sous mille autres : mais dans l'ordre de la nature, il n'y a de vrai mal que le mal positif. Souvent il n'y a d'autre moyen de s'abstenir de nuire, que de s'abstenir tout-à-fait d'agir ; et selon lui, le meilleur régime, tant moral que physique, est un régime purement négatif. Mais ce n'est pas celui qui convient à une philosophie ostentatrice, qui ne veut que des œuvres d'éclat et n apprend rien tant à ses sectateurs qu'à beaucoup se montrer. Cette maxime de ne point faire de mal tient de bien près à une autre qu'il doit encore à sa paresse, mais qui se change en vertu pour quiconque s'en fait un devoir. C'est de ne se mettre jamais dans une situation qui lui fasse trouver son avantage dans le préjudice d'autrui. Nul homme ne redoute une situation pareille. Ils sont tous

trop forts, trop vertueux, pour craindre jamais que leur intérêt ne les tente contre leur devoir ; et dans leur fiere confiance ils provoquent sans crainte les tentations auxquelles ils se sentent si supérieurs. Félicitons-les de leurs forces, mais ne blâmons pas le foible J. J. de n'oser se fier à la sienne et d'aimer mieux fuir les tentations que d'avoir à les vaincre, trop peu sûr du succès d'un pareil combat.

Cette seule indolence l'eût perdu dans la société quand il n'y eût pas apporté d'autres vices. Les petits devoirs à remplir la lui ont rendue insupportable ; et ces petits devoirs négligés lui ont fait cent fois plus de tort que des actions injustes ne lui en auroient pu faire. La morale du monde a été mise, comme celles des dévots, en menues pratiques, en petites formules, en étiquettes de procédés qui dispensent du reste. Quiconque s'attache avec scrupule à tous ces petits détails, peut au surplus être noir, faux, fourbe, traître et méchant, peu importe ; pourvu qu'il soit exact aux regles des procédés, il est toujours assez honnête homme. L'amour-propre de ceux qu'on néglige en pareil cas leur peint cette omission comme un cruel outrage, ou comme une monstrueuse ingratitude ; et tel qui donneroit pour un autre sa bourse et son sang, n'en sera jamais pardonné pour avoir omis dans quelque rencontre une attention de civilité. J. J. en dédaignant tout ce qui est de pure formule et que font également bons

et mauvais, amis et indifférens, pour ne s'attacher qu'aux solides devoirs qui n'ont rien de l'usage ordinaire et font peu de sensation, a fourni les pretextes que vos Messieurs ont si habilement employés. Il eût pu remplir sans bruit de grands devoirs dont jamais personne n'auroit rien dit: mais la négligence des petits soins inutiles a causé sa perte. Ces petits soins sont aussi quelquefois des devoirs qu'il n'est pas permis d'enfreindre, et je ne prétends pas en cela l'excuser. Je dis seulement que ce mal même, qui n'en est pas un dans sa source et qui n'est tombé que sur lui, vient encore de cette indolence de caractere qui le domine et ne lui fait pas moins négliger ses intérêts que ses devoirs.

J. J. paroît n'avoir jamais convoité fort ardemment les biens de la fortune, non par une modération dont on puisse lui faire honneur, mais parce que ces biens, loin de procurer ceux dont il est avide, en ôtent la jouissance et le goût. Les pertes réelles, ni les espérances frustrées ne l'ont jamais fort affecté. Il a trop desiré le bonheur pour desirer beaucoup la richesse; et s'il eut quelques momens d'ambition, ces desirs comme ses efforts ont été vifs et courts. Au premier obstacle qu'il n'a pu vaincre du premier choc, il s'est rebuté, et retombant aussi-tôt dans sa langueur, il a oublié ce qu'il ne pouvoit atteindre. Il fut toujours si peu agissant, si peu propre au manége nécessaire pour réussir en toute entreprise, que les choses les



plus faciles pour d'autres devenant toujours difficiles pour lui, sa paresse les lui rendoit impossible pour lui épargner les efforts indispensables pour les obtenir. Un autre oreiller de paresse dans toute affaire un peu longue quoiqu'aisée, étoit pour lui l'incertitude que le temps jete sur les succès qui dans l'avenir semblent les plus assurés ; mille empêchemens imprévus pouvant à chaque instant faire avorter les desseins les mieux concertés. La seule instabilité de la vie réduit pour nous tous les événemens futurs à de simples probabilités. La peine qu'il faut prendre est certaine, le prix en est toujours douteux, et les projets éloignés ne peuvent paroître que des leurres de dupes à quiconque a plus d'indolence que d'ambition. Tel est et fut toujours J. J. ; ardent et vif par tempérament, il n'a pu dans sa jeunesse être exempt de toute espece de convoitise, et c'est beaucoup s'il l'est toujours, même aujourd hui. Mais quelque desir qu'il ait pu former, et quel qu'en ait pu être l'objet, si du premier effort il n'a pu l'atteindre, il fut toujours incapable d'une longue persévérance à y aspirer.

Maintenant il paroît ne plus rien desirer. Indifférent sur le reste de sa carriere, il en voit avec plaisir approcher le terme, mais sans l'accélérer même par ses souhaits. Je doute que jamais mortel ait mieux et plus sincérement dit à Dieu : *que ta volonté soit faite* ; et ce n'est pas, sans doute, une résignation fort méritoire à qui ne voit plus

rien sur la terre qui puisse flatter son cœur. Mais dans sa jeunesse où le feu du tempérament et de l'âge dut souvent enflammer ses desirs, il en put former d'assez vifs, mais rarement d'assez durables, pour vaincre les obstacles quelquefois très-surmontables qui l'arrêtoient. En desirant beaucoup, il dut obtenir fort peu, parce que ce ne sont pas les seuls élans du cœur qui font atteindre à l'objet, et qu'il y faut d'autres moyens qu'il n'a jamais su mettre en œuvre. La plus incroyable timidité, la plus excessive indolence, auroient cédé quelquefois peut-être à la force du desir, s'il n'eût trouvé dans cette force même l'art d'éluder les soins qu'elle sembloit exiger; et c'est encore ici, des clefs de son caractere, celle qui en découvre le mieux les ressorts. A force de s'occuper de l'objet qu'il convoite, à force d'y tendre par ses desirs, sa bienfaisante imagination arrive au terme en sautant pardessus les obstacles qui l'arrêtent ou l'effarouchent. Elle fait plus; écartant de l'objet tout ce qu'il a d'étranger à sa convoitise, elle ne le lui présente qu'approprié de tout point à son desir. Par-là ses fictions lui deviennent plus douces que des réalités mêmes; elles en écartent les défauts avec les difficultés, elles les lui livrent préparées tout exprès pour lui, et font que desirer et jouir ne sont pour lui qu'une même chose. Est-il étonnant qu'un homme ainsi constitué soit sans goût pour la vie active? Pour lui

pourchasser au loin quelques jouissances imparfaites et douteuses, elle lui ôteroit celles qui valent cent fois mieux et sont toujours en son pouvoir. Il est plus heureux et plus riche par la possession des biens imaginaires qu'il crée, qu'il ne le seroit par celle des biens plus réels, si l'on veut, mais moins desirables qui existent réellement.

Mais cette même imagination si riche en tableaux rians et remplis de charmes, rejette obstinément les objets de douleur et de peine, ou du moins elle ne les lui peint jamais si vivement que sa volonté ne les puisse effacer. L'incertitude de l'avenir et l'expérience de tant de malheurs peuvent l'effaroucher à l'excès des maux qui le menacent, en occupant son esprit des moyens de les éviter. Mais ces maux sont-ils arrivés? il les sent vivement un moment et puis les oublie. En mettant tout au pis dans l'avenir, il se soulage et se tranquillise. Quand une fois le malheur est arrivé, il faut le souffrir sans doute, mais on n'est plus forcé d'y penser pour s'en garantir; c'est un grand tourment de moins dans son ame. En comptant d'avance sur le mal qu'il craint, il en ôte la plus grande amertume; ce mal arrivant le trouve tout prêt à le supporter; et s'il n'arrive pas, c'est un bien qu'il goûte avec d'autant plus de joie qu'il n'y comptoit point du tout. Comme il aime mieux jouir que souffrir, il se refuse aux souvenirs

tristes

tristes et déplaisans qui sont inutiles, pour livrer son cœur tout entier à ceux qui le flattent. Quand sa destinée s'est trouvée telle qu'il n'y voyoit plus rien d'agréable à se rappeller, il en a perdu toute la mémoire ; et rétrogradant vers les temps heureux de son enfance et de sa jeunesse, il les a souvent recommencé dans ses souvenirs. Quelquefois s'élançant dans l'avenir qu'il espere et qu'il sent lui être dû, il tâche de s'en figurer les douceurs en les proportionnant aux maux qu'on lui fait souffrir injustement en ce monde. Plus souvent laissant concourir ses sens à ses fictions, il se forme des êtres selon son cœur; et vivant avec eux dans une société dont il se sent digne, il plane dans l'empirée au milieu des objets charmans et presque angéliques dont il s'est entouré. Concevez-vous que dans une ame tendre ainsi disposée, les levains haineux fermentent facilement? Non, non, Monsieur, comptez que celui qui put sentir un moment les délices habituelles de J. J. ne méditera jamais de noirceurs.

La plus sublime des vertus, celle qui demande le plus de grandeur de courage et de force d'ame, est le pardon des injures et l'amour de ses ennemis. Le foible J. J., qui n'atteint pas même aux vertus médiocres iroit-il jusqu'à celle-là? Je suis aussi loin de le croire que de l'affirmer. Mais qu'importe, si son naturel aimant et paisible le mene où l'auroit mené la vertu? Qu'eût pu faire en

lui la haine s'il l'avoit connue ? Je l'ignore ; il l'ignore lui-même. Comment sauroit-il où l'eût conduit un sentiment qui jamais n'approcha de son cœur? Il n'a point eu là-dessus de combat à rendre, parce qu'il n'a point eu de tentation. Celle d'ôter ses facultés à ses jouissances pour les livrer aux passions irascibles et déchirantes, n'en est pas même une pour lui. C'est le tourment des cœurs dévorées d'amour propre et qui ne connoissent point d'autre amour. Ils n'ont pas cette passion par choix : elle les tyrannise, et n'en laisse point d'autre en leur pouvoir.

Lorsqu'il entreprit ses confessions, cette œuvre unique parmi les hommes, dont il a profané la lecture en la prodiguant aux oreilles les moins faites pour l'entendre, il avoit déjà passé la maturité de l'âge et ignoroit encore l'adversité. Il a dignement exécuté ce projet jusqu'au temps des malheurs de sa vie ; dès-lors il s'est vu forcé d'y renoncer. Accoutumé à ses douces rêveries, il ne trouva ni courage, ni force pour soutenir la méditation de tant d'horreurs, il n'auroit même pu s'en rappeler l'effroyable tissu quand il s'y seroit obstiné. Sa mémoire a refusé de se souiller de ces affreux souvenirs ; il ne peut se rappeller l'image que des temps qu'il verroit renaître avec plaisir. Ceux où il fut la proie des méchans en seroient pour jamais effacés, avec les cruels qui les ont rendus si funestes, si les maux qu'ils continuent à lui faire ne réveilloient quelquefois

malgré lui l'idée de ceux qu'ils lui ont déjà fait souffrir. En un mot, un naturel aimant et tendre, une langueur d'ame qui le porte aux plus douces voluptés, lui faisant rejeter tout sentiment douloureux écarte de son souvenir tout objet désagréable. Il n'a pas le mérite de pardonner les offenses, parce qu'il les oublie; il n'aime pas ses ennemis, mais il ne pense point à eux. Cela met tout l'avantage de leur côté, en ce que ne le perdant jamais de vue, sans cesse occupés de lui pour l'enlacer de plus en plus dans leurs piéges, et ne le trouvant ni assez attentif pour les voir, ni assez actif pour s'en défendre, ils sont toujours sûrs de le prendre au dépourvu quand et comme il leur plaît, sans crainte de représailles. Tandis qu'il s'occupe avec lui-même, eux s'occupent aussi de lui. Il s'aime et ils le haïssent; voilà l'occupation des uns et des autres; il est tout pour lui-même, il est aussi tout pour eux: car quant à eux ils ne sont rien, ni pour lui, ni pour eux-mêmes; et pourvu que J. J. soit misérable, ils n'ont pas besoin d'autre bonheur. Ainsi ils ont, eux et lui chacun de leur côté, deux grandes expériences à faire; eux, de toutes les peines qu'il est possible aux hommes d'accumuler dans l'ame d'un innocent, et lui, de toutes les ressources que l'innocence peut tirer d'elle seule pour les supporter. Ce qu'il y a d'impayable dans tout cela est d'entendre vos benins Messieurs, se lamenter, au milieu de leurs

horribles trames, du mal que fait la haine à celui qui s'y livre, et plaindre tendrement leur ami J. J. d'être la proie d'un sentiment aussi tourmentant.

Il faudroit qu'il fût insensible ou stupide pour ne pas voir et sentir son état; mais il s'occupe trop peu de ses peines pour s'en affecter beaucoup. Il se console avec lui-même des injustices des hommes; en rentrant dans son cœur, il y trouve des dédommagemens bien doux. Tant qu'il est seul, il est heureux; et quand le spectacle de la haine le navre, ou quand le mépris et la dérision l'indignent; c'est un mouvement passager qui cesse, aussi-tôt que l'objet qui l'excite a disparu. Ses émotions sont promptes et vives, mais rapides et peu durables, et cela se voit. Son cœur transparent comme le crystal ne peut rien cacher de ce qui s'y passe; chaque mouvement qu'il éprouve se transmet à ses yeux et sur son visage. On voit quand et comment il s'agite ou se calme, quand et comment il s'irrite ou s'attendrit; et si-tôt que ce qu'il voit ou ce qu'il entend l'affecte, il lui est impossible d'en retenir ou dissimuler un moment l'impression. J'ignore comment il put s'y prendre pour tromper quarante ans tout le monde sur son caractere: mais pour peu qu'on le tire de sa chere inertie, ce qui par malheur n'est que trop aisé; je le défie de cacher à personne ce qui se passe au fond de son cœur;

et c'est néanmoins de ce même naturel aussi ardent qu'indiscret qu'on a tiré, par un prestige admirable, le plus habile hypocrite et le plus rusé fourbe qui puisse exister.

Cette remarque étoit importante, et j'y ai porté la plus grande attention. Le premier art de tous les méchans est la prudence, c'est-à-dire, la dissimulation. Ayant tant de dessein et de sentimens à cacher, il savent composer leur extérieur, gouverner leurs regards, leur air, leur maintien, se rendre maître des apparences. Ils savent prendre leurs avantages et couvrir d'un vernis de sagesse les noirs passions dont ils sont rongés. Les cœurs vifs sont bouillans, emportés, mais tout s'évapore au-dehors; les méchans sont froids, posés, le venin se dépose et se cache au fond de leurs cœurs pour n'agir qu'en temps et lieu: jusqu'alors rien ne s'exhale; et pour rendre l'effet plus grand ou plus sûr, ils le retardent à leur volonté. Ces différences ne viennent pas seulement des tempéramens, mais aussi de la nature des passions. Celles des cœurs ardens et sensibles étant l'ouvrage de la nature, se montrent en dépit de celui qui les a; leur premiere explosion purement machinale est indépendante de sa volonté. Tout ce qu'il peut faire à force de résistance est d'en arrêter le cours avant qu'elle ait produit son effet, mais non pas avant qu'elle se soit manifesté ou dans ses yeux, ou par sa rougeur, ou par sa voix, ou par son maintien, ou par quelque autre signe sensible.

Mais l'amour-propre et les mouvemens qui en dérivent, n'étant que des passions secondaires produites par la réflexion, n'agissent pas si sensiblement sur la machine. Voilà pourquoi ceux que ces sortes de passions gouvernent, sont plus maîtres des apparences que ceux qui se livrent aux impulsions directes de la nature. En général, si les naturels ardens et vifs sont plus aimans, ils sont aussi plus emportés, moins endurans, plus coleres; mais ces emportemens bruyans sont sans conséquence, et si-tôt que le signe de la colere s'efface sur le visage, elle est éteinte aussi dans le cœur. Au contraire, les gens flegmatiques et froids, si doux, si patiens, si modérés à l'extérieur, en dedans sont haineux, vindicatifs, implacables; ils savent conserver, déguiser, nourrir leur rancune jusqu'à ce que le moment de l'assouvir se présente. En général, les premiers aiment plus qu'ils ne haïssent; les seconds haïssent beaucoup plus qu'ils n'aiment, si tant est qu'ils sachent aimer. Les ames d'une haute trempe sont néanmoins très souvent de celles ci, comme supérieures aux passions. Les vrais sages sont des hommes froids, je n'en doute pas; mais dans la classe des hommes vulgaires, sans le contrepoids de la sensibilité, l'amour-propre emportera toujours la balance; et s'ils ne restent nuls, il les rendra méchans.

Vous me direz qu'il y a des hommes vifs et sensibles qui ne laissent pas d'être méchans,

haineux et rancuniers. Je n'en crois rien : mais il faut s'entendre. Il y a deux sortes de vivacité ; celle des sentimens et celle des idées. Les ames sensibles s'affectent fortement et rapidement. Le sang enflammé par une agitation subite, porte à l'œil, à la voix, au visage, ces mouvemens impétueux qui marquent la passion. Il est au contraire des esprits vifs qui s'associent avec des cœurs glacés, et qui ne tirent que du cerveau l'agitation qui paroît aussi dans les yeux, dans le geste, et accompagne la parole, mais par des signes tout différens, pantomimes et comédiens plutôt qu'animés et passionnés. Ceux-ci, riches d'idées, les produisent avec une facilité extrême : ils ont la parole à commandement ; leur esprit toujours présent et pénétrant, leur fournit sans cesse des pensées neuves, des saillies, des réponses heureuses ; quelque force et quelque finesse qu'on mette à ce qu'on peut leur dire, ils étonnent par la promptitude et le sel de leurs réparties, et ne restent jamais court. Dans les choses même de sentiment ils ont un petit babil si bien agencé, qu'on les croiroit émus jusqu'au fond du cœur, si cette justesse même d'expression n'attestoit que c'est leur esprit seul qui travaille. Les autres, tout occupés de ce qu'ils sentent, soignent trop peu leurs paroles pour les arranger avec tant d'art. La pesante succession du discours leur est insupportable ; ils se dépitent contre la lenteur de sa marche ; il leur semble, dans

la rapidité des mouvemens qu'ils éprouvent, que ce qu'ils sentent devroit se faire jour et pénétrer d'un cœur à l'autre sans le froid ministere de la parole. Les idées se présentent d'ordinaire aux gens d'esprit en phrases tout arrangées, il n'en est pas ainsi des sentimens. Il faut chercher, combiner, choisir un langage propre à rendre ceux qu'on éprouve : et quel est l'homme sensible qui aura la patience de suspendre le cours des affections qui l'agitent, pour s'occuper à chaque instant de ce triage? Une violente émotion peut suggérer quelquefois des expressions énergiques et vigoureuses ; mais ce sont d'heureux hasards que les mêmes situations ne fournissent pas toujours. D'ailleurs un homme vivement ému est-il en état de prêter une attention minutieuse à tout ce qu'on peut lui dire, à tout ce qui se passe autour de lui, pour y approprier sa réponse ou son propos? Je ne dis pas que tous seront aussi distraits, aussi étourdis, aussi stupides que J. J. ; mais je doute que quiconque a reçu du Ciel un naturel vraiment ardent, vif, sensible et tendre, soit jamais un homme bien preste à la riposte.

N'allons donc pas prendre, comme on fait dans le monde, pour des cœurs sensibles, des cerveaux brûlés, dont le seul desir de briller anime les discours, les actions, les écrits ; et qui, pour être applaudis des jeunes gens et des femmes, jouent de leur mieux la sensibilité qu'ils n'ont

point. Tout entiers à leur unique objet, c'est-à-dire, à la célébrité, ils ne s'échauffent sur rien au monde, ne prennent un véritable intérêt à rien; leurs têtes agitées d'idées rapides, laissent leurs cœurs vides de tout sentiment, excepté celui de l'amour-propre, qui leur étant habituel, ne leur donne aucun mouvement sensible et remarquable au-dehors. Ainsi tranquilles et de sang-froid sur toutes choses, ils ne songent qu'aux avantages relatifs à leur petit individu; et ne laissant jamais échapper aucune occasion, s'occupent sans cesse avec un succès qui n'a rien d'étonnant, à rabaisser leurs rivaux, à écarter leurs concurrens, à briller dans le monde, à primer dans les Lettres, et à déprimer tout ce qui n'est pas attaché à leur char. Que de tels hommes soient méchans ou malfaisans, ce n'est pas une merveille : mais qu'ils éprouvent d'autre passion que l'égoïsme qui les domine, qu'ils aient une véritable sensibilité, qu'ils soient capables d'attachement, d'amitié, même d'amour, c'est ce que je nie. Ils ne savent pas seulement s'aimer eux-mêmes; ils ne savent que haïr ce qui n'est pas eux.

Celui qui sait régner sur son propre cœur, tenir toutes ses passions sous le joug, sur qui l'intérêt personnel et les desirs sensuels n'ont aucune puissance, et qui, soit en public, soit tout seul et sans témoin, ne fait en toute occasion que ce qui est juste et honnête, sans égard aux vœux secrets de

son cœur: celui-là seul est homme vertueux. S'il existe, je m'en réjouis pour l'honneur de l'espece humaine. Je sais que des foules d'hommes vertueux ont jadis existé sur la terre; je sais que Fénélon, Catinat, d'autres moins connus, ont honoré les siecles modernes; et parmi nous j'ai vu George Keith suivre encore leurs sublimes vestiges. A cela près je n'ai vu dans les apparentes vertus des hommes, que forfanterie, hypocrisie et vanité. Mais ce qui se rapproche un peu plus de nous, ce qui est du moins beaucoup plus dans l'ordre de la nature, c'est un mortel bien né, qui n'a reçu du ciel que des passions expansives et douces, que des penchans aimans et aimables, qu'un cœur ardent à desirer, mais sensible, affectueux dans ses desirs; qui n'a que faire de gloire ni de trésors, mais de jouissances réelles, de véritables attachemens, et qui comptant pour rien l'apparence des choses, et pour peu l'opinion des hommes, cherche son bonheur en dedans, sans égard aux usages suivis et aux préjugés reçus. Cet homme ne sera pas vertueux, puisqu'il ne vaincra pas ses penchans; mais en les suivant il ne fera rien de contraire à ce que feroit, en surmontant les siens, celui qui n'écoute que la vertu. La bonté, la commisération, la générosité, ces premieres inclinations de la nature, qui ne sont que des émanations de l'amour de soi, ne s'érigeront point dans sa tête en d'austeres devoirs; mais elles seront

des besoins de son cœur, qu'il satisfera plus pour son propre bonheur que par un principe d'humanité qu'il ne songera gueres à réduire en regles. L'instinct de la nature est moins pur peut-être, mais certainement plus sûr que la loi de la vertu : car on se met souvent en contradiction avec son devoir, jamais avec son penchant, pour mal faire.

L'homme de la nature éclairé par la raison, a des appétits plus délicats, mais non moins simples que dans sa premiere grossiereté. Les fantaisies d'autorité, de célébrité, de prééminence, ne sont rien pour lui; il ne veut être connu que pour être aimé, il ne veut être loué que de ce qui est vraiment louable et qu'il posséde en effet. L'esprit, les talens ne sont pour lui que des ornemens du mérite, et ne le constituent pas. Ils sont des développemens nécessaires dans le progrès des choses, et qui ont leurs avantages pour les agrémens de la vie, mais subordonnés aux facultés plus précieuses qui rendent l'homme vraiment sociable et bon, et qui lui font priser l'ordre, la justice, la droiture et l'innocence, au-dessus de tous les autres biens. L'homme de la nature apprend à porter en toute chose le joug de la nécessité et à s'y soumettre, à ne murmurer jamais contre la providence, qui commença par le combler de dons précieux, qui promet à son cœur des biens plus précieux encore, mais qui pour réparer les injustices de la fortune et des hommes choisit son heure et

non pas la nôtre, et dont les vues sont trop au-dessus de nous pour qu'elle nous doive compte de ses moyens. L'homme de la nature est assujetti par elle et pour sa propre conservation à des transports irascibles et momentanés, à la colere, à l'emportement, à l'indignation ; jamais à des sentimens haineux et durables, nuisibles à celui qui en est la proie, et à celui qui en est l'objet, et qui ne menent qu'au mal et à la destruction, sans servir au bien ni à la conservation de personne. Enfin l'homme de la nature, sans épuiser ses débiles forces à se construire ici-bas des tabernacles, des machines énormes de bonheur ou de plaisir, jouit de lui-même et de son existence, sans grand souci de ce qu'en pensent les hommes, et sans grand soin de l'avenir.

Tel j'ai vu l'indolent J. J., sans affectation, sans apprêt, livré par goût à ses douces rêveries, pensant profondément quelquefois, mais toujours avec plus de fatigue que de plaisir, et aimant mieux se laisser gouverner par une imagination riante, que de gouverner avec effort sa tête par la raison. Je l'ai vu mener par goût une vie égale, simple et routiniere, sans s'en rebuter jamais. L'uniformité de cette vie et la douceur qu'il y trouve, montrent que son ame est en paix. S'il étoit mal avec lui-même, il se lasseroit enfin d'y vivre ; il lui faudroit des diversions que je ne lui vois point chercher ; et si par un tour d'esprit difficile à concevoir, il s'obstinoit à s'imposer ce

genre de supplice, on verroit à la longue l'effet de cette contrainte sur son humeur, sur son teint, sur sa santé. Il jauniroit, il languiroit, il deviendroit triste et sombre, il dépériroit. Au contraire (9) il se porte mieux qu'il ne fit jamais. Il n'a plus ces souffrances habituelles, cette maigreur, ce teint pâle, cet air mourant qu'il eut constamment dix ans de sa vie, c'est-à-dire, pendant tout le temps qu'il se mêla d'écrire : métier aussi funeste à sa constitution, que contraire à son goût, et qui l'eût enfin mis au tombeau s'il l'eût continué plus long-temps. Depuis qu'il a repris les doux loisirs de sa jeunesse, il en a repris la sérénité; il occupe son corps et repose sa tête; il s'en trouve bien à tous égards. En un mot, comme j'ai trouvé dans ses livres l'homme de la nature, j'ai trouvé dans lui l'homme de ses livres, sans avoir eu besoin de chercher expressément s'il étoit vrai qu'il en fût l'Auteur.

Je n'ai eu qu'une seule curiosité que j'ai voulu satisfaire; c'est au sujet du Devin du Village. Ce que vous m'aviez dit là-dessus m'avoit tellement frappé que je n'aurois pas été tranquille, si je ne m'en fusse particuliérement éclairci. On ne conçoit gueres comment un homme doué de quelque génie et de talens par lesquels il pourroit aspirer à une gloire méritée, pour se parer effrontément

(9) Tout a son terme ici-bas. Si ma santé décline et succombe enfin sous tant d'afflictions sans relâche, il restera toujours étonnant qu'elle ait résisté si long temps.

d'un talent qu'il n'auroit pas, iroit se fourrer sans nécessité dans toutes les occasions de montrer là-dessus son ineptie. Mais qu'au milieu de Paris et des artistes les moins disposés pour lui à l'indulgence, un tel homme se donne sans façon pour l'auteur d'un ouvrage qu'il est incapable de faire; qu'un homme aussi timide, aussi peu suffisant, s'érige parmi les maîtres en précepteur d'un art auquel il n'entend rien et qu'il les accuse de ne pas entendre, c'est assurément une chose des plus incroyables que l'on puisse avancer. D'ailleurs il y a tant de bassesse à se parer ainsi des dépouilles d'autrui, cette manœuvre suppose tant de pauvreté d'esprit, une vanité si puérile, un jugement si borné, que quiconque peut s'y résoudre ne fera jamais rien de grand, d'élevé, de beau dans aucun genre; et que malgré toutes mes observations, il seroit toujours resté impossible à mes yeux que J. J. se donnant faussement pour l'Auteur du Devin du Village, eût fait aucun des autres écrits qu'il s'attribue, et qui certainement ont trop de force et d'élévation pour avoir pu sortir de la petite tête d'un petit pillard impudent. Tout cela me sembloit tellement incompatible que j'en revenois toujours à ma premiere conséquence de *tout ou rien.*

Une chose encore animoit le zèle de mes recherches. L'Auteur du Devin du Village n'est pas, quel qu'il soit, un Auteur ordinaire, non plus que celui des autres ouvrages

qui portent le même nom. Il y a dans cette piece une douceur, un charme, une simplicité surtout, qui la distinguent sensiblement de toute autre production du même genre. Il n'y a dans les paroles ni situations vives, ni belles sentences, ni pompeuse morale : il n'y a dans la musique ni traits savans, ni morceaux de travail, ni chants tournés, ni harmonie pathétique. Le sujet en est plus comique qu'attendrissant, et cependant la piece touche, remue, attendrit jusqu'aux larmes ; on se sent ému sans savoir pourquoi. D'où ce charme secret qui coule ainsi dans les cœurs, tire-t-il sa source ? Cette source unique, où nul autre n'a puisé. n'est pas celle de l'Hypocrène : elle vient d'ailleurs. L'auteur doit être aussi singulier que la piece est originale. Si, connoissant déjà J. J., j'avois vu pour la premiere fois le Devin du Village sans qu'on m'en nommât l'auteur, j'aurois dit sans balancer : c'est celui de la nouvelle Héloïse, c'est J. J., et ce ne peut être que lui. Colette intéresse et touche comme Julie, sans magie de situations, sans apprêts d'événemens romanesques : même naturel, même douceur, même accent ; elles sont sœurs, ou je serois bien trompé. Voilà ce que j'aurois dit ou pensé. Maintenant on m'assure au contraire que J. J. se donne faussement pour l'auteur de cette piece, et qu'elle est d'un autre : qu'on me le montre donc cet autre-là, que je voie comment il est fait. Si ce n'est pas J. J., il

doit du moins lui ressembler beaucoup, puisque leurs productions si originales, si caractérisées, se ressemblent si fort. Il est vrai que je ne puis avoir vu des productions de J. J. en musique, puisqu'il n'en sait pas faire; mais je suis sûr que s'il en savoit faire, elles auroient un caractere très-approchant de celui-là. A m'en rapporter à mon propre jugement, cette musique est de lui; par les preuves que l'on me donne, elle n'en est pas: que dois-je croire? Je résolus de m'éclaircir si bien par moi-même sur cet article, qu'il ne me pût rester là-dessus aucun doute; et je m'y suis pris de la façon la plus courte, la plus sûre pour y parvenir.

LE FRANÇOIS.

Rien n'est plus simple. Vous avez fait comme tout le monde; vous lui avez présenté de la musique à lire, et voyant qu'il ne faisoit que barbouiller, vous avez tiré la conséquence, et vous vous en êtes tenu là.

ROUSSEAU.

Ce n'est pas là ce que j'ai fait, et ce n'étoit point de cela non plus qu'il s'agissoit; car il ne s'est pas donné, que je sache, pour un croquesol, ni pour un chantre de Cathédrale. Mais en donnant de la musique pour être de lui, il s'est donné pour en savoir faire. Voilà ce que j'avois à vérifier. Je lui ai donc proposé de la musique, non à lire, mais à faire. C'étoit aller, ce me semble, aussi directement qu'il étoit possible, au vrai point de la question. Je l'ai prié de

composer

composer cette musique en ma présence sur des paroles qui lui étoient inconnues, et que je lui ai fournies sur le champ.

LE FRANÇOIS.

Vous aviez bien de la bonté ; car enfin vous assurer qu'il ne savoit pas lire la musique, n'étoit-ce pas vous assurer de reste, qu'il n'en savoit pas composer ?

ROUSSEAU.

Je n'en sais rien ; je ne vois nulle impossibilité qu'un homme trop plein de ses propres idées ne sache ni saisir, ni rendre celles des autres ; et puisque ce n'est pas faute d'esprit qu'il sait si mal parler, ce peut aussi n'être pas par ignorance qu'il lit si mal la musique. Mais ce que je sais bien, c'est que si de l'acte au possible la conséquence est valable, lui voir sous mes yeux composer de la musique, étoit m'assurer qu'il en savoit composer.

LE FRANÇOIS.

D'honneur, voici qui est curieux ! Hé bien, Monsieur, de quelle défaite vous paya-t-il ? Il fit le fier, sans doute, et rejeta la proposition avec hauteur ?

ROUSSEAU.

Non : il voyoit trop bien mon motif pour pouvoir s'en offenser, et me parut même plus reconnoissant qu'humilié de ma proposition. Mais il me pria de comparer les situations et les âges. „ Considerez, me dit-il, quelle différence vingt-cinq ans d'intervalle, de longs serremens de cœur, les

ennuis, le découragement, la vieillesse, doivent mettre dans les productions du même homme. Ajoutez à cela la contrainte que vous m'imposez, et qui me plaît parce que j'en vois la raison, mais qui n'en met pas moins des entraves aux idées d'un homme qui n'a jamais su les assujettir, ni rien produire qu'à son heure, à son aise et à sa volonté ".

LE FRANÇOIS.

Somme toute, avec de belles paroles il refusa l'épreuve proposée?

ROUSSEAU.

Au contraire, après ce petit préambule il s'y soumit de tout son cœur, et s'en tira mieux qu'il n'avoit espéré lui-même. Il me fit avec un peu de lenteur, mais moi toujours présent, de la musique aussi fraîche, aussi chantante, aussi bien traitée que celle du Devin, et dont le style assez semblable à celui de cette piece, mais moins nouveau qu'il n'étoit alors, est tout aussi naturel, tout aussi expressif et tout aussi agréable. Il fut surpris lui-même de son succès. ,,Le desir, me dit-il, que je vous ai vu de me voir réussir, m'a fait réussir davantage. La défiance m'étourdit, m'appesantit, et me resserre le cerveau comme le cœur; la confiance m'anime, m'épanouit et me fait planer sur des aîles. Le Ciel m'avoit fait pour l'amitié : elle eût donné un nouveau ressort à mes facultés, et j'aurois doublé de prix par elle ".

Voilà, Monsieur, ce que j'ai voulu vérifier par moi-même. Si cette expérience ne suffit pas pour prouver qu'il a fait le Devin du Village, elle suffit au moins pour détruire celle des preuves qu'il ne l'a pas fait, à laquelle vous vous en êtes tenu. Vous savez pourquoi toutes les autres ne font point autorité pour moi : mais voici une autre observation qui acheve de détruire mes doutes, et me confirme ou me ramene dans mon ancienne persuasion.

Après cette épreuve, j'ai examiné toute la musique qu'il a composée depuis son retour à Paris, et qui ne laisse pas de faire un recueil considérable ; et j'y ai trouvé une uniformité de style et de faire, qui tomberoit quelquefois dans la monotonie, si elle n'étoit autorisée ou excusée par le grand rapport des paroles dont il a fait choix le plus souvent. J. J. avec un cœur trop porté à la tendresse, eut toujours un goût vif pour la vie champêtre. Toute sa musique, quoique variée selon les sujets, porte une empreinte de ce goût. On croit entendre l'accent pastoral des pipeaux, et cet accent se fait partout sentir le même que dans le Devin du Village. Un connoisseur ne peut pas plus s'y tromper, qu'on ne se trompe au faire des peintres. Toute cette musique a d'ailleurs une simplicité, j'oserois dire une vérité, que n'a parmi nous nulle autre musique moderne. Non-seulement elle n'a besoin ni de trilles, ni de petites notes, ni

d'agrémens ou de fleurtis d'aucune espece, mais elle ne peut même rien supporter de tout cela. Toute son expression est dans les seules nuances du fort et du doux, vrai caractere d'une bonne mélodie; cette mélodie y est toujours une et bien marquée; les accompagnemens l'animent sans l'offusquer; on n'a pas besoin de crier sans cesse aux accompagnateurs : *doux, plus doux*. Tout cela ne convient qu'au seul Devin du Village. S'il n'a pas fait cette piece, il faut donc qu'il en ait l'auteur toujours à ses ordres pour lui composer de nouvelle musique, toutes les fois qu'il lui plaît d'en produire sous son nom; car il n'y a que lui seul qui en fasse comme celle-là. Je ne dis pas qu'en épluchant bien toute cette musique, on n'y trouvera ni ressemblances, ni réminiscenses, ni traits pris ou imités d'autres auteurs; cela n'est vrai d'aucune musique que je connoisse. Mais, soit que ces imitations soient des rencontres fortuites ou de vrais pillages, je dis que la maniere dont l'auteur les emploie, les lui approprie; je dis que l'abondance des idées dont il est plein, et qu'il associe à celles-là, ne peut laisser supposer que ce soit par stérilité de son propre fonds, qu'il se les attribue; c'est paresse ou précipitation, mais ce n'est pas pauvreté : il lui est trop aisé de produire, pour avoir jamais besoin de piller (10).

(10) Il y a trois seuls morceaux dans le Devin du Village qui ne sont pas uniquement de moi; comme des

Je lui ai conseillé de rassembler toute cette musique, et de chercher à s'en défaire pour s'aider à vivre quand il ne pourra plus continuer son travail, mais de tâcher sur

le commencement je l'ai dit sans cesse à tout le monde; tous trois dans le divertissement. 1°. Les paroles de la chanson qui sont, en partie, et du moins l'idée et le refrain, de M. Collé. 2°. Les paroles de l'Ariette qui sont de M. Cahusac, lequel m'engagea à faire après-coup cette Ariette pour complaire à Mlle. Fel qui se plaignoit qu'il n'y avoit rien de brillant pour sa voix dans son role. 3°. Et l'entrée des Bergeres que, sur les vives instances de M. d'Holbach, j'arrangeai sur une piece de Clavecin d'un recueil qu'il me présenta. Je ne dirai pas quelle étoit l'intention de M. d'Holbach; mais il me pressa si fort d'employer quelque chose de ce recueil, que je ne pus, dans cette bagatelle, résister obstinément à son desir. Pour la romance, qu'on m'a fait tirer tantôt de Suisse, tantot de Languedoc, tantôt de nos Pseaumes et tantôt de je ne sais où, je ne l'ai tirée que de ma tête ainsi que toute la piece. Je la composai revenu depuis peu d'Italie, passionné pour la musique que j'y avois entendue, et dont on n'avoit encore aucune connoissance à Paris. Quand cette connoissance commença de s'y répandre, on auroit bientôt découvert mes pillages, si j'avois fait comme font les Compositeurs François, parce qu'ils sont pauvres d'idées, qu'ils ne connoissent pas même le vrai chant, et que leurs accompagnemens ne sont que du barbouillage. On a eu l'impudence de mettre en grande pompe dans le recueil de mes écrits la romance de M. Vernes, pour faire croire au public que je me l'attribuois. Toute ma réponse a été de faire à cette romance deux autres airs meilleurs que celui-là. Mon argument est simple. Celui qui a fait les deux meilleurs airs n'avoit pas besoin de s'attribuer faussement le moindre.

toute chose que ce recueil ne tombe qu'en des mains fidelles et sûres qui ne le laissent ni détruire ni diviser: car quand la passion cessera de dicter les jugemens qui le regardent, ce recueil fournira, ce me semble, une forte preuve que toute la musique qui le compose est d'un seul et même auteur (11).

Tout ce qui est sorti de la plume de J. J. durant son effervescence, porte une empreinte impossible à méconnoître et plus impossible à imiter. Sa musique, sa prose, ses vers, tout dans ces dix ans, est d'un coloris, d'une teinte, qu'un autre ne trouvera jamais. Oui, je le répete, si j'ignorois quel est l'auteur du Devin du Village, je le sen-

(11) J'ai mis fidèlement dans ce recueil toute la musique de toute espece que j'ai composée depuis mon retour à Paris, et dont j'aurois beaucoup retranché si je n'y avois laissé que ce qui me paroît bon. Mais j'ai voulu ne rien omettre de ce que j'ai réellement fait, afin qu'on en pût discerner tout ce qu'on m'attribue aussi faussement qu'impudemment, même en ce genre, dans le public, dans les journaux et jusques dans les recueils de mes propres écrits. Pourvu que les paroles soient grossieres et malhonnêtes, pourvu que les airs soient maussades et plats, on m'accordera volontiers le talent de composer de cette musique-là. On affectera même de m'attribuer des airs d'un bon chant fait par d'autres, pour faire croire que je me les attribue moi-même, et que je m'aproprie les ouvrages d'autrui. M'ôter mes productions et m'attribuer les leurs, a été depuis vingt ans la manœuvre la plus constante de ces Messieurs et la plus sûre pour me décrier.

tirois à cette conformité. Mon doute levé sur cette piece, acheve de lever ceux qui pouvoient me rester sur son auteur. La force des preuves qu'on a qu'elle n'est pas de lui, ne sert plus qu'à détruire dans mon esprit celle des crimes dont on l'accuse; et tout cela ne me laisse plus qu'une surprise, c'est comment tant de mensonges peuvent être si bien prouvés.

J. J. étoit né pour la musique; non pour y payer de sa personne dans l'exécution, mais pour en hâter les progrès et y faire des découvertes. Ses idées dans l'art et sur l'art sont fécondes, intarissables. Il a trouvé des méthodes plus claires, plus commodes, plus simples, qui facilitent, les unes la composition, les autres l'exécution, et auxquelles il ne manque pour être admises que d'être proposées par un autre que lui. Il a fait dans l'harmonie une (*) découverte qu'il ne daigne pas même annoncer, sur d'avance qu'elle seroit rebutée, ou ne lui attireroit comme le Devin du Village que l'imputation de s'emparer du bien d'autrui. Il fera dix airs sur les mêmes paroles, sans que cette abondance lui coûte ou l'épuise. Je l'ai vu lire aussi fort bien la musique, mieux que plusieurs de ceux qui la professent. Il

(*) Les Editeurs sont persuadés que l'auteur a laissé quelques écrits sur la decouverte intéressante dont il parle, mais il ne leur a pas eté possible de les recouvrer.

aura même en cet art l'*Impromptu* de l'exécution; qui lui manque en toute autre chose, quand rien ne l'intimidera, quand rien ne troublera cette présence d'esprit qu'il a si rarement, qu'il perd si aisément, et qu'il ne peut plus rappeller dès qu'il l'a perdue. Il y a trente ans qu'on l'a vu dans Paris chanter tout à livre ouvert. Pourquoi ne le peut-il plus aujourd'hui ? C'est qu'alors personne ne doutoit du talent qu'aujourd'hui tout le monde lui refuse, et qu'un seul spectateur malveillant suffit pour troubler sa tête et ses yeux. Qu'un homme auquel il aura confiance lui présente de la musique qu'il ne connoisse point : je parie, à moins qu'elle ne soit baroque ou qu'elle ne dise rien, qu'il la déchiffre encore à la premiere vue et la chante passablement. Mais si, lisant dans le cœur de cet homme, il le voit mal intentionné, il n'en dira pas une note, et voilà parmi les spectateurs la conclusion tirée sans autre examen. J. J. est sur la musique et sur les choses qu'il sait le mieux, comme il étoit jadis aux échecs. Jouoit-il avec un plus fort que lui qu'il croyoit plus foible, il le battoit le plus souvent; avec un plus foible qu'il croyoit plus fort, il étoit battu; la suffisance des autres l'intimide et le démonte infailliblement. En ceci l'opinion l'a toujours subjugué, ou plutôt, en toute chose, comme il le dit lui-même; c'est au degré de sa confiance que se monte

celui

celui de ses facultés. Le plus grand mal est ici, que sentant en lui sa capacité, pour désabuser ceux qui en doutent, il se livre sans crainte aux occasions de la montrer, comptant toujours pour cette fois rester maître de lui-même; et toujours intimidé, quoi qu'il fasse, il ne montre que son ineptie. L'expérience là-dessus a beau l'instruire, elle ne l'a jamais corrigé.

Les dispositions d'ordinaire annoncent l'inclination, et réciproquement. Cela est encore vrai chez J. J. Je n'ai vu nul homme aussi passionné que lui pour la musique, mais seulement pour celle qui parle à son cœur; c'est pourquoi il aime mieux en faire qu'en entendre, sur-tout à Paris, parce qu'il n'y en a point d'aussi bien appropriée à lui que la sienne. Il la chante avec une voix foible et cassée, mais encore animée et douce; il l'accompagne non sans peine, avec des doigts tremblans, moins par l'effet des ans que d'une invincible timidité. Il se livre à cet amusement depuis quelques années avec plus d'ardeur que jamais, et il est aisé de voir qu'il s'en fait une aimable diversion à ses peines. Quand des sentimens douloureux affligent son cœur, il cherche sur son clavier les consolations que les hommes lui refusent. Sa douleur perd ainsi sa sécheresse et lui fournit à la fois des chants et des larmes. Dans les rues il se distrait des regards insultans des passans en cherchant des airs dans sa tête; plusieurs romances de sa

façon, d'un chant triste et languissant, mais tendre et doux, n'ont point eu d'autre origine. Tout ce qui porte le même caractere lui plaît et le charme. Il est passionné pour le chant du rossignol, il aime les gémissemens de la tourterelle et les a parfaitement imités dans l'accompagnement d'un de ses airs : les regrets qui tiennent à l'attachement l'intéressent. Sa passion la plus vive et la plus vaine étoit d'être aimé, il croyoit se sentir fait pour l'être : il satisfait du moins cette fantaisie avec les animaux. Toujours il prodigua son temps et ses soins à les attirer, à les caresser ; il étoit l'ami, presque l'esclave de son chien, de sa chatte, de ses serins : il avoit des pigeons qui le suivoient par-tout, qui lui voloient sur les bras, sur la tête, jusqu'à l'importunité : il apprivoisoit les oiseaux, les poissons, avec une patience incroyable ; et il est parvenu à Monquin à faire nicher des hirondelles dans sa chambre avec tant de confiance qu'elles s'y laissoient même enfermer sans s'effaroucher. En un mot, ses amusemens, ses plaisirs sont innocens et doux comme ses travaux, comme ses penchans : il n'y a pas dans son ame un goût qui soit hors de la nature, ni coûteux ou criminel à satisfaire ; et pour être heureux autant qu'il est possible ici-bas, la fortune lui eût été inutile, encore plus la célébrité ; il ne lui falloit que la santé, le nécessaire, le repos et l'amitié.

Je vous ai décrit les principaux traits de

l'homme que j'ai vu, et je me suis borné dans mes descriptions, non-seulement à ce qui peut de même être vu de tout autre, s'il porte à cet examen un œil attentif et non prévenu, mais à ce qui n'étant ni bien ni mal en soi, ne peut être affecté long-temps par hypocrisie. Quant à ce qui quoique vrai n'est pas vraisemblable, tout ce qui n'est connu que du Ciel et de moi; mais eût pu mériter de l'être des hommes; ou ce qui même, connu d'autrui, ne peut être dit de soi-même avec bienséance: n'espérez pas que je vous en parle, non plus que ceux dont il est connu; si tout son prix est dans les suffrages des hommes, c'est à jamais autant de perdu. Je ne vous parlerai pas non plus de ses vices: non qu'il n'en ait de très-grands; mais parce qu'ils n'ont jamais fait de mal qu'à lui, et qu'il n'en doit aucun compte aux autres: le mal qui ne nuit point à autrui peut se taire, quand on tait le bien qui le rachete. Il n'a pas été si discret dans ses Confessions, et peut-être n'en a-t-il pas mieux fait. A cela près, tous les détails que je pourrois ajouter aux précédens, n'en sont que des conséquences qu'en raisonnant bien chacun peut aisément suppléer. Ils suffisent pour connoître à fond le naturel de l'homme et son caractere. Je ne saurois aller plus loin, sans manquer aux engagemens par lesquels vous m'avez lié. Tant qu'ils dureront, tout ce que je puis exiger et attendre de J. J. est qu'il me donne,

comme il a fait, une explication naturelle et raisonnée de sa conduite en toute occasion : car il seroit injuste et absurde d'exiger qu'il répondît aux charges qu'il ignore, et qu'on ne permet pas de lui déclarer ; et tout ce que je puis ajouter du mien à cela, est de m'assurer que cette explication qu'il me donne, s'accorde avec tout ce que j'ai vu de lui par moi-même, en y donnant toute mon attention. Voilà ce que j'ai fait : ainsi je m'arrête. Ou faites-moi sentir en quoi je m'abuse, ou montrez-moi comment mon J. J. peut s'accorder avec celui de vos Messieurs : ou convenez enfin que deux êtres si différens ne furent jamais le même homme.

LE FRANÇOIS.

Je vous ai écouté avec une attention dont vous devez être content. Au lieu de vous croiser par mes idées, je vous ai suivi dans les vôtres ; et si quelquefois je vous ai machinalement interrompu, c'étoit, lorsqu'étant moi-même de votre avis, je voulois avoir votre réponse à des objections souvent rebattues que je craignois d'oublier. Maintenant je vous demande en retour un peu de l'attention que je vous ai donnée. J'éviterai d'être diffus ; évitez, si vous pouvez, d'être impatient.

Je commence par vous accorder pleinement votre conséquence, et je conviens

franchement que votre J. J. et celui de nos Messieurs ne sauroient être le même homme. L'un, j'en conviens encore, semble avoir été fait à plaisir pour le mettre en opposition avec l'autre. Je vois même entr'eux des incompatibilités qui ne frapperoient peut-être nul autre que moi. L'empire de l'habitude et le goût du travail manuel sont, par exemple, à mes yeux des choses inalliables avec les noires et fougueuses passions des méchans ; et je réponds que jamais un déterminé scélérat ne fera de jolis herbiers en miniature et n'écrira dans six ans huit mille pages de musique (12). Ainsi dès la premiere esquisse, nos Messieurs et vous ne pouvez vous accorder. Il y a certainement erreur ou mensonge d'une des deux parts : le mensonge n'est pas de la vôtre, j'en suis très-sûr ; mais l'erreur y peut être. Qui m'assurera qu'elle n'y est pas en effet ? Vous accusez nos Messieurs d'être prévenus quand ils le décrient : n'est-ce point vous qui l'êtes quand vous l'honorez ? Votre penchant pour lui rend ce doute très-raisonnable. Il faudroit, pour démêler sûrement la vérité, des

(12) Ayant fait une partie de ce calcul d'avance et seulement par comparaison, j'ai mis tout trop au rabais, et c'est ce que je découvre bien sensiblement à mesure que j'avance dans mon registre, puisqu'au bout de cinq ans et demi seulement j'ai déjà plus de neuf mille pages bien articulées, et sur lesquelles on ne peut contester.

observations impartiales ; et quelques précautions que vous ayez prises, les vôtres ne le sont pas plus que les leurs. Tout le monde, quoi que vous en puissiez dire, n'est pas entré dans le complot. Je connois d'honnêtes-gens qui ne haïssent point J. J., c'est-à-dire, qui ne professent point pour lui cette bienveillance traîtresse, qui selon vous, n'est qu'une haine plus meurtriere. Ils estiment ses talens sans aimer ni haïr sa personne, et n'ont pas une grande confiance en toute cette générosité si bruyante qu'on admire dans nos Messieurs. Cependant sur bien des points, ces personnes équitables s'accordent à penser comme le public à son égard. Ce qu'elles ont vu par elles-mêmes, ce qu'elles ont appris les unes des autres, donne une idée défavorable de ses mœurs, de sa droiture, de sa douceur, de son humanité, de son désintéressement, de toutes les vertus qu'il étaloit avec tant de faste. Il faut lui passer des défauts, même des vices, puisqu'il est homme ; mais il en est de trop bas pour pouvoir germer dans un cœur honnête. Je ne cherche point un homme parfait, mais je méprise un homme abject, et ne croirai jamais que les heureux penchans que vous trouvez dans J. J. puissent compatir avec des vices tels que ceux dont il est chargé. Vous voyez que je n'insiste pas sur des faits aussi prouvés qu'il y en ait au monde, mais dont l'omission

affectée d'une seule formalité énerve, selon vous, toutes les preuves. Je ne dis rien des créatures qu'il s'amuse à violer, quoique rien ne soit moins nécessaire ; des écus qu'il escroque aux passans dans les tavernes, et qu'il nie ensuite d'avoir empruntés ; des copies qu'il fait payer deux fois, de celles où il fait de faux comptes, de l'argent qu'il escamote dans les payemens qu'on lui fait, de mille autres imputations pareilles. Je veux que tous ces faits, quoique prouvés, soient sujets à chicane comme les autres ; mais ce qui est généralement vu par tout le monde ne sauroit l'être. Cet homme en qui vous trouvez une modestie, une timidité de vierge, est si bien connu pour un satyre plein d'impudence, que dans les maisons même où l'on tâchoit de l'attirer à son arrivée à Paris, on faisoit, dès qu'il paroissoit, retirer la fille de la maison, pour ne pas l'exposer à la brutalité de ses propos et de ses manieres. Cet homme qui vous paroît si doux, si sociable, fuit tout le monde sans distinction, dédaigne toutes les caresses, rebute toutes les avances, et vit seul comme un loup-garou. Il se nourrit de visions, selon vous, et s'extasie avec des chimeres : mais s'il méprise et repousse les humains, si son cœur se ferme à leur société, que leur importe celle que vous lui prêtez avec des êtres imaginaires ? Depuis qu'on s'est avisé de l'éplucher avec plus de soin, on l'a

trouvé non-seulement différent de ce qu'on le croyoit, mais contraire à tout ce qu'il prétendoit être. Il se disoit honnête, modeste, on l'a trouvé cynique et débauché; il se vantoit de bonnes mœurs, et il est pourri de vérole; il se disoit désintéressé, et il est de la plus basse avidité; il se disoit humain, compatissant, il repousse durement tout ce qui lui demande assistance; il se disoit pitoyable et doux, il est cruel et sanguinaire; il se disoit charitable, et il ne donne rien à personne; il se disoit liant, facile à subjuguer, et il rejette arrogamment toutes les honnêtetés dont on le comble. Plus on le cherche, plus on en est dédaigné: on a beau prendre en l'accostant, un air béat, un ton patelin, dolent, lamentable, lui écrire des lettres à faire pleurer, lui signifier net qu'on va se tuer à l'instant si l'on n'est admis; il n'est ému de rien, il seroit homme à laisser faire ceux qui seroient assez sots pour cela; et les plaignans qui affluent à sa porte s'en retournent tous sans consolation. Dans une situation pareille à la sienne, se voyant observé de si près, ne devroit-il pas s'attacher à rendre contens de lui tous ceux qui l'abordent, à leur faire perdre, à force de douceur et de bonnes manieres, les noires impressions qu'ils ont sur son compte; à substituer dans leurs ames la bienveillance à l'estime qu'il a perdue, et à les forcer au moins à le plaindre, ne pouvant plus l'honorer. Au lieu de cela il concourt par son humeur sauvage

et par ses rudes manieres, à nourrir, comme à plaisir, la mauvaise opinion qu'ils ont de lui. En le trouvant si dur, si repoussant, si peu traitable, ils reconnaissent aisément l'homme féroce qu'on leur a peint, et ils s'en retournent convaincus par eux mêmes, qu'on n'a point exagéré son caractere et qu'il est aussi noir que son portrait.

Vous me répéterez sans doute que ce n'est point là l'homme que vous avez vu : mais c'est l'homme qu'a vu tout le monde excepté vous seul. Vous ne parlez, dites-vous, que d'après vos propres observations. La plupart de ceux que vous démentez, ne parlent non plus que d'après les leurs. Ils ont vu noir où vous voyez blanc ; mais ils sont tous d'accord sur cette couleur noire, la blanche ne frappe nuls autres yeux que les vôtres ; vous êtes seul contre tous ; la vraisemblance est-elle pour vous ? La raison permet-elle de donner plus de force à votre unique suffrage qu'aux suffrages unanimes de tout le public ? Tout est d'accord sur le compte de cet homme que vous vous obstinez seul à croire innocent, malgré tant de preuves auxquelles vous-même ne trouvez rien à répondre ? Si ces preuves sont autant d'impostures et de sophismes, que faut-il donc penser du genre-humain ? Quoi ! toute une génération s'accorde à calomnier un innocent, à le couvrir de fange, à le suffoquer, pour ainsi dire, dans le bourbier de la diffamation ; tandis qu'il ne faut, selon vous, qu'ouvrir les yeux

sur lui pour se convaincre de son innocence et de la noirceur de ses ennemis ? Prenez garde, Monsieur Rousseau ; c'est vous-même qui prouvez trop. Si J. J. étoit tel que vous l'avez vu, seroit-il possible que vous fussiez le premier et le seul à l'avoir vu sous cet aspect ? Ne reste-il donc que vous seul d'homme juste et sensé sur la terre ? S'il en reste un autre qui ne pense pas ici comme vous, toutes vos observations sont anéanties ; et vous restez seul chargé de l'accusation que vous intentez à tout le monde, d'avoir vu ce que vous desiriez de voir, et non ce qui étoit en effet. Répondez à cette seule objection, mais répondez juste, et je me rends sur tout le reste.

ROUSSEAU.

Pour vous rendre ici franchise pour franchise, je commence par vous déclarer que cette seule objection à laquelle vous me sommez de répondre, est à mes yeux un abîme de ténebres où mon entendement se perd. J. J. lui-même n'y comprend rien non plus que moi. Il s'avoue incapable d'expliquer, d'entendre la conduite publique à son égard. Ce concert avec lequel toute une génération s'empresse d'adopter un plan si exécrable, la lui rend incompréhensible. Il n'y voit ni des bons, ni des méchans, ni des hommes : il y voit des êtres dont il n'a nulle idée. Il ne les honore, ni ne les méprise, ni ne les conçoit ; il ne sait pas ce que c'est. Son ame incapable de haine aime mieux se

reposer dans cette entiere ignorance, que de se livrer par des interprétations cruelles à des sentimens toujours pénibles à celui qui les éprouve, quand ils ont pour objet des êtres qu'il ne peut estimer. J'approuve cette disposition, et je l'adopte autant que je puis pour m'épargner un sentiment de mépris pour mes contemporains. Mais au fond je me surprends souvent à les juger malgré moi : ma raison fait son office en dépit de ma volonté, et je prends le ciel à témoin que ce n'est pas ma faute si ce jugement leur est si désavantageux.

Si donc vous faites dépendre votre assentiment au résultat de mes recherches, de la solution de votre objection, il y a grande apparence que me laissant dans mon opinion vous resterez dans la vôtre : car j'avoue que cette solution m'est impossible, sans néanmoins que cette impossibilité puisse détruire en moi la persuasion, commencée par la marche clandestine et tortueuse de vos Messieurs, et confirmée ensuite par la connoissance immédiate de l'homme. Toutes vos preuves contraires tirées de plus loin se brisent contre cet axiome qui m'entraîne irrésistiblement, que la même chose ne sauroit être et n'être pas ; et tout ce que disent avoir vu vos Messieurs est, de votre propre aveu, entiérement incompatible avec ce que je suis certain d'avoir vu moi-même.

J'en use dans mon jugement sur cet homme, comme dans ma croyance en matiere

de foi. Je céde à la conviction directe sans m'arrêter aux objections que je ne puis résoudre ; tant parce que ces objections sont fondées sur des principes moins clairs, moins solides dans mon esprit, que ceux qui opérent ma persuasion ; que parce qu'en cédant à ces objections je tomberois dans d'autres encore plus invincibles. Je perdrois donc à ce changement la force de l'évidence, sans éviter l'embarras des difficultés. Vous dites que ma raison choisit le sentiment que mon cœur préfere, et je ne m'en défends pas. C'est ce qui arrive dans toute délibération où le jugement n'a pas assez de lumieres pour se décider sans le concours de la volonté. Croyez-vous, qu'en prenant avec tant d'ardeur le parti contraire, vos Messieurs soient déterminés par un motif plus impartial ?

Ne cherchant pas à vous surprendre, je vous devois d'abord cette déclaration. A présent jetons un coup-d'œil sur vos difficultés, si ce n'est pour les résoudre, au moins pour y chercher, s'il est possible, quelque sorte d'explication.

La principale et qui fait la base de toutes les autres, est celle que vous m'avez ci-devant proposée, sur le concours unanime de toute la génération présente à un complot d'impostures et d'iniquité, contre lequel il seroit ou trop injurieux au genre-humain de supposer qu'aucun mortel ne réclame s'il en voyoit l'injustice, ou, cette

injustice étant aussi évidente qu'elle me paroît, trop orgueilleux à moi, trop humiliant pour le sens commun, de croire qu'elle n'est apperçue par personne autre.

Faisons pour un moment cette supposition triviale que tous les hommes ont la jaunisse et que vous seul ne l'avez pas..... Je préviens l'interruption que vous me préparez... *Quelle plate comparaison! qu'est-ce que c'est que cette jaunisse?.. Comment tous les hommes l'ont-ils gagnée, excepté vous seul? C'est poser la même question en d'autres termes, mais ce n'est pas la résoudre, ce n'est pas même l'éclaircir.* Vouliez-vous dire autre chose en m'interrompant?

LE FRANÇOIS.

Non; poursuivez.

ROUSSEAU.

Je réponds donc. Je crois l'éclaircir, quoique vous en puissiez dire, lorsque je fais entendre qu'il est, pour ainsi dire, des épidémies d'esprit qui gagnent les hommes de proche en proche comme une espece de contagion; parce que l'esprit humain naturellement paresseux aime à s'épargner de la peine en pensant d'après les autres, surtout en ce qui flatte ses propres penchans. Cette pente à se laisser entraîner ainsi s'étend encore aux inclinations, aux goûts, aux passions des hommes; l'engouement général, maladie si commune dans votre nation, n'a point d'autre source, et vous ne m'en dédirez pas quand je vous citerai pour exemple à

vous-même. Rappelez-vous l'aveu que vous m'avez fait ci-devant, dans la supposition de l'innocence de J. J., que vous ne lui pardonneriez point votre injustice envers lui. Ainsi par la peine que vous donneroit son souvenir, vous aimeriez mieux l'aggraver que la réparer. Ce sentiment, naturel aux cœurs dévorés d'amour-propre, peut-il l'être au vôtre où regne l'amour de la justice et de la raison? Si vous eussiez réfléchi là-dessus pour chercher en vous-même la cause d'un sentiment si injuste, et qui vous est si étranger, vous auriez bientôt trouvé que vous haïssiez dans J. J. non-seulement le scélérat qu'on vous avoit peint, mais J. J. lui-même; que cette haine excitée d'abord par ses vices, en étoit devenue indépendante, s'étoit attachée à sa personne, et qu'innocent ou coupable, il étoit devenu, sans que vous vous en apperçussiez vous-même, l'objet de votre aversion. Aujourd'hui que vous me prêtez une attention plus impartiale, si je vous rappellois vos raisonnemens dans nos premiers entretiens, vous sentiriez qu'ils n'étoient point en vous l'ouvrage du jugement, mais celui d'une passion fougueuse qui vous dominoit à votre insçu. Voilà, Monsieur, cette cause étrangere qui séduisoit votre cœur si juste, et fascinoit votre jugement si sain dans leur état naturel. Vous trouviez une mauvaise face à tout ce qui venoit de cet infortuné, et une bonne à tout ce qui tendoit à le diffamer: les perfidies, les

trahisons, les mensonges perdoient à vos yeux toute leur noirceur lorsqu'il en étoit l'objet; et pourvu que vous n'y trempassiez pas vous-même, vous vous étiez accoutumé à les voir sans horreur dans autrui. Mais ce qui n'étoit en vous qu'un égarement passager, est devenu pour le public un délire habituel, un principe constant de conduite, une jaunisse universelle, fruit d'une bile âcre et répandue, qui n'altére pas seulement le sens de la vue, mais corrompt toutes les humeurs, et tue enfin tout-à-fait l'homme moral qui seroit demeuré bien constitué sans elle. Si J. J. n'eût point existé, peut-être la plupart d'entr'eux n'auroient-ils rien à se reprocher. Otez ce seul objet d'une passion qui les transporte, à tout autre égard ils sont honnêtes gens, comme tout le monde.

Cette animosité, plus vive, plus agissante que la simple aversion, me paroît à l'égard de J. J. la disposition générale de toute la génération présente. L'air seul dont il est regardé passant dans les rues, montre évidemment cette disposition qui se gêne et se contraint quelquefois dans ceux qui le rencontrent, mais qui perce et se laisse appercevoir malgré eux. A l'empressement grossier et badaut de s'arrêter, de se retourner, de le fixer, de le suivre, au chuchotement ricaneur qui dirige sur lui le concours de leurs impudens regards, on les prendroit moins pour d'honnêtes gens

qui ont le malheur de rencontrer un monstre effrayant, que pour des tas de bandits tout joyeux de tenir leur proie, et qui se font un amusement digne d'eux d'insulter à son malheur Voyez-le entrant au spectacle, entouré dans l'instant d'une étroite enceinte de bras tendus et de cannes, dans laquelle vous pouvez penser comme il est à son aise! A quoi sert cette barriere? S'il veut la forcer, résistera-t-elle? Non sans doute. A quoi sert-elle donc? uniquement à se donner l'amusement de le voir enfermé dans cette cage, et à lui bien faire sentir que tous ceux qui l'entourent, se font un plaisir d'être à son égard autant d'argouzins et d'archers. Est-ce aussi par bonté qu'on ne manque pas de cracher sur lui, toutes les fois qu'il passe à portée, et qu'on le peut sans être apperçu de lui? Envoyer le vin d'honneur au même homme sur qui l'on crache, c'est rendre l'honneur encore plus cruel que l'outrage. Tous les signes de haine, de mépris, de fureur même qu'on peut tacitement donner à un homme, sans y joindre une insulte ouverte et directe, lui sont prodigués de toutes parts; et tout en l'accablant des plus fades complimens, en affectant pour lui les petits soins mielleux qu'on rend aux jolies femmes, s'il avoit besoin d'une assistance réelle, on le verroit périr avec joie, sans lui donner le moindre secours. Je l'ai vu dans la rue St. Honoré faire presque sous un carosse une chûte

très-

très-périlleuse : on court à lui ; mais si-tôt qu'on reconnoît J. J., tout se disperse, les passans reprennent leur chemin, les marchands rentrent dans leurs boutiques ; et il seroit resté seul dans cet état, si un pauvre mercier rustre et mal instruit ne l'eût fait asseoir sur son petit banc, et si une servante tout aussi peu philosophe, ne lui eût apporté un verre d'eau. Tel est en réalité l'intérêt si vif et si tendre dont l'heureux J. J. est l'objet.

Une animosité de cette espece ne suit pas, quand elle est forte et durable, la route la plus courte, mais la plus sûre pour s'assouvir. Or cette route étant déjà toute tracée dans le plan de vos Messieurs, le public qu'ils ont mis avec art dans leur confidence, n'a plus eu qu'à suivre cette route ; et tous avec le même secret entr'eux, ont concouru de concert à l'exécution de ce plan. C'est là ce qui s'est fait ; mais comment cela s'est-il pu faire ? Voilà votre difficulté qui revient toujours. Que cette animosité une fois excitée, ait altéré les facultés de ceux qui s'y sont livrés, au point de leur faire voir la bonté, la générosité, la clémence, dans toutes les manœuvres de la plus noire perfidie, rien n'est plus facile à concevoir. Chacun sait trop que les passions violentes, commençant toujours par égarer la raison, peuvent rendre l'homme injuste et méchant dans le fait, et pour ainsi dire, à l'insçu de lui-

même, sans avoir cessé d'être juste et bon dans l'ame, ou du moins d'aimer la justice et la vertu.

Mais cette haine envenimée, comment est-on venu à bout de l'allumer? Comment a-t-on pu rendre odieux à ce point l'homme du monde le moins fait pour la haine, qui n'eut jamais ni intérêt, ni desir de nuire à autrui, qui ne fit, ne voulut, ne rendit jamais de mal à personne, qui sans jalousie, sans concurrence, n'aspirant à rien et marchant toujours seul dans sa route, ne fut en obstacle à nul autre, et qui au lieu des avantages attachés à la célébrité, n'a trouvé dans la sienne qu'outrages, insultes, misere et diffamation. J'entrevois bien dans tout cela la cause secrette qui a mis en fureur les auteurs du complot. La route que J. J. avoit prise étoit trop contraire à la leur, pour qu'ils lui pardonnassent de donner un exemple qu'ils ne vouloient pas suivre, et d'occasionner des comparaisons qu'il ne leur convenoit pas de souffrir. Outre ces causes générales, et celles que vous-même avez assignées, cette haine primitive et radicale de vos Dames et de vos Messieurs, en a d'autres particulieres et relatives à chaque individu, qu'il n'est ni convenable de dire, ni facile à croire, et dont je m'abstiendrai de parler, mais que la force de leurs effets rend trop sensibles pour qu'on puisse douter de leur réalité; et l'on peut juger de la violence de cette même haine par l'art qu'on met

à la cacher en l'assouvissant. Mais plus cette haine individuelle se décele, moins on comprend comment on est parvenu à y faire participer tout le monde, et ceux même sur qui nul des motifs qui l'ont fait naître ne pouvoit agir. Malgré l'adresse des chefs du complot, la passion qui les dirigeoit étoit trop visible pour ne pas mettre à cet égard le public en garde contre tout ce qui venoit de leur part. Comment, écartant des soupçons si légitimes, l'ont-ils fait entrer si aisément, si pleinement, dans toutes leurs vues, jusqu'à le rendre aussi ardent qu'eux-mêmes à les remplir? Voilà ce qui n'est pas facile à comprendre et à expliquer.

Leurs marches souterraines sont trop ténébreuses pour qu'il soit possible de les y suivre. Je crois seulement appercevoir, d'espace en espace, au-dessus de ces gouffres, quelques soupiraux qui peuvent en indiquer les détours. Vous m'avez décrit vous-même, dans notre premier entretien, plusieurs de ces manœuvres que vous supposiez légitimes, comme ayant pour objet de démasquer un méchant; destinés au contraire à faire paroître tel un homme qui n'est rien moins, elles auront également leur effet. Il sera nécessairement haï, soit qu'il mérite ou non de l'être, parce qu'on aura pris des mesures certaines pour parvenir à le rendre odieux. Jusques-là ceci se comprend encore; mais ici l'effet va plus loin: il ne s'agit pas seulement de haine,

il s'agit d'animosité, il s'agit d'un concours très-actif de tous à l'exécution du projet concerté par un petit nombre, qui seul doit y prendre assez d'intérêt pour agir aussi vivement.

L'idée de la méchanceté est effrayante par elle-même. L'impression naturelle qu'on reçoit d'un méchant dont on n'a pas personnellement à se plaindre, est de le craindre et de le fuir. Content de n'être pas sa victime, personne ne s'avise de vouloir être son bourreau. Un méchant en place, qui peut et veut faire beaucoup de mal, peut exciter l'animosité par la crainte, et le mal qu'on en redoute peut inspirer des efforts pour le prévenir ; mais l'impuissance jointe à la méchanceté, ne peut produire que le mépris et l'éloignement ; un méchant sans pouvoir peut donner de l'horreur, mais point d'animosité. On frémit à sa vue ; loin de le poursuivre, on le fuit ; et rien n'est plus éloigné de l'effet que produit sa rencontre, qu'un souris insultant et moqueur. Laissant au ministere public le soin du châtiment qu'il mérite, un honnête homme ne s'avilit pas jusqu'à vouloir y concourir. Quand il n'y auroit même dans ce châtiment d'autre peine afflictive qui l'ignominie et d'être exposé à la risée publique, quel est l'homme d'honneur qui voudroit prêter la main à cette œuvre de justice, et attacher le coupable au carcan ? Il est si vrai qu'on n'a point généralement d'animosité contre les

malfaiteurs, que si l'on en voit un poursuivi par la justice et près d'être pris, le plus grand nombre, loin de le livrer, le fera sauver s'il peut, son péril faisant oublier qu'il est criminel, pour se souvenir qu'il est homme.

Voilà tout ce qu'opere la haine que les bons ont pour les méchans ; c'est une haine de répugnance et d'éloignement, d'horreur même et d'effroi, mais non pas d'animosité. Elle fuit son objet, en détourne les yeux, dédaigne de s'en occuper : mais la haine contre J. J. est active, ardente, infatigable ; loin de fuir son objet, elle le cherche avec empressement pour en faire à son plaisir. Le tissu de ses malheurs, l'œuvre combinée de sa diffamation montre une ligue très-étroite et très-agissante, où tout le monde s'empresse d'entrer. Chacun concourt avec la plus vive émulation à le circonvenir, à l'environner de trahisons et de pieges, à empêcher qu'aucun avis utile ne lui parvienne, à lui ôter tout moyen de justification, toute possibilité de repousser les atteintes qu'on lui porte, de défendre son honneur et sa réputation ; à lui cacher tous ses ennemis, tous ses accusateurs, tous leurs complices. On tremble qu'il n'écrive pour sa défense, on s'inquiéte de tout ce qu'il dit, de tout ce qu'il fait, de tout ce qu'il peut faire ; chacun paroît agité de l'effroi de voir paroître de lui quelque apologie. On l'observe, on l'épie avec le plus grand

soin pour tâcher d'éviter ce malheur. On veille exactement à tout ce qui l'entoure, à tout ce qui l'approche, à quiconque lui dit un seul mot. Sa santé, sa vie sont de nouveaux sujets d'inquiétude pour le public: on craint qu'une vieillesse aussi fraîche ne démente l'idée des maux honteux dont on se flattoit de le voir périr; on craint qu'à la longue les précautions qu'on entasse ne suffisent plus pour l'empêcher de parler. Si la voix de l'innocence alloit enfin se faire entendre à travers les huées, quel malheur affreux ne seroit-ce point pour le Corps des gens de Lettres, pour celui des Médecins, pour les grands, pour les Magistrats, pour tout le monde? Oui, si forçant ses contemporains à le reconnoître honnête homme, il parvenoit à confondre enfin ses accusateurs, sa pleine justification seroit la désolation publique.

Tout cela prouve invinciblement que la haine dont J. J. est l'objet, n'est point la haine du vice et de la méchanceté, mais celle de l'individu méchant ou bon, il n'importe: consacré à la haine publique il ne lui peut plus échapper; et pour peu qu'on connoisse les routes du cœur humain, l'on voit que son innocence reconnue ne serviroit qu'à le rendre plus odieux encore, et à transformer en rage l'animosité dont il est l'objet. On ne lui pardonne pas maintenant de secouer le pesant joug dont chacun voudroit l'accabler: on lui pardonneroit

bien moins les torts qu'on se reprocheroit envers lui ; et puisque vous-même avez un moment éprouvé un sentiment si injuste, ces gens si pétris d'amour-propre supporteroient-ils sans aigreur l'idée de leur propre bassesse comparée à sa patience et à sa douceur? Eh! soyez certain que si c'étoit en effet un monstre, on le fuiroit davantage, mais on le haïroit beaucoup moins.

Quant à moi, pour expliquer de pareilles dispositions je ne puis penser autre chose sinon qu'on s'est servi, pour exciter dans le public cette violente animosité, de motifs semblables à ceux qui l'avoient fait naître dans l'ame des auteurs du complot. Ils avoient vu cet homme, adoptant des principes tout contraires aux leurs, ne vouloir, ne suivre ni parti, ni secte, ne dire que ce qui lui sembloit vrai, bon, utile aux hommes, sans consulter en cela son propre avantage ni celui de personne en particulier. Cette marche et la supériorité qu'elle lui donnoit sur eux fut la grande source de leur haine. Ils ne purent lui pardonner de ne pas plier comme eux sa morale à son profit, de tenir si peu à son intérêt et au leur, et de montrer tout franchement l'abus des lettres et la forfanterie du métier d'auteur, sans se soucier de l'application qu'on ne manqueroit pas de lui faire à lui-même des maximes qu'il établissoit, ni de la fureur qu'il alloit inspirer à ceux qui se vantent d'être les arbitres de la renommée, les

distributeurs de la gloire et de la réputation des actions des hommes, mais qui ne se vantent pas, que je sache, de faire cette distribution avec justice et désintéressement. Abhorrant la satire autant qu'il aimoit la vérité, on le vit toujours distinguer honorablement les particuliers et les combler de sinceres éloges, lorsqu'il avançoit des vérités générales dont ils auroient pu s'offenser. Il faisoit sentir que le mal tenoit à la nature des choses, et le bien aux vertus des individus. Il faisoit et pour ses amis et pour les auteurs qu'il jugeoit estimables, les mêmes exceptions qu'il croyoit mériter; et l'on sent en lisant ses ouvrages, le plaisir que prenoit son cœur à ces honorables exceptions. Mais ceux qui s'en sentoient moins dignes qu'il ne les avoit crus, et dont la conscience repoussoit en secret ces éloges, s'en irritant à mesure qu'ils les méritoient moins, ne lui pardonnerent jamais d'avoir si bien démêlé les abus d'un métier qu'ils tâchoient de faire admirer au vulgaire, ni d'avoir par sa conduite déprisé tacitement, quoiqu'involontairement, la leur. La haine envenimée que ces réflexions firent naître dans leurs cœurs, leur suggéra le moyen d'en exciter une semblable dans les cœurs des autres hommes.

Ils commencerent par dénaturer tous ses principes, par travestir un républicain

sévere

sévere en un brouillon séditieux, son amour, pour la liberté légale en une licence effrénée, et son respect pour les loix en aversion pour les Princes. Ils l'accuserent de vouloir renverser en tout l'ordre de la société, parce qu'il s'indignoit, qu'osant consacrer sous ce nom les plus funestes désordres, on insultât aux miseres du genre-humain, en donnant les plus criminels abus pour les loix dont ils sont la ruine. Sa colere contre les brigandages publics, sa haine contre les puissans fripons qui les soutiennent, son intrépide audace à dire des vérités dures à tous les états, furent autant de moyens employés à les irriter tous contre lui. Pour le rendre odieux à ceux qui les remplissent, on l'accusa de les mépriser personnellement. Les reproches durs mais généraux qu'il faisoit à tous, furent tournés en autant de satires particulieres dont on fit avec art les plus malignes applications.

Rien n'inspire tant de courage que le témoignage d'un cœur droit, qui tire de la pureté de ses intentions l'audace de prononcer, hautement et sans crainte, des jugemens dictés par le seul amour de la justice et de la vérité : mais rien n'expose en même temps à tant de dangers et de risques de la part d'ennemis adroits, que cette même audace, qui précipite un homme ardent dans tous les piéges qu'ils lui tendent, et le livrant à une impétuosité sans regle, lui fait faire contre la

prudence mille fautes où ne tomba qu'une ame franche et généreuse, mais qu'ils savent transformer en autant de crimes affreux. Les hommes vulgaires, incapables de sentimens élevés et nobles, n'en supposent jamais que d'intéressés dans ceux qui se passionnent; et ne pouvant croire que l'amour de la justice et du bien public puisse exciter un pareil zèle, ils leur controuvent toujours des motifs personnels semblables à ceux qu'ils cachent eux-mêmes sous des noms pompeux, et sans lesquels on ne les verroit jamais s'échauffer sur rien.

La chose qui se pardonne le moins, est un mépris mérité. Celui que J. J. avoit marqué pour tout cet ordre social prétendu, qui couvre en effet les plus cruels désordres, tomboit bien plus sur la constitution des différens états que sur les sujets qui les remplissent, et qui, par cette constitution même, sont nécessités à être ce qu'ils sont. Il avoit toujours fait une distinction très-judicieuse entre les personnes et les conditions, estimant souvent les premieres, quoique livrées à l'esprit de leur etat, lorsque le naturel reprenoit de temps à autre quelque ascendant sur leur intérêt, comme il arrive assez fréquemment à ceux qui sont bien nés. L'art de vos Messieurs fut de présenter les choses sous un tout autre point de vue, et de montrer en lui comme haine des hommes,

celle que pour l'amour d'eux, il porte aux maux qu'ils se font. Il paroît qu'ils ne s'en sont pas tenus à ces imputations générales, mais que, lui prêtant des discours, des écrits, des œuvres conformes à leurs vues, ils n'ont épargné ni fictions, ni mensonges pour irriter contre lui l'amour-propre, et dans tous les états, et chez tous les individus.

J. J. a même une opinion qui, si elle est juste, peut aider à expliquer cette animosité générale. Il est persuadé que dans les écrits qu'on fait passer sous son nom, l'on a pris un soin particulier de lui faire insulter brutalement tous les états de la société, et de changer en odieuses personalités les reproches francs et forts qu'il leur fait quelquefois. Ce soupçon lui est venu (13) sur ce que dans plusieurs lettres, anonymes et autres, on lui rappelle des choses, comme étant de ses écrits, qu'il n'a jamais songé à y mettre. Dans l'une, il a, dit-on, mis *fort plaisamment en question si les marins étoient des hommes?* Dans une autre, un Officier lui avoue modestement que, selon l'expression de lui J. J., lui militaire *radote de bonne foi comme la plupart de ses camarades*. Tous les jours il reçoit ainsi des citations de passages qu'on lui attribue faussement, avec la plus

(13) C'est ce qu'il m'est impossible de vérifier, parce que ces Messieurs ne laissent parvenir jusqu'à moi aucun exemplaire des écrits qu'ils fabriquent ou font fabriquer sous mon nom.

grande confiance, et qui sont toujours outrageans pour quelqu'un. Il apprit, il y a peu de temps, qu'un homme de lettres de sa plus ancienne connoissance, et pour lequel il avoit conservé de l'estime, ayant trop marqué peut-être un reste d'affection pour lui, on l'en guérit en lui persuadant que J. J. travailloit à une critique amere de ses écrits.

Tels sont à-peu-près les ressorts qu'on a pu mettre en jeu pour allumer et fomenter cette animosité si vive et si générale dont il est l'objet, et qui, s'attachant particuliérement à sa diffamation, couvre d'un faux intérêt pour sa personne, le soin de l'avilir encore par cet air de faveur et de commisération. Pour moi je n'imagine que ce moyen d'expliquer les différens degrés de la haine qu'on lui porte, à proportion que ceux qui s'y livrent sont plus dans le cas de s'appliquer les reproches qu'il fait à son siecle et à ses contemporains. Les fripons publics, les intrigans, les ambitieux dont il dévoile les manœuvres, les passionnés destructeurs de toute religion, de toute conscience, de toute liberté, de toute morale, atteints plus au vif par ses censures, doivent le haïr, et le haïssent en effet encore plus que ne font les honnêtes gens trompés. En l'entendant seulement nommer, les premiers ont peine à se contenir; et la modération qu'ils tâchent d'affecter, se dément bien vîte, s'ils n'ont pas besoin de masque

pour assouvir leur passion. Si la haine de l'homme n'étoit que celle du vice, la proportion se renverseroit; la haine des gens de bien seroit plus marquée, les méchans seroient plus indifférens. L'observation contraire est générale, frappante, incontestable, et pourroit fournir bien des conséquences: contentons-nous ici de la confirmation que j'en tire, de la justesse de mon explication.

Cette aversion une fois inspirée, s'étend, se communique de proche en proche, dans les familles, dans les sociétés, et devient en quelque sorte un sentiment inné qui s'affermit dans les enfans par l'éducation, et dans les jeunes gens par l'opinion publique. C'est encore une remarque à faire, qu'excepté la confédération secrette de vos Dames et de vos Messieurs, ce qui reste de la génération dans laquelle il a vécu, n'a pas pour lui une haine aussi envenimée que celle qui se propage dans la génération qui suit. Toute la jeunesse est nourrie dans ce sentiment par un soin particulier de vos Messieurs dont les plus adroits se sont chargés de ce département. C'est d'eux que tous les apprentifs philosophes prennent l'attache; c'est de leurs mains que sont placés les gouverneurs des enfans, les secrétaires des peres, les confidens des meres; rien dans l'intérieur des familles ne se fait que par leur direction, sans qu'ils paroissent se mêler de rien; ils ont trouvé l'art de

faire circuler leur doctrine et leur animosité dans les séminaires, dans les colleges, et toute la génération naissante leur est dévouée dès le berceau. Grands imitateurs de la marche des Jésuites ils furent leurs plus ardens ennemis, sans doute par jalousie de métier; et maintenant, gouvervant les esprits avec le même empire, avec la même dextérité que les autres gouvernoient les consciences, plus fins qu'eux en ce qu'ils savent mieux se cacher en agissant, et substituant peu-à-peu l'intolérance philosophique à l'autre, ils deviennent, sans qu'on s'en apperçoive, aussi dangereux que leurs prédécesseurs. C'est par eux que cette génération nouvelle qui doit certainement à J. J. d'être moins tourmentée dans son enfance, plus saine et mieux constituée dans tous les âges, loin de lui en savoir gré, est nourrie dans les plus odieux préjugés et dans les plus cruels sentimens à son égard. Le venin d'animosité qu'elle a sucé presque avec le lait, lui fait chercher à l'avilir et le déprimer avec plus de zèle encore que ceux même qui l'ont élevée dans ces dispositions haineuses. Voyez dans les rues et aux promenades l'infortuné J. J. entouré de gens qui, moins par curiosité que par dérision, puisque la plupart l'ont déjà vu cent fois, se détournent, s'arrêtent pour le fixer d'un œil qui n'a rien assurément de l'urbanité françoise: vous trouverez toujours que les

plus insultans, les plus moqueurs, les plus acharnés sont de jeunes gens qui, d'un air ironiquement poli, s'amusent à lui donner tous les signes d'outrage et de haine qui peuvent l'affliger, sans les compromettre.

Tout cela eût été moins facile à faire dans tout autre siecle. Mais celui-ci est particuliérement un siecle haineux et malveillant par caractere (14). Cet esprit cruel et méchant se fait sentir dans toutes les sociétés, dans toutes les affaires publiques; il suffit seul pour mettre à la mode et faire briller dans le monde ceux qui se distinguent par-là. L'orgueilleux despotisme de la philosophie moderne a porté l'égoïsme de l'amour-propre à son dernier terme. Le goût qu'a pris toute la jeunesse pour une doctrine si commode, la lui a fait adopter avec fureur et prêcher avec la plus vive intolérance. Ils se sont accoutumés à porter dans la société ce même ton de maître sur lequel ils prononcent les oracles de leur secte, et à traiter avec un mépris apparent, qui n'est qu'une haine plus insolente, tout ce qui ose hésiter à se soumettre à leurs décisions. Ce goût de domination n'a pu manquer d'animer toutes les passions

(14) Fréron vient de mourir. On demandoit qui feroit son épitaphe: *le premier qui crachera sur sa tombe*, répondit à l'instant M. M***. Quand on ne m'auroit pas nommé l'auteur de ce mot, j'aurois deviné qu'il partoit d'une bouche philosophe, et qu'il étoit de ce siecle-ci.

irascibles qui tiennent à l'amour-propre. Le même fiel qui coule avec l'encre dans les écrits des maîtres, abreuve les cœurs des disciples. Devenus esclaves pour être tyrans, ils ont fini par prescrire en leur propre non les loix que ceux-là leur avoient dictés, et à voir dans toute résistance la plus coupable rébellion. Une génération de despotes ne peut être ni fort douce ni fort paisible, et une doctrine si hautaine, qui d'ailleurs n'admet ni vice ni vertu dans le cœur de l'homme, n'est pas propre à contenir, par une morale indulgente pour les autres, et réprimante pour soi, l'orgueil de ses sectateurs. De-là les inclinations haineuses qui distinguent cette génération. Il n'y a plus ni modération dans les ames, ni vérité dans les attachemens. Chacun hait tout ce qui n'est pas lui, plutôt qu'il ne s'aime lui-même. On s'occupe trop d'autrui pour savoir s'occuper de soi; on ne sait plus que haïr, et l'on ne tient point à son propre parti par attachement, encore moins par estime, mais uniquement par haine du parti contraire. Voilà les dispositions générales dans lesquelles vos Messieurs ont trouvé ou mis leurs contemporains, et qu'ils n'ont eu qu'à tourner ensuite contre J. J. (15) qui, tout aussi peu

(15) Dans cette génération nourrie de philosophie et de fiel, rien n'est si facile aux intriguans que de faire tomber sur qui il leur plait cet appétit général de haïr. Leurs succes prodigieux en ce point, prouvent encore

propre à recevoir la loi qu'à la faire, ne pouvoit par cela seul manquer, dans ce nouveau systême, d'être l'objet de la haine des chefs et du dépit des disciples : la foule empressée à suivre une route qui l'égare, ne voit pas avec plaisir ceux qui, prenant une route contraire, semblent par-là lui reprocher son erreur (16).

Qui connoîtroit bien toutes les causes concourantes, tous les différens ressorts mis en œuvre pour exciter dans tous les états cet engouement haineux, seroit moins surpris de le voir de proche en proche devenir une contagion générale. Quand une fois le branle est donné, chacun suivant le torrent, en augmente l'impulsion. Comment se défier de son sentiment quand on le voit être celui de tout le monde ? comment douter que l'objet d'une haine aussi universelle soit réellement un homme odieux ? Alors plus les choses qu'on lui attribue sont absurdes et incroyables, plus on est prêt à les admettre. Tout fait qui

moins leurs talens que la disposition du public, dont les apparens témoignages d'estime et d'attachement pour les uns, ne sont en effet que des actes de haine pour d'autres.

(16) J'aurois dû peut-être insister ici sur la ruse favorite de mes persécuteurs, qui est de satisfaire à mes dépens, leurs passions haineuses, de faire le mal par leurs satellites et de faire en sorte qu'il me soit imputé. C'est ainsi qu'ils m'ont successivement attribué le *systême de la nature*, *la philosophie de la nature*, la note du roman de Madame d'Ormoy, etc. etc.

le rend odieux ou ridicule est par cela seul assez prouvé. S'il s'agissoit d'une bonne action qu'il eût faite, nul n'en croiroit à ses propres yeux, ou bientôt une interprétation subite la changeroit du blanc au noir. Les méchans ne croyent ni à la vertu ni même à la bonté : il faut être déjà bon soi-même pour croire d'autres hommes meilleurs que soi ; et il est presque impossible qu'un homme réellement bon, demeure ou soit reconnu tel dans une génération méchante.

Les cœurs ainsi disposés, tout le reste devint facile. Dès-lors vos Messieurs auroient pu sans aucun détour, persécuter ouvertement J. J. avec l'approbation publique ; mais ils n'auroient assouvi qu'à demi leur vengeance ; et se compromettre vis-à-vis de lui, étoit risquer d'être découvert. Le systême qu'ils ont adopté, remplit mieux toutes leurs vues et prévient tous les inconvéniens. Le chef-d'œuvre de leur art a été de transformer en ménagemens pour leur victime, les précautions qu'ils ont prises pour leur sûreté. Un vernis d'humanité couvrant la noirceur du complot, acheva de séduire le public, et chacun s'empressa de concourir à cette bonne œuvre ; il est si doux d'assouvir saintement une passion, et de joindre au venin de l'animosité le mérite de la vertu ! Chacun se glorifiant en lui-même de trahir un infortuné, se disoit avec complaisance :

« ah que je suis généreux ! c'est pour son bien que je le diffame, c'est pour le protéger que je l'avilis ; et l'ingrat, loin de sentir mon bienfait, s'en offense ! mais cela ne m'empêchera pas d'aller mon train et de le servir de la sorte en dépit de lui ». Voilà comment sous le prétexte de pourvoir à sa sûreté, tous en s'admirant eux-mêmes, se font contre lui les satellites de vos Messieurs, et, comme écrivoit J. J. à M**. *sont si fiers d'être des traîtres*. Concevez-vous qu'avec une pareille disposition d'esprit, on puisse être équitable et voir les choses comme elles sont ? On verroit Socrate, Aristide, on verroit un Ange, on verroit Dieu même avec des yeux ainsi fascinés, qu'on croiroit toujours voir un monstre infernal.

Mais quelque facile que soit cette pente ; il est toujours bien étonnant, dites-vous, qu'elle soit universelle, que tous la suivent sans exception, que pas un seul n'y résiste et ne proteste, que la même passion entraîne en aveugle une génération toute entiere, et que le consentement soit unanime dans un tel renversement du droit de la nature et des gens.

Je conviens que le fait est très-extraordinaire, mais en le supposant très-certain, je le trouverois bien plus extraordinaire encore, s'il avoit la vertu pour principe : car il faudroit que toute la génération présente se fût élevée par cette unique vertu

à une sublimité qu'elle ne montre assurément en nulle autre chose ; et que parmi tant d'ennemis qu'a J. J., il ne s'en trouvât pas un seul qui eût la maligne franchise de gâter la merveilleuse œuvre de tous les autres. Dans mon explication, un petit nombre de gens adroits, puissans, intrigans, concertés de longue main, abusant les uns par de fausses apparences ; et animant les autres par des passions auxquelles ils n'ont déjà que trop de pente, fait tout concourir contre un innocent qu'on a pris soin de charger de crimes, en lui ôtant tout moyen de s'en laver. Dans l'autre explication, il faut que de toutes les générations la plus haineuse se transforme tout d'un coup toute entiere, et sans aucune exception, en autant d'anges célestes en faveur du dernier des scélérats qu'on s'obstine à protéger et à laisser libre, malgré les attentats et les crimes qu'il continue de commettre tout à son aise, sans que personne au monde ose, tant on craint de lui déplaire, songer à l'en empêcher, ni même à les lui reprocher. Laquelle de ces deux suppositions vous paroît la plus raisonnable et la plus admissible ?

Au reste, cette objection tirée du concours unanime de tout le monde à l'exécution d'un complot abominable, a peut-être plus d'apparence que de réalité. Premiérement l'art des moteurs de toute la trame a été de ne la pas dévoiler également

à tous les yeux. Ils en ont gardé le principal secret entre un petit nombre de conjurés ; ils n'ont laissé voir au reste des hommes que ce qu'il falloit pour les y faire concourir. Chacun n'a vu l'objet que par le côté qui pouvoit l'émouvoir, et n'a été initié dans le complot qu'autant que l'exigeoit la partie de l'exécution qui lui étoit confiée. Il n'y a peut-être pas dix personnes qui sachent à quoi tient le fond de la trame ; et de ces dix, il n'y en a peut-être pas trois qui connoissent assez leur victime, pour être sûrs qu'ils noircissent un innocent. Le secret du premier complot est concentré entre deux hommes qui n'iront pas le révéler. Tout le reste des complices, plus ou moins coupables, se fait illusion sur des manœuvres qui, selon eux, tendent moins à persécuter l'innocence qu'à s'assurer d'un méchant. On a pris chacun par son caractere particulier, par sa passion favorite. S'il étoit possible que cette multitude de coopérateurs se rassemblât et s'éclairât par des confidences réciproques, ils seroient frappés eux-mêmes des contradictions absurdes qu'ils trouveroient dans les faits qu'on a prouvés à chacun d'eux, et des motifs non seulement différens, mais souvent contraires, par lesquels on les a fait concourir tous à l'œuvre commune, sans qu'aucun d'eux en vît le vrai but. J. J. lui-même sait bien distinguer d'avec la canaille à laquelle il a été livré à

Motiers, à Trye, à Monquin, des personnes d'un vrai mérite, qui, trompées plutôt que séduites, et, sans être exemptes de blâme, à plaindre dans leur erreur, n'ont pas laissé, malgré l'opinion qu'elles avoient de lui, de le rechercher avec le même empressement que les autres, quoique dans de moins cruelles intentions. Les trois quarts, peut-être, de ceux qu'on a fait entrer dans le complot, n'y restent que parce qu'ils n'en ont pas vu toute la noirceur. Il y a même plus de bassesse que de malice dans les indignités dont le grand nombre l'accable; et l'on voit à leur air, à leur ton, dans leurs manieres, qu'ils l'ont bien moins en horreur comme objet de haine, qu'en dérision comme infortuné.

De plus; quoique personne ne combatte ouvertement l'opinion générale, ce qui seroit se compromettre à pure perte, pensez-vous que tout le monde y acquiesce réellement? Combien de particuliers, peut-être, voyant tant de manœuvres et de mines souterraines, s'en indignent, refusent d'y concourir, et gémissent en secret sur l'innocence opprimée! Combien d'autres ne sachant à quoi s'en tenir sur le compte d'un homme enlacé dans tant de piéges, refusent de le juger sans l'avoir entendu, et jugeant seulement ses adroits persécuteurs, pensent que des gens à qui la ruse, la fausseté, la trahison coûtent si peu, pourroient bien n'être pas plus scrupuleux

sur l'imposture ! Suspendus entre la force des preuves qu'on leur allégue, et celles de la malignité des accusateurs, ils ne peuvent accorder tant de zele pour la vérité avec tant d'aversion pour la justice, ni tant de générosité pour celui qu'ils accusent, avec tant d'art à gauchir devant lui et se soustraire à ses défenses. On peut s'abstenir de l'iniquité, sans avoir le courage de la combattre. On peut refuser d'être complice d'une trahison, sans oser démasquer les traîtres. Un homme juste, mais foible, se retire alors de la foule, reste dans son coin, et n'osant s'exposer, plaint tout bas l'opprimé, craint l'oppresseur, et se tait. Qui peut savoir combien d'honnêtes gens sont dans ce cas ? ils ne se font ni voir, ni sentir : ils laissent le champ libre à vos Messieurs, jusqu'à ce que le moment de parler sans danger arrive. Fondé sur l'opinion que j'eus toujours de la droiture naturelle du cœur humain, je crois que cela doit être. Sur quel fondement raisonnable peut-on soutenir que cela n'est pas ? Voilà, Monsieur, tout ce que je puis répondre à l'unique objection à laquelle vous vous réduisez, et qu'au reste je ne me charge pas de résoudre à votre gré, ni même au mien, quoiqu'elle ne puisse ébranler la persuasion directe qu'ont produit en moi mes recherches.

Je vous ai vu prêt à m'interrompre, et j'ai compris que c'étoit pour me reprocher le

soin superflu de vous établir un fait dont vous convenez si bien vous-même, que vous le tournez en objection contre moi, savoir qu'il n'est pas vrai que tout le monde soit entré dans le complot. Mais remarquez qu'en paroissant nous accorder sur ce point, nous sommes néanmoins de sentimens tout contraires, en ce que, selon vous, ceux qui ne sont pas du complot pensent sur J. J. tout comme ceux qui en sont, et que, selon moi, ils doivent penser tout autrement. Ainsi votre exception que je n'admets pas, et la mienne que vous n'admettez pas non plus, tombant sur des personnes différentes, s'excluent mutuellement, ou du moins ne s'accordent pas. Je viens de vous dire sur quoi je fonde la mienne; examinons la vôtre à présent.

D'honnêtes gens, que vous dites ne pas entrer dans le complot et ne pas haïr J. J., voyent cependant en lui tout ce que disent y voir ses plus mortels ennemis; comme s'il en avoit qui convinssent de l'être et ne se vantassent pas de l'aimer! En me faisant cette objection, vous ne vous êtes pas rappellé celle-ci qui la prévient et la détruit. S'il y a complot, tout par son effet devient facile à prouver à ceux même qui ne sont pas du complot; et quand ils croyent voir par leurs yeux, ils voyent, sans s'en douter, par les yeux d'autrui.

Si ces personnes dont vous parlez ne sont pas de mauvaise foi, du moins elles

sont

sont certainement prévenues comme tout le public, et doivent par cela seul voir et juger comme lui. Et comment vos Messieurs ayant une fois la facilité de faire tout croire, auroient-ils négligé de porter cet avantage aussi loin qu'il pouvoit aller? Ceux qui dans cette persuasion générale ont écarté la plus sûre épreuve pour distinguer le vrai du faux, ont beau n'être pas à vos yeux du complot, par cela seul ils en sont aux miens; et moi qui sens dans ma conscience, qu'où ils croyent voir la certitude et la vérité, il n'y a qu'erreur, mensonge, imposture, puis-je douter qu'il n'y ait de leur faute dans leur persuasion, et que s'ils avoient aimé sincérement la vérité, ils ne l'eussent bientôt démêlée à travers les artifices des fourbes qui les ont abusés? Mais ceux qui ont d'avance irrévocablement jugé l'objet de leur haine, et qui n'en veulent pas démordre, ne voyant en lui que ce qu'ils y veulent voir, tordent et détournent tout au gré de leur passion, et à force de subtilités, donnent aux choses les plus contraires à leurs idées l'interprétation qui les y peut ramener. Les personnes que vous croyez impartiales ont-elles pris les précautions nécessaires pour surmonter ces illusions?

LE FRANÇOIS.

Mais, M. Rousseau, y pensez-vous, et qu'exigez-vous là du public? Avez-vous

pu croire qu'il examineroit la chose aussi scrupuleusement que vous?

ROUSSEAU.

Il en eût été dispensé sans doute, s'il se fût abstenu d'une décision si cruelle. Mais en prononçant souverainement sur l'honneur et sur la destinée d'un homme, il n'a pu sans crime négliger aucun des moyens essentiels et possibles de s'assurer qu'il prononçoit justement.

Vous méprisez, dites-vous, un homme abject, et ne croirez jamais que les heureux penchans que j'ai cru voir dans J. J. puissent compatir avec des vices aussi bas que ceux dont il est accusé. Je pense exactement comme vous sur cet article; mais je suis aussi certain que d'aucune vérité qui me soit connue, que cette abjection que vous lui reprochez est de tous les vices le plus éloigné de son naturel. Bien plus près de l'extrémité contraire il a trop de hauteur dans l'ame pour pouvoir tendre à l'abjection. J. J. est foible sans doute, et peu capable de vaincre ses passions. Mais il ne peut avoir que les passions relatives à son caractere; et des tentations basses ne sauroient approcher de son cœur. La source de toutes ses consolations est dans l'estime de lui-même. Il seroit le plus vertueux des hommes, si sa force répondoit à sa volonté. Mais avec toute sa foiblesse il ne peut être un homme vil, parce qu'il n'y a pas dans son ame un penchant ignoble

auquel il fût honteux de céder. Le seul qui l'eût pu mener au mal est la mauvaise honte, contre laquelle il a lutté toute sa vie avec des efforts aussi grands qu'inutiles, parce qu'elle tient à son humeur timide qui présente un obstacle invincible aux ardens desirs de son cœur, et le force à leur donner le change en mille façons souvent blâmables. Voilà l'unique source de tout le mal qu'il a pu faire ; mais dont rien ne peut sortir de semblable aux indignités dont vous l'accusez. Eh ! comment ne voyez-vous pas combien vos Messieurs eux-mêmes sont éloignés de ce mépris qu'ils veulent vous inspirer pour lui ? Comment ne voyez-vous pas que ce mépris qu'ils affectent n'est point réel, qu'il n'est que le voile bien transparent d'une estime qui les déchire et d'une rage qu'ils cachent très-mal ? La preuve en est manifeste. On ne s'inquiéte point ainsi des gens qu'on méprise. On en détourne les yeux, on les laisse pour ce qu'ils sont ; on fait à leur égard, non pas ce que font vos Messieurs à l'égard de J. J., mais ce que lui-même fait au leur. Il n'est pas étonnant qu'après l'avoir chargé de pierres, ils le couvrent aussi de boue : tous ces procédés sont très-concordans de leur part ; mais ceux qu'ils lui imputent ne le sont gueres de la sienne ; et ces indignités auxquelles vous revenez, sont-elles mieux prouvées que les crimes sur lesquels vous

n'insistez plus? Non, Monsieur, après nos discussions précédentes, je ne vois plus de milieu possible entre tout admettre et tout rejeter.

Des témoignages que vous supposez impartiaux, les uns portent sur des faits absurdes et faux, mais rendus croyables à force de prévention; tels que le viol, la brutalité, la débauche, la cynique impudence, les basses friponneries: les autres sur des faits vrais, mais faussement interprétés; tels que sa dureté, son dédain, son humeur colere et repoussante, l'obstination de fermer sa porte aux nouveaux visages, sur-tout aux quidams cajoleurs et pleureurs, et aux arrogans malappris.

Comme je ne défendrai jamais J. J. accusé d'assassinat et d'empoisonnement, je n'entends pas non plus le justifier d'être un violateur de filles, un monstre de débauche, un petit filou. Si vous pouvez adopter sérieusement de pareilles opinions sur son compte, je ne puis que le plaindre, et vous plaindre aussi, vous qui caressez des idées dont vous rougiriez comme ami de la justice, en y regardant de plus près, et faisant ce que j'ai fait. Lui débauché, brutal, impudent, cynique auprès du sexe! Eh! j'ai grand'peur que ce ne soit l'excès contraire qui l'a perdu, et que s'il eût été ce que vous dites, il ne fût aujourd'hui bien moins

malheureux. Il est bien aisé de faire à son arrivée retirer les filles de la maison ; mais qu'est-ce que cela prouve, sinon la maligne disposition des parens envers lui ?

A-t-on l'exemple de quelque fait qui ait rendu nécessaire une précaution si bizarre et si affectée ? et qu'en dut-il penser à son arrivée à Paris, lui qui venoit de vivre à Lyon très-familiérement, dans une maison très-estimable, où la mere et trois filles charmantes, toutes trois dans la fleur de l'âge et de la beauté l'accabloient à l'envi d'amitiés et de caresses ? Est-ce en abusant de cette familiarité près de ces jeunes personnes, est-ce par des manieres, ou des propos libres avec elles, qu'il mérita l'indigne et nouvel accueil qui l'attendoit à Paris en les quittant ? et même encore aujourd'hui, des meres très-sages craignent-elles de mener leurs filles chez ce terrible satyre, devant lequel ces autres-là n'osent laisser un moment les leurs, chez elles et en leur présence ? En vérité, que des farces aussi grossieres puissent abuser un moment les gens sensés, il faut en être témoin pour le croire.

Supposons un moment qu'on eût osé publier tout cela dix ans plutôt, et lorsque l'estime des honnêtes gens qu'il eut toujours dès sa jeunesse, étoit montée au plus haut degré : ces opinions, quoique soutenues des mêmes preuves, auroient-elles acquis le même crédit chez ceux qui

maintenant s'empressent de les adopter? Non, sans doute, ils les auroient rejetées avec indignation. Ils auroient tous dit: « quand un homme est parvenu jusqu'à cet âge avec l'estime publique, quand sans patrie, sans fortune et sans asyle, dans une situation gênée, et forcé, pour subsister, de recourir sans cesse aux expédiens, on n'en a jamais employé que d'honorables, et qu'on s'est fait toujours considérer et bien vouloir dans sa détresse; on ne commence pas après l'âge mûr, et quand tous les yeux sont ouverts sur nous, à se dévoyer de la droite route pour s'enfoncer dans les sentiers bourbeux du vice: on n'associe point la bassesse des plus vils fripons avec le courage et l'élévation des ames fieres, ni l'amour de la gloire aux manœuvres des filoux; et si quarante ans d'honneur permettoient à quelqu'un de se démentir si tard à ce point, il perdroit bientôt cette vigueur de sentiment, ce ressort, cette franchise intrépide qu'on n'a point avec des passions basses, et qui jamais ne survit à l'honneur. Un fripon peut être lâche, un méchant peut être arrogant; mais la douceur de l'innocence et la fierté de la vertu ne peuvent s'unir que dans une belle ame ».

Voilà ce qu'ils auroient tous dit ou pensé; et ils auroient certainement refusé de le croire atteint de vices aussi bas, à moins

qu'il n'en eût été convaincu sous leurs yeux. Ils auroient du moins voulu l'étudier eux-mêmes avant de le juger si décidément et si cruellement. Ils auroient fait ce que j'ai fait, et avec l'impartialité que vous leur supposez, ils auroient tiré de leurs recherches la même conclusion que je tire des miennes. Ils n'ont rien fait de tout cela ; les preuves les plus ténébreuses, les témoignages les plus suspects leur ont suffi pour se décider en mal sans autre vérification ; et ils ont soigneusement évité tout éclaircissement qui pouvoit leur montrer leur erreur. Donc, quoi que vous en puissiez dire, ils sont du complot : car ce que j'appelle en être n'est pas seulement être dans le secret de vos Messieurs, je présume que peu de gens y sont admis ; mais c'est adopter leur inique principe : c'est se faire, comme eux, une loi de dire à tout le monde et de cacher au seul accusé le mal qu'on pense ou qu'on feint de penser de lui, et les raisons sur lesquelles on fonde ce jugement, afin de le mettre hors d'état d'y répondre, et de faire entendre les siennes. Car si-tôt qu'on s'est laissé persuader qu'il faut le juger, non-seulement sans l'entendre, mais sans en être entendu, tout le reste est forcé ; et il n'est pas possible qu'on résiste à tant de témoignages si bien arrangés et mis à l'abri de l'inquiétante épreuve des réponses de l'accusé. Comme tout le succès de la trame dépendoit de cette importante précaution, son auteur

aura mis toute la sagacité de son esprit à donner à cette injustice le tour le plus spécieux, et à la couvrir même d'un vernis de bénéficence et de générosité qui n'eût ébloui nul esprit impartial, mais qu'on s'est empressé d'admirer à l'égard d'un homme qu'on n'estimoit que par force, et dont les singularités n'étoient vues de bon œil par qui que ce fût.

Tout tient à la premiere accusation qui l'a fait déchoir tout d'un coup du titre d'honnête-homme qu'il avoit porté jusqu'alors, pour y substituer celui du plus affreux scélérat. Quiconque a l'ame saine et croit vraiment à la probité, ne se départ pas aisément de l'estime fondée qu'il a conçue pour un homme de bien. Je verrois commettre un crime, s'il étoit possible, ou faire une action basse à Milord Maréchal (17), que je n'en croirois pas à mes yeux. Quand j'ai cru de J. J. tout ce que vous m'avez prouvé, c'étoit en le supposant convaincu. Changer à ce point sur le compte d'un homme estimé durant toute sa vie, n'est pas une chose facile. Mais aussi ce premier pas fait, tout le reste va de lui-même. De crime en crime, un homme coupable d'un seul devient,

(17) Il est vrai que Milord Maréchal est d'une illustre naissance, et J. J. un homme du peuple; mais il faut penser que Rousseau qui parle ici, n'a pas en général une opinion bien sublime de la haute vertu des gens de qualité, et que l'histoire de J. J. ne doit pas naturellement agrandir cette opinion.

comme

comme vous l'avez dit, capable de tous. Rien n'est moins surprenant que le passage de la méchanceté à l'abjection, et ce n'est pas la peine de mesurer si soigneusement l'intervalle qui peut quelquefois séparer un scélérat d'un fripon. On peut donc avilir tout à son aise l'homme qu'on a commencé par noircir. Quand on croit qu'il n'y a dans lui que du mal, on n'y voit plus que cela : ses actions bonnes ou indifférentes changent bientôt d'apparence avec beaucoup de préjugés et un peu d'interprétation ; et l'on retracte alors ses jugemens avec autant d'assurance que si, ceux qu'on leur substitue, étoient mieux fondés. L'amour-propre fait qu'on veut toujours avoir vu soi-même ce qu'on fait ou qu'on croit savoir d'ailleurs. Rien n'est si manifeste aussi-tôt qu'on y regarde : on a honte de ne l'avoir pas apperçu plutôt ; mais c'est qu'on étoit si distrait ou si prévenu qu'on ne portoit pas son attention de ce côté ; c'est qu'on est si bon soi-même, qu'on ne peut supposer la méchanceté dans autrui.

Quand enfin l'engouement devenu général parvient à l'excès, on ne se contente plus de tout croire ; chacun pour prendre part à la fête cherche à renchérir ; et tout le monde s'affectionnant à ce systême, se pique d'y apporter du sien pour l'orner ou pour l'affermir. Les uns ne sont pas plus empressés d'inventer que les autres de croire. Toute imputation passe en preuve invincible, et

si l'on apprenoit aujourd'hui qu'il s'est commis un crime dans la lune, il seroit prouvé demain, plus clair que le jour, à tout le monde, que c'est J. J. qui en est l'auteur.

La réputation qu'on lui a donnée, une fois bien établie, il est donc très-naturel qu'il en résulte, même chez les gens de bonne foi, les effets que vous m'avez détaillés. S'il fait une erreur de compte, ce sera toujours à dessein; est-elle à son avantage? c'est une friponnerie : est-elle à son préjudice? c'est une ruse. Un homme ainsi vu, quelque sujet qu'il soit aux oublis, aux distractions, aux balourdises, ne peut plus rien avoir de tout cela : tout ce qu'il fait par inadvertance est toujours vu comme fait exprès. Au contraire les oublis, les omissions, les bévues des autres à son égard, ne trouvent plus créance dans l'esprit de personne; s'il les releve, il ment; s'il les endure, c'est à pure perte. Des femmes étourdies, de jeunes gens évaporés feront des quiproquo dont il restera chargé; et ce sera beaucoup si des laquais gagnés ou peu fidelles, trop instruits des sentimens des maîtres à son égard, ne sont pas quelquefois tentés d'en tirer avantage à ses dépens; bien sûrs que l'affaire ne s'éclaircira pas en sa présence, et que quand cela arriveroit, un peu d'effronterie aidée des préjugés des maîtres, les tireroit d'affaire aisément.

J'ai supposé, comme vous, ceux qui traitent avec lui, tous sinceres et de bonne foi;

mais si l'on cherchoit à le tromper pour le prendre en faute, quelle facilité sa vivacité, son étourderie, ses distractions, sa mauvaise mémoire, ne donneroient-elles pas pour cela ?

D'autres causes encore ont pu concourir à ces faux jugemens. Cet homme a donné à vos Messieurs par ses Confessions qu'ils appellent ses mémoires, une prise sur lui qu'ils n'ont eu garde de négliger. Cette lecture qu'il a prodiguée à tant de gens, mais dont si peu d'hommes étoient capables, et dont bien moins encore étoient dignes, a initié le public dans toutes ces foiblesses, dans toutes ses fautes les plus secrettes. L'espoir que ces Confessions ne seroient vues qu'après sa mort, lui avoit donné le courage de tout dire, et de se traiter avec une justice souvent même trop rigoureuse. Quand il se vit défiguré parmi les hommes au point d'y passer pour un monstre, la conscience qui lui faisoit sentir en lui plus de bien que de mal, lui donna le courage, que lui seul peut-être eut, et aura jamais, de se montrer tel qu'il étoit ; il crut qu'en manifestant à plein l'intérieur de son ame, et révélant ses Confessions, l'explication si franche, si simple, si naturelle de tout ce qu'on a pu trouver de bizarre dans sa conduite, portant avec elle son propre témoignage, feroit sentir la vérité de ses déclarations et la fausseté des idées horribles et fantastiques qu'il voyoit répandre de lui,

sans en pouvoir découvrir la source. Bien loin de soupçonner alors vos Messieurs, la confiance en eux de cet homme si défiant alla, non-seulement jusqu'à leur lire cette histoire de son ame, mais jusqu'à leur en laisser le dépôt assez long-temps. L'usage qu'ils ont fait de cette imprudence a été d'en tirer parti pour diffamer celui qui l'avoit commise ; et le plus sacré dépôt de l'amitié est devenu dans leurs mains l'instrument de la trahison. Ils ont travesti ses défauts en vices, ses fautes en crimes, les foiblesses de sa jeunesse en noirceurs de son âge mûr : ils ont dénaturé les effets, quelquefois ridicules, de tout ce que la nature a mis d'aimable et de bon dans son ame, et ce qui n'est que des singularités d'un tempérament ardent retenu par un naturel timide, est devenu par leur soin une horrible dépravation de cœur et de goût. Enfin toutes leurs manieres de procéder à son égard, et des allures dont le vent m'est parvenu, me portent à croire que pour décrier ses confessions après en avoir tiré contre lui tous les avantages possibles, ils ont intrigué, manœuvré dans tous les lieux où il a vécu et dont il leur a fourni les renseignemens, pour défigurer toute sa vie, pour fabriquer avec art des mensonges qui en donnent l'air à ses confessions, et pour lui ôter le mérite de la franchise même dans les aveux qu'il fait contre lui. Eh ! puisqu'ils savent empoisonner ses écrits qui sont sous les yeux de tout le monde,

comment n'empoisonneroient-ils pas sa vie, que le public ne connoît que sur leur rapport?

L'Héloïse avoit tourné sur lui les regards des femmes; elles avoient des droits assez naturels sur un homme qui décrivoit ainsi l'amour: mais n'en connoissant gueres que le physique, elles crurent qu'il n'y avoit que des sens très-vifs qui pussent inspirer des sentimens si tendres; et cela put leur donner de celui qui les exprimoit, plus grande opinion qu'il ne la méritoit peut-être. Supposez cette opinion portée chez quelques-unes jusqu'à la curiosité, et que cette curiosité ne fut pas assez-tôt devinée ou satisfaite par celui qui en étoit l'objet; vous concevrez aisément dans sa destinée les conséquences de cette balourdise.

Quant à l'accueil sec et dur qu'il fait aux quidams arrogans ou pleureux qui viennent à lui, j'en ai souvent été le témoin moi-même; et je conviens qu'en pareille situation, cette conduite seroit fort imprudente dans un hypocrite démasqué, qui, trop heureux qu'on voulût bien feindre de prendre le change, devroit se prêter, avec une dissimulation pareille, à cette feinte et aux apparens ménagemens qu'on feroit semblant d'avoir pour lui. Mais osez-vous reprocher à un homme d'honneur outragé de ne pas se conduire en coupable, et de n'avoir pas dans ses infortunes la lâcheté d'un vil scélérat? De quel œil voulez-vous qu'il envisage

les perfides empressemens des traîtres qui l'obsédent, et qui tout en affectant le plus pur zele, n'ont en effet d'autre but que de l'enlacer de plus en plus dans les piéges de ceux qui les emploient? Il faudroit, pour les accueillir, qu'il fût en effet tel qu'ils le supposent; il faudroit qu'aussi fourbe qu'eux et feignant de ne les pas pénétrer, il leur rendit trahison pour trahison. Tout son crime est d'être aussi franc qu'ils sont faux: mais après tout, que leur importe qu'il les reçoive bien ou mal? Les signes les plus manifestes de son impatience ou de son dédain n'ont rien qui les rebute. Il les outrageroit ouvertement, qu'ils ne s'en iroient pas pour cela. Tous de concert laissant à sa porte les sentimens d'honneur qu'ils peuvent avoir, ne lui montrent qu'insensibilité, duplicité, lâcheté, perfidie, et sont auprès de lui comme il devroit être auprès d'eux s'il étoit tel qu'ils le représentent; et comment voulez-vous qu'il leur montre une estime qu'ils ont pris si grand soin de ne lui pas laisser? Je conviens que le mépris d'un homme qu'on méprise soi-même est facile à supporter: mais encore n'est-ce pas chez lui qu'il faut aller en chercher les marques. Malgré tout ce patelinage insidieux, pour peu qu'il croie appercevoir au fond des ames, des sentimens naturellement honnêtes et quelques bonnes dispositions, il se laisse encore subjuguer. Je ris de sa simplicité et je l'en fais rire lui-même. Il espere toujours

qu'en le voyant tel qu'il est, quelques-uns du moins n'auront plus le courage de le haïr, et croit à force de franchise toucher enfin ces cœurs de bronze. Vous concevez comment cela lui réussit ; il le voit lui-même, et après tant de tristes expériences, il doit enfin savoir à quoi s'en tenir.

Si vous eussiez fait une fois les réflexions que la raison suggere, et les perquisitions que la justice exige, avant de juger si sévérement un infortuné, vous auriez senti que dans une situation pareille à la sienne, et victime d'aussi détestables complots, il ne peut plus, il ne doit plus du moins, se livrer, pour ce qui l'entoure, à ses penchans naturels, dont vos Messieurs se sont servis si long-temps et avec tant de succès pour le prendre dans leurs filets. Il ne peut plus sans s'y précipiter lui-même, agir en rien dans la simplicité de son cœur. Ainsi ce n'est plus sur ses œuvres présentes qu'il faut le juger, même quand on pourroit en avoir le narré fidelle. Il faut rétrograder vers les temps où rien ne l'empêchoit d'être lui-même, ou bien le pénétrer plus intimement, *intus et in cute*, pour y lire immédiatement les véritables dispositions de son ame que tant de malheurs n'ont pu aigrir. En le suivant dans les temps heureux de sa vie, et dans ceux même où déjà la proie de vos Messieurs, il ne s'en doutoit pas encore, vous eussiez trouvé l'homme bienfaisant et doux qu'il étoit et passoit pour être, avant qu'on l'eût

défiguré. Dans tous les lieux où il a vécu jadis, dans les habitations où on lui a laissé faire assez de séjour pour y laisser des traces de son caractere, les regrets des habitans l'ont toujours suivi dans sa retraite ; et seul peut-être de tous les étrangers qui jamais vécurent en Angleterre, il a vu le peuple de Wootton pleurer à son départ. Mais vos Dames et vos Messieurs ont pris un tel soin d'effacer toutes ces traces, que c'est seulement tandis qu'elles étoient encore fraîches, qu'on a pu les distinguer. Montmorenci plus près de nous, offre un exemple frappant de ces différences. Grace à des personnes que je ne veux pas nommer, et aux Oratoriens devenus je ne sais comment les plus ardens satellites de la ligue, vous n'y retrouverez plus aucun vestige de l'attachement, et j'ose dire de la vénération, qu'on y eut jadis pour J. J. et tant qu'il y vécut, et après qu'il en fut parti : mais les traditions du moins en restent encore dans la mémoire des honnêtes-gens qui fréquentoient alors ce pays-là.

Dans ces épanchemens auxquels il aime encore à se livrer et souvent avec plus de plaisir que de prudence, il m'a quelquefois confié ses peines ; et j'ai vu que la patience avec laquelle il les supporte, n'ôtoit rien à l'impression qu'elles font sur son cœur. Celles que le temps adoucit le moins, se réduisent à deux principales qu'il compte pour les seuls vrais maux que lui aient fait ses enne-

mis. La premiere est de lui avoir ôté la douceur d'être utile aux hommes et secourable aux malheureux, soit en lui ôtant les moyens, soit en ne laissant plus approcher de lui sous ce passeport, que des fourbes qui ne cherchent à l'intéresser pour eux, qu'afin de s'insinuer dans sa confiance, l'épier et le trahir. La façon dont ils se présentent, le ton qu'ils prennent en lui parlant, les fades louanges qu'ils lui donnent, le patelinage qu'ils y joignent; le fiel qu'ils ne peuvent s'abstenir d'y mêler, tout décele en eux de petits histrions grimaciers, qui ne savent ou ne daignent pas mieux jouer leur rôle. Les lettres qu'il reçoit ne sont, avec des lieux communs de college et des leçons bien magistrales sur ses devoirs envers ceux qui les écrivent, que de sottes déclamations contre les grands et les riches par lesquelles on croit bien le leurrer; d'amers sarcasmes sur tous les états, d'aigres reproches à la fortune de priver un grand homme comme l'auteur de la lettre, et par compagnie, l'autre grand homme à qui elle s'adresse, des honneurs et des biens qui leur étoient dûs, pour les prodiguer aux indignes; des preuves tirées de-là, qu'il n'existe point de providence; de pathétiques déclarations de la prompte assistance dont on a besoin, suivies de fieres protestations de n'en vouloir néanmoins aucune. Le tout finit d'ordinaire par la confidence de la ferme résolution où l'on est de se tuer,

et par l'avis que cette résolution sera mise en exécution *sonica*, si l'on ne reçoit bien vîte une réponse satisfaisante à la lettre.

Après avoir été plusieurs fois très-sottement la dupe de ces menaçans suicides, il a fini par se moquer et d'eux et de sa propre bêtise. Mais quand ils n'ont plus trouvé la facilité de s'introduire avec ce pathos, ils ont bientôt repris leur allure naturelle, et substitué, pour forcer sa porte, la férocité des tigres à la flexibilité des serpens. Il faut avoir vu les assauts que sa femme est forcée de soutenir sans cesse, les injures et les outrages qu'elle essuye journellement de tous ces humbles admirateurs, de tous ces vertueux infortunés, à la moindre résistance qu'ils trouvent, pour juger du motif qui les amene et des gens qui les envoyent. Croyez-vous qu'il ait tort d'éconduire toute cette canaille et de ne vouloir pas s'en laisser subjuguer? Il lui faudroit vingt ans d'application pour lire seulement tous les manuscrits qu'on le vient prier de revoir, de corriger, de refondre : car son temps et sa peine ne coûtent rien à vos Messieurs (18). Il lui

(18) Je dois pourtant rendre justice à ceux qui m'offrent de payer mes peines, et qui sont en assez grand nombre. Au moment même où j'écris ceci, une Dame de province vient de me proposer douze francs, en attendant mieux, pour lui écrire une belle lettre à un Prince. C'est dommage que je ne me sois pas avisé de lever boutique sous les charniers des innocens. J'y aurois pu faire assez bien mes affaires.

faudroit dix mains et dix secrétaires pour écrire les requêtes, placets, lettres, mémoires, complimens, vers, bouquets, dont on vient à l'envi le charger, vu la grande éloquence de sa plume et la grande bonté de son cœur; car c'est toujours là l'ordinaire refrain de ces personnages sinceres. Au mot d'humanité qu'ont appris à bourdonner autour de lui des essaims de guêpes, elles prétendent le cribler de leurs aiguillons bien à leur aise, sans qu'il ose s'y dérober; et tout ce qui lui peut arriver de plus heureux est de s'en délivrer avec de l'argent dont ils le remercient ensuite par des injures.

Après avoir tant réchauffé de serpens dans son sein, il s'est enfin déterminé par une réflexion très-simple à se conduire comme il fait avec tous ces nouveaux venus. A force de bontés et de soins généreux, vos Messieurs parvenus à le rendre exécrable à tout le monde, ne lui ont plus laissé l'estime de personne. Tout homme ayant de la droiture et de l'honneur, ne peut plus qu'abhorrer et fuir un être ainsi défiguré; nul homme sensé n'en peut rien espérer de bon. Dans cet état, que peut-il donc penser de ceux qui s'adressent à lui par préférence, le recherchent, le comblent d'éloges, lui demandent ou des services ou son amitié; qui dans l'opinion qu'ils ont de lui, desirent néanmoins d'être liés ou redevables au dernier des scélérats? Peuvent-ils même

ignorer que loin qu'il ait ni crédit, ni pouvoir, ni faveur auprès de personne, l'intérêt qu'il pourroit prendre à eux ne feroit que leur nuire aussi bien qu'à lui; que tout l'effet de sa recommandation seroit, ou de les perdre s'ils avoient eu recours à lui de bonne foi, ou d'en faire de nouveaux traîtres destinés à l'enlacer par ses propres bienfaits ? En toute supposition possible, avec les jugemens portés de lui dans le monde, quiconque ne laisse pas de recourir à lui, n'est-il pas lui-même un homme jugé ? et quel honnête homme peut prendre intérêt à de pareils misérables ! S'ils n'étoient pas des fourbes, ne seroient-ils pas toujours des infames ? et qui peut implorer des bienfaits d'un homme qu'il méprise, n'est-il pas lui-même encore plus méprisable que lui ?

Si tous ces empressés ne venoient que pour voir et chercher ce qui est, sans doute il auroit tort de les éconduire; mais pas un seul n'a cet objet, et il faudroit bien peu connoître les hommes et la situation de J. J. pour espérer de tous ces gens-là ni vérité ni fidélité. Ceux qui sont payés veulent gagner leur argent; et ils savent bien qu'ils n'ont qu'un seul moyen pour cela, qui est de dire, non ce qui est, mais ce qui plaît, et qu'ils seroient mal venus à dire du bien de lui. Ceux qui l'épient de leur propre mouvement,

mûs par leur passion, ne verront jamais que ce qui la flatte ; aucun ne vient pour voir ce qu'il voit, mais pour l'interpréter à sa mode. Le blanc et le noir, le pour et le contre, leur servent également. Donne-t-il l'aumône? ah le caffard! La refuse-t-il? voilà cet homme si charitable! S'il s'enflamme en parlant de la vertu, c'est un tartuffe; s'il s'anime en parlant de l'amour, c'est un satyre : s'il lit la gazette (19), il médite une conspiration; s'il cueille une rose, on cherche quel poison la rose contient. Trouvez à un homme ainsi vu quelque propos qui soit innocent, quelque action qui ne soit pas crime, je vous en défie.

Si l'administration publique elle-même eût été moins prévenue ou de bonne foi, la constante uniformité de sa vie égale et simple l'eût bientôt désabusée; elle auroit compris qu'elle ne verroit jamais que les mêmes choses, et que c'étoit bien perdre son argent, son temps et ses peines, que d'espionner un homme qui vivoit ainsi. Mais comme ce n'est pas la vérité qu'on cherche, qu'on ne veut que noircir la

(19) A la grande satisfaction de mes très-inquiets patrons, je renonce à cette triste lecture, devenue indifférente à un homme qu'on a rendu tout-à-fait étranger sur la terre. Je n'y ai plus ni patrie ni freres; habitée par des êtres qui ne me sont rien, elle est pour moi comme une autre sphere, et je suis aussi peu curieux désormais d'apprendre ce qui se fait dans le monde, que ce qui se passe à Bicêtre ou aux petites maisons.

victime, et qu'au lieu d'étudier son caractere on ne veut que le diffamer, peu importe qu'il se conduise bien ou mal, et qu'il soit innocent ou coupable. Tout ce qui importe, est d'être assez au fait de sa conduite pour avoir des points fixes sur lesquels on puisse appuyer le systême d'impostures dont il est l'objet, sans s'exposer à être convaincu de mensonge; et voilà à quoi l'espionnage est uniquement destiné. Si vous me reprochez ici de rendre à ses accusateurs les imputations dont ils le chargent, j'en conviendrai sans peine, mais avec cette différence qu'en parlant d'eux, Rousseau ne s'en cache pas. Je ne pense même et ne dis tout ceci qu'avec la plus grande répugnance. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir croire que le Gouvernement est à son égard dans l'erreur de bonne foi; mais c'est ce qui m'est impossible. Quand je n'aurois nulle autre preuve du contraire, la méthode qu'on suit avec lui m'en fourniroit une invincible. Ce n'est point aux méchans qu'on fait toutes ces choses-là, ce sont eux qui les font aux autres.

Pesez la conséquence qui suit de-là. Si l'administration, si la police elle-même trempe dans le complot pour abuser le public sur le compte de J. J., quel homme au monde, quelque sage qu'il puisse être, pourra se garantir de l'erreur à son égard?

Que de raisons nous font sentir que dans l'étrange position de cet homme infortuné,

personne ne peut plus juger de lui avec certitude, ni sur le rapport d'autrui, ni sur aucune espece de preuve! Il ne suffit pas même de voir, il faut vérifier, comparer, approfondir tout par soi-même, ou s'abstenir de juger. Ici, par exemple, il est clair comme le jour qu'à s'en tenir au témoignage des autres, le reproche de dureté et d'incommisération, mérité ou non, lui seroit toujours également inévitable: car supposé un moment qu'il remplît de toutes ses forces les devoirs d'humanité, de charité, de bienfaisance dont tout homme est sans cesse entouré, qui est-ce qui lui rendroit dans le public la justice de les avoir remplis? Ce ne seroit pas lui-même, à moins qu'il n'y mît cette ostentation philosophique qui gâte l'œuvre par le motif. Ce ne seroit pas ceux envers qui il les auroit remplis, qui deviennent, si-tôt qu'ils l'approcheut, ministres et créatures de vos Messieurs; ce seroit encore moins vos Messieurs eux-mêmes, non moins zélés à cacher le bien qu'il pourroit chercher à faire, qu'à publier à grand bruit celui qu'ils disent lui faire en secret. En lui faisant des devoirs à leur mode, pour le blâmer de ne les pas remplir, ils tairoient les véritables qu'il auroit remplis de tout son cœur, et lui feroient le même reproche avec le même succès: ce reproche ne prouve donc rien. Je remarque seulement qu'il étoit bienfaisant et bon quand, livré sans gêne à son naturel, il suivoit en toute

liberté ses penchans : et maintenant qu'il se sent entravé de mille piéges, entouré d'espions, de mouches, de surveillans ; maintenant qu'il ne sait pas dire un mot qui ne soit recueilli, ne pas faire un mouvement qui ne soit noté ; c'est ce temps qu'il choisit pour lever le masque de l'hypocrisie et se livrer à cette dureté tardive, à tous ces petits larcins de bandits dont l'accuse aujourd'hui le public ! Convenez que voilà un hypocrite bien bête et un trompeur bien maladroit. Quand je n'aurois rien vu par moi-même, cette seule réflexion me rendroit suspecte la réputation qu'on lui donne à présent. Il en est de tout ceci comme des revenus qu'on lui prodigue avec tant de magnificence. Ne faudroit-il pas dans sa position qu'il fût plus qu'imbécille, pour tenter, s'ils étoient réels, d'en dérober un moment la connoissance au public?

Ces réflexions sur les friponneries qu'il s'est mis à faire, et sur les bonnes œuvres qu'il ne fait plus, peuvent s'étendre aux livres qu'il fait et publie encore, et dont il se cache si heureusement, que tout le monde, aussi-tôt qu'ils paroissent, est instruit qu'il en est l'auteur. Quoi ! Monsieur, ce mortel si ombrageux, si farouche, qui voit à peine approcher de lui un seul homme qu'il ne sache ou ne croie être un traître ; qui sait ou qui croit que le vigilant magistrat, chargé des deux départemens de la police et de la librairie, le tient enlacé dans d'inextricables

filets ;

filets; ne laisse pas d'aller barbouillant éternellement des livres à la douzaine, et de les confier sans crainte au tiers et au quart pour les faire imprimer en grand secret? Ces livres s'impriment, se publient, se débitent hautement sous son nom, même avec une affectation ridicule, comme s'il avoit peur de n'être pas connu; et mon butor, sans voir, sans soupçonner même cette manœuvre si publique, sans jamais croire être découvert, va toujours prudemment son train, toujours barbouillant, toujours imprimant, toujours se confiant à des confidens si discrets, et toujours ignorant qu'ils se moquent de lui! Que de stupidité pour tant de finesse! que de confiance, pour un homme aussi soupçonneux! Tout cela vous paroît-il donc si bien arrangé, si naturel, si croyable? Pour moi, je n'ai vu dans J. J. aucun de ces deux extrêmes. Il n'est pas aussi fin que vos Messieurs, mais il n'est pas non plus aussi bête que le public, et ne se payeroit pas comme lui de pareilles bourdes. Quand un libraire vient en grand appareil s'établir à sa porte, que d'autres lui écrivent des lettres bien amicales, lui proposent de belles éditions, affectent d'avoir avec lui des relations bien étroites, il n'ignore pas que ce voisinage, ces visites, ces lettres lui viennent de plus loin; et tandis que tant de gens se tourmentent à lui faire faire des livres, dont le dernier cuistre rougiroit d'être l'auteur, il pleure amére-

ment les dix ans de sa vie employés à en faire d'un peu moins plats.

Voilà, Monsieur, les raisons qui l'ont forcé de changer de conduite avec ceux qui l'approchent, et de résister aux penchans de son cœur pour ne pas s'enlacer lui-même dans les piéges tendus autour de lui. J'ajoute à cela que son naturel timide et son goût éloigné de toute ostentation ne sont pas propres à mettre en évidence son penchant à faire du bien, et peuvent même, dans une situation si triste, l'arrêter quand il auroit l'air de se mettre en scene. Je l'ai vu dans un quartier très-vivant de Paris s'abstenir malgré lui d'une bonne œuvre qui se présentoit, ne pouvant se résoudre à fixer sur lui les regards malveillans de deux cents personnes; et dans un quartier peu éloigné, mais moins fréquenté, je l'ai vu se conduire différemment dans une occasion pareille. Cette mauvaise honte, ou cette blâmable fierté me semble bien naturelle à un infortuné sûr d'avance que tout ce qu'il pourra faire de bien sera mal interprêté. Il vaudroit mieux sans doute braver l'injustice du public; mais avec une ame haute et un naturel timide, qui peut se résoudre, en faisant une bonne action qu'on accusera d'hypocrisie, de lire dans les yeux des spectateurs l'indigne jugement qu'ils en portent? Dans une pareille situation, celui qui voudroit faire encore du bien, s'en cacheroit comme d'une mauvaise œuvre;

et ce ne seroit pas ce secret-là qu'on iroit épiant pour le publier.

Quant à la seconde et à la plus sensible des peines que lui ont fait les barbares qui le tourmentent, il la dévore en secret, elle reste en réserve au fond de son cœur, il ne s'en est ouvert à personne et je ne la saurois pas moi-même s'il eût pu me la cacher. C'est par elle que lui ôtant toutes les consolations qui restoient à sa portée, ils lui ont rendu la vie à charge, autant qu'elle peut l'être à un innocent. A juger du vrai but de vos Messieurs par toute leur conduite à son égard, ce but paroît être de l'amener par degrés, et toujours sans qu'il y paroisse, jusqu'au plus violent désespoir; et sous l'air de l'intérêt et de la commisération, de le contraindre, à force de secrettes angoisses, à finir par les délivrer de lui. Jamais, tant qu'il vivra, ils ne seront, malgré toute leur vigilance, sans inquiétude de se voir découverts. Malgré la triple enceinte de ténebres qu'ils renforcent sans cesse autour de lui, toujours ils trembleront qu'un trait de lumiere ne perce par quelque fissure et n'éclaire leurs travaux souterrains. Ils espérent, quand il n'y sera plus, jouir plus tranquillement de leur œuvre; mais ils se sont abstenus jusqu'ici de disposer tout-à-fait de lui, soit qu'ils craignent de ne pouvoir tenir cet attentat aussi caché que les autres, soit qu'ils se fassent encore un scrupule d'opérer par

eux-mêmes l'acte auquel ils ne s'en font aucun de le forcer; soit enfin qu'attachés au plaisir de le tourmenter encore, ils aiment mieux attendre de sa main la preuve complette de sa misere. Quel que soit leur vrai motif, ils ont pris tous les moyens possibles pour le rendre, à force de déchiremens, le ministre de la haine dont il est l'objet. Ils se sont singuliérement appliqués à le navrer de profondes et continuelles blessures par tous les endroits sensibles de son cœur. Ils savoient combien il étoit ardent et sincere dans tous ses attachemens: ils se sont appliqués sans relâche à ne lui pas laisser un seul ami. Ils savoient que, sensible à l'honneur et à l'estime des honnêtes gens, il faisoit un cas très-médiocre de la réputation qu'on n'acquiert que par des talens: ils ont affecté de prôner les siens en couvrant d'opprobre son caractere; ils ont vanté son esprit pour déshonorer son cœur. Ils le connoissoient ouvert et franc jusqu'à l'imprudence, détestant le mystere et la fausseté: ils l'ont entouré de trahisons, de mensonges, de ténebres, de duplicité. Ils savoient combien il chérissoit sa patrie: ils n'ont rien épargné pour la rendre méprisable et pour l'y faire haïr. Ils connoissoient son dédain pour le métier d'Auteur, combien il déploroit le court temps de sa vie qu'il perdit à ce triste métier et parmi les brigands qui l'exercent: ils lui font incessamment barbouiller des

livres, et ils ont grand soin que ces livres, très-dignes des plumes dont ils sortent, déshonorent le nom qu'ils leur font porter. Ils l'ont fait abhorrer du peuple dont il déplore la misere; des bons dont il honora les vertus; des femmes dont il fut idolâtre; de tous ceux dont la haine pouvoit le plus l'affliger. A force d'outrages sanglans mais tacites, à force d'attroupemens, de chuchotemens, de ricanemens, de regards cruels et farouches, ou insultans et moqueurs, ils sont parvenus à le chasser de toute assemblée, de tout spectacle, des cafés, des promenades publiques; leur projet est de le chasser enfin des rues, de le renfermer chez lui, de l'y tenir investi par leurs satellites, et de lui rendre enfin la vie si douloureuse qu'il ne la puisse plus endurer. En un mot, en lui portant à la fois toutes les atteintes qu'ils savoient lui être les plus sensibles, sans qu'il puisse en parer aucune; et ne lui laissant qu'un seul moyen de s'y dérober, il est clair qu'ils l'ont voulu forcer à le prendre. Mais ils ont tout calculé sans doute, hors la ressource de l'innocence et de la résignation. Malgré l'âge et l'adversité, sa santé s'est raffermie et se maintient: le calme de son ame semble le rajeunir; et quoiqu'il ne lui reste plus d'espérance parmi les hommes, il ne fut jamais plus loin du désespoir.

J'ai jeté sur vos objections et vos doutes l'éclaircissement qui dépendoit de moi.

Cet éclaircissement, je le répete, n'en peut dissiper l'obscurité, même à mes yeux; car la réunion de toutes ces causes est trop au-dessous de l'effet, pour qu'il n'ait pas quelque autre cause encore plus puissante, qu'il m'est impossible d'imaginer. Mais je ne trouverois rien du tout à vous répondre, que je n'en resterois pas moins dans mon sentiment, non par un entêtement ridicule, mais parce que j'y vois moins d'intermédiaires entre moi et le personnage jugé, et que de tous les yeux auxquels il faut que je m'en rapporte, ceux dont j'ai le moins à me défier sont les miens. On nous prouve, j'en conviens, des choses que je n'ai pu vérifier, et qui me tiendroient peut-être encore en doute, si l'on ne prouvoit tout aussi bien beaucoup d'autres choses que je sais très-certainement être fausses; et quelle autorité peut rester, pour être crus en aucune chose, à ceux qui savent donner au mensonge tous les signes de la vérité? Au reste, souvenez-vous que je ne prétends point ici que mon jugement fasse autorité pour vous; mais après les détails dans lesquels je viens d'entrer, vous ne sauriez blâmer qu'il la fasse pour moi; et quelque appareil de preuves qu'on m'étale en se cachant de l'accusé, tant qu'il ne sera pas convaincu en personne, et moi présent, d'être tel que l'ont peint vos Messieurs, je me croirai

bien fondé à le juger tel que je l'ai vu moi-même.

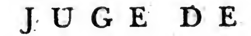
A présent que j'ai fait ce que vous avez desiré, il est temps de vous expliquer à votre tour et de m'apprendre d'après vos lectures, comment vous l'avez vu dans ses écrits.

LE FRANCOIS.

Il est tard pour aujourd'hui; je pars demain pour la campagne : nous nous verrons à mon retour.

Fin du deuxieme Dialogue.

ROUSSEAU



JUGE DE

JEAN-JACQUES.

TROISIEME DIALOGUE.

ROUSSEAU.

VOUS avez fait un long séjour en campagne.

LE FRANÇOIS.

Le temps ne m'y duroit pas ; je le passois avec votre ami.

ROUSSEAU.

Oh ! s'il se pouvoit qu'un jour il devînt le vôtre !

LE FRANÇOIS.

Vous jugerez de cette possibilité par l'effet de votre conseil. Je les ai lus enfin ces livres si justement détestés.

ROUSSEAU.

Monsieur ! . . . .

LE FRANÇOIS.

Je les ai lus, non pas assez encore pour les bien entendre, mais assez pour y avoir trouvé, nombré, recueilli des crimes irrémissibles qui n'ont pu manquer de faire de leur

leur auteur le plus odieux de tous les monstres, et l'horreur du genre-humain.

ROUSSEAU.

Que dites-vous ? Est-ce bien vous qui parlez, et faites-vous à votre tour des énigmes ? De grace, expliquez-vous promptement.

LE FRANÇOIS.

La liste que je vous présente vous servira de réponse et d'explication. En la lisant, nul homme raisonnable ne sera surpris de la destinée de l'auteur.

ROUSSEAU.

Voyons donc cette étrange liste.

LE FRANÇOIS.

La voilà. J'aurois pu la rendre aisément dix fois plus ample, surtout si j'y avois fait entrer les nombreux articles qui regardent le métier d'auteur et le corps des gens de lettres ; mais ils sont si connus, qu'il suffit d'en donner un ou deux pour exemple. Dans ceux de toute espece auxquels je me suis borné, et que j'ai notés sans ordre comme ils se sont présentés, je n'ai fait qu'extraire et transcrire fidèlement les passages. Vous jugerez vous-même des effets qu'ils ont dû produire, et des qualifications que dut espérer leur auteur si-tôt qu'on put l'en charger impunément.



EXTRAITS.

LES GENS DE LETTRES.

1. „ Qui est-ce qui nie que les savans sachent mille choses vraies que les ignorans ne sauront jamais? Les savans sont-ils pour cela plus près de la vérité? Tout au contraire : ils s'en éloignent en avançant, parce que la vanité de juger, faisant encore plus de progrès que les lumieres, chaque vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugemens faux. Il est de la derniere évidence que les compagnies savantes de l'Europe ne sont que des écoles publiques de mensonges ; et très-sûrement il y a plus d'erreurs dans l'Académie des sciences que dans tout un peuple de Hurons. *Emile. L. 3.*

2. „ Tel fait aujourd'hui l'esprit fort et le philosophe, qui, par la même raison, n'eût été qu'un fanatique du temps de la ligue. *Préface du Discours de Dijon.*

3. „ Les hommes ne doivent point être instruits à demi. S'ils devoient rester dans l'erreur, que ne les laissiez-vous dans l'ignorance ! A quoi bon tant d'écoles et d'universités pour ne leur apprendre rien de ce qui leur importe à savoir? Quel est donc l'objet de vos colleges, de vos académies, de toutes vos fondations savantes? Est-ce de donner le change au peuple, d'altérer sa

raison d'avance, et de l'empêcher d'aller au vrai? Professeurs de mensonges, c'est pour l'égarer que vous feignez de l'instruire; et comme ces brigands qui mettent des fanaux sur les écueils, vous l'éclairez pour le perdre ‹‹. *Lettre à M. de Beaumont.*

4. ›› On lisoit ces mots gravés sur un marbre aux Thermopyles : *Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes loix.* On voit bien que ce n'est pas l'Académie des Inscriptions qui a composé celle-là ‹‹. *Emile. L. 4.*

LES MÉDECINS.

5. ›› Un corps débile affoiblit l'ame. Delà l'empire de la médecine; art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne sais, pour moi, de quelle maladie nous guérissent les médecins; mais je sais qu'il nous en donnent de bien funestes : la lâcheté, la pusillanimité, la terreur de la mort; s'ils guérissent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fassent marcher des cadavres? Ce sont des hommes qu il nous faut, et l'on n'en voit point sortir de leurs mains.

›› La médecine est à la mode parmi nous; elle doit l'être. C'est l'amusement des gens oisifs qui ne sachant que faire de leur temps, le passent à se conserver. S'ils avoient eu

le malheur de naître immortels, ils seroient les plus misérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre, ne seroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des médecins qui les effrayent pour les flatter, et qui leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles, celui de n'être pas morts.

„ Je n'ai nul dessein de m'étendre ici sur la vanité de la médecine. Mon objet n'est de la considérer que par le côté moral. Je ne puis pourtant m'empêcher d'observer que les hommes font sur son usage les mêmes sophismes que sur la recherche de la vérité : ils supposent toujours qu'en traitant une maladie, on la guérit, et qu'en cherchant une vérité, on la trouve. Ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guérison que le médecin opére, par la mort de cent malades qu'il a tués, et l'utilité d'une vérité découverte, par le tort que font les erreurs qui s'établissent en même temps. La science qui instruit et la médecine qui guérit, sont fort bonnes sans doute ; mais la science qui trompe et la médecine qui tue, sont mauvaises. Apprenez-nous donc à les distinguer. Voilà le nœud de la question. Si nous savions ignorer la vérité, nous ne serions jamais les dupes du mensonge : si nous savions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous ne mourrions jamais par la main du médecin. Ces deux abstinences seroient sages ; on gagneroit évi-

demment à s'y soumettre. Je ne disconviens pas que la médecine ne soit utile à quelques hommes ; mais je dis qu'elle est nuisible au genre-humain.

„ On me dira, comme on fait sans cesse, que les fautes sont du médecin, mais que la médecine en elle-même est infaillible. A la bonne heure ; mais qu'elle vienne donc sans le médecin : car tant qu'ils viendront ensemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artiste, qu'à espérer des secours de l'art. *Emile L.* 1.

6. „ Vis selon la nature, sois patient et chasse les médecins. Tu n'éviteras pas la mort, mais tu ne la sentiras qu'une fois, au lieu qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, et que leur art mensonger, au lieu de prolonger tes jours, t'en ôte la jouissance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet art a fait aux hommes ? Quelques-uns de ceux qu'il guérit, mourroient, il est vrai ; mais des milliers qu'il tue resteroient en vie. Homme sensé, ne mets point à cette loterie où trop de chances sont contre toi. Souffre, meurs, ou guéris ; mais surtout vis jusqu'à ta derniere heure. *Emile L.* 1.

7. „ Inoculerons-nous notre éleve ? Oui, et non, selon l'occasion, les temps, les lieux, les circonstances. Si on lui donne la petite-vérole, on aura l'avantage de prévoir et connoître son mal d'avance ; c'est quelque chose : mais s'il l'a prend

naturellement, nous l'aurons préservé du médecin, c'est encore plus: *Emile. L.* 3.

8. „ S'agit-il de chercher une nourrice? on la fait choisir par l'accoucheur. Qu'arrive-t-il de là? Que la meilleure est toujours celle qui l'a le mieux payé. Je n'irai donc point chercher un accoucheur pour celle d'Emile; j'aurai soin de la choisir moi-même. Je ne raisonnerai pas là-dessus si disertement qu'un chirurgien; mais à coup sûr je serai de meilleure foi, et mon zèle me trompera moins que son avarice. *Emile L.* 1.

LES ROIS, LES GRANDS, LES RICHES.

9. „ Nous étions faits pour être hommes; les loix et la société nous ont replongés dans l'enfance. Les Rois, les Grands, les Riches sont tous des enfans qui voyant qu'on s'empresse à soulager leur misere, tirent de cela même une vanité puérile, et sont tout fiers des soins qu'on ne leur rendroit pas s'ils étoient hommes faits. *Emile. L.* 2.

10. „ C'est ainsi qu'il dut venir un temps où les yeux du peuple furent fascinés à tel point, que ses conducteurs n'avoient qu'à dire au plus petit des hommes: sois grand, toi et toute ta race; aussi-tôt il paroissoit grand aux yeux de tout le monde et aux siens, et ses descendans s'élevoient

encore à mesure qu'ils s'éloignoient de lui. Plus la cause étoit reculée et incertaine, et plus l'effet l'augmentoit; plus on pouvoit compter de fainéans dans une famille; et plus elle devenoit illustre.

11. „ Les peuples une fois accoutumés à des maîtres ne sont plus en état de s'en passer. S'ils tentent de secouer le joug, ils s'éloignent d'autant plus de la liberté que, prenant pour elle une licence effrénée qui lui est opposée, leurs révolutions les livrent presque toujours à des séducteurs qui, sous le leurre de la liberté, ne font qu'aggraver leurs chaînes. *Ep. dédic. du Disc. sur l'inégalité.*

12. „ *Ce petit garçon que vous voyez-là*, disoit Thémistocle à ses amis, *est l'arbitre de la Grèce : car il gouverne sa mere, sa mere me gouverne, je gouverne les Athéniens, et les Athéniens gouvernent les Grecs.* Oh quels petits conducteurs on trouveroit souvent aux plus grands Etats, si du Prince on descendoit par degrés jusqu'à la premiere main qui donne le branle en secret! *Emile. L.* 2.

13. „ Je me suppose riche. Il me faut donc des plaisirs exclusifs, des plaisirs destructifs; voici de toutes autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs seigneriaux, surtout de l'encens et de l'eau-bénite.

„ Fort bien; mais cette terre aura des voisins jaloux de leurs droits, et desireux d'usurper ceux des autres : nos gardes

se chamailleront, et peut-être les maîtres: voilà des altercations, des querelles, des haines, des procès tout au moins: cela n'est déjà pas fort agréable. Mes vassaux ne verront point avec plaisir labourer leurs bleds par mes lievres, et leurs feves par mes sangliers; chacun n'osant tuer l'ennemi qui détruit son travail, voudra du moins le chasser de son champ: après avoir passé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils passent la nuit à les garder; ils auront des mâtins, des tambours, des cornets, des sonnetes. Avec tout ce tintamarre ils troubleront mon sommeil. Je songerai malgré moi à la misere de ces pauvres gens, et ne pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être Prince, tout cela ne me toucheroit gueres; mais moi nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

„ Ce n'est pas tout: l'abondance du gibier tentera les chasseurs; j'aurai des braconniers à punir; il me faudra des prisons, des geoliers, des archers, des galeres. Tout cela paroît assez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront assiéger ma porte et m'importuner de leurs cris; il faudra qu'on les chasse, qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui n'auront point braconné, et dont mon gibier aura fourragé la récolte, viendront se plaindre de leur côté. Les uns seront punis pour

avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir épargné: quelle triste alternative! Je ne verrai de tous côtés qu'objets de misere, je n'entendrai que gémissemens: cela doit troubler beaucoup, ce me semble, le plaisir de massacrer à son aise des foules de perdrix et de lievres presque sous ses pieds.

„ Voulez-vous dégager les plaisirs de leurs peines? Otez-en l'exclusion...... Le plaisir n'est donc pas moindre, et l'inconvénient en est ôté, quand on n'a ni terre à garder, ni braconnier à punir, ni misérable à tourmenter. Voilà donc une solide raison de préférence. Quoi qu'on fasse, on ne tourmente point sans fin les hommes, qu'on n'en reçoive aussi quelque mal-aise; et les longues malédictions du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer. *Emile. L.* 5.

14. „ Tous les avantages de la société ne sont-ils pas pour les puissans et les riches? Tous les emplois lucratifs ne sont-ils pas remplis par eux seuls? Toutes les graces, toutes les exemptions ne leur sont-elles pas réservées, et l'autorité publique n'est-elle pas toute en leur faveur? Qu'un homme de considération vole ses créanciers ou fasse d'autres friponneries, n'est-il pas toujours sûr de l'impunité? Les coups de bâton qu'il distribue, les violences qu'il commet, les meurtres même et les assassinats dont il se rend coupable, ne sont-ce

pas des bruits passagers qu'on assoupit, et dont au bout de six mois il n'est plus question? Que ce même homme soit volé lui-même, toute la police est aussitôt en mouvement, et malheur aux innocens qu'il soupçonne! Passe-t-il dans un lieu dangereux? voilà les escortes en campagne: l'essieu de sa chaise vient-il à rompre? tout vole à son secours: fait-on du bruit à sa porte? il dit un mot, et tout se tait: la foule l'incommode-t-elle? il fait un signe, et tout se range. Un charretier se trouve-t-il sur son passage? ses gens sont prêts à l'assommer, et cinquante honnêtes piétons allant à leurs affaires seroient plutôt écrasés cent fois, qu'un faquin oisif un moment retardé dans son équipage. Tous ces égards ne lui coûtent pas un sou; ils sont le droit de l'homme riche et non le prix de la richesse. Que le tableau du pauvre est différent! plus l'humanité lui doit, plus la société lui refuse. Toutes les portes lui sont fermées, quand il a le droit de se les faire ouvrir; et si quelquefois il obtient justice, c'est avec plus de peine qu'un autre n'obtiendroit grace. S'il y a des corvées à faire, une milice à tirer, c'est à lui qu'on donne la préférence. Il porte toujours, outre sa charge, celle dont son voisin plus riche a le crédit de se faire exempter. Au moindre accident qui lui arrive, chacun s'éloigne de lui. Si sa pauvre charrette renverse, loin d'être aidé par personne, il aura du bonheur s'il évite

en passant les avanies des gens lestes d'un jeune Duc. En un mot, toute assistance gratuite le suit au besoin, précisément parce qu'il n'a pas de quoi la payer ; mais je le tiens pour homme perdu s'il a le malheur d'avoir l'ame honnête, une fille aimable et un puissant voisin. *Disc. sur l'Econ. polit.*

LES FEMMES.

15. „ FEMMES de Paris et de Londres, pardonnez-le moi ; mais si une seule de vous a l'ame vraiment honnête, je n'entends rien à nos institutions. *Emile. L.* 4.

16. „ Il jouit de l'estime publique, il la mérite. Avec cela fût-il le dernier des hommes, encore ne faudroit-il pas balancer : car il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu ; et la femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un Prince. *Nouvelle Héloïse. 5. Partie; lettre* 13.

LES ANGLOIS.

17. „ LES choses ont changé depuis que j'écrivois ceci (en 1756), mais mon principe sera toujours vrai. Il est, par exemple, très-aisé de prévoir que dans vingt ans d'ici (1)

(1) Il est bon de remarquer que ceci fut écrit et publié en 1760, l'époque de la plus grande prospérité de l'Angleterre, durant le ministere de M. Pitt, aujourd'hui Lord Chatam.

l'Angleterre avec toute sa gloire sera ruinée, et de plus aura perdu le reste de sa liberté. Tout le monde assure que l'agriculture fleurit dans cette Isle, et moi je parie qu'elle y dépérit. Londres s'agrandit tous les jours: donc le royaume se dépeuple. Les Anglois veulent être conquérans; donc ils ne tarderont pas d'être esclaves. *Extr. du projet de paix perp.*

18. „ Je sais que les Anglois vantent beaucoup leur humanité et le bon naturel de leur peuple qu'ils appellent *good natured people.* Mais ils ont beau crier cela tant qu'ils peuvent, personne ne le répete après eux. *Emile L.* 2.

Vous auriez trop à faire s'il falloit achever, et vous voyez que cela n'est pas nécessaire. Je savois que tous les états étoient maltraités dans les écrits de J. J.; mais les voyant tous s'intéresser néanmoins si tendrement pour lui, j'étois fort éloigné de comprendre à quel point son crime envers chacun d'eux étoit irrémissible. Je l'ai compris durant ma lecture, et seulement en lisant ces articles, vous devez sentir comme moi, qu'un homme isolé et sans appui, qui dans le siecle où nous sommes ose ainsi parler de la médecine et des médecins, ne peut manquer d'être un empoisonneur; que celui qui traite ainsi la philosophie moderne, ne peut être qu'un abominable impie; que celui qui paroît estimer si peu les femmes galantes et les

maîtresses des Princes, ne peut être qu'un monstre de débauche; que celui qui ne croit pas à l'infaillibilité des livres à la mode, doit voir brûler les siens par la main du bourreau; que celui qui, rebelle aux nouveaux oracles, ose continuer de croire en Dieu, doit être brûlé lui-même à l'inquisition philosophique comme un hypocrite et un scélérat; que celui qui ose réclamer les droits roturiers de la nature pour ces canailles de paysans contre de si respectables droits de chasse, doit être traité des Princes comme les bêtes fauves qu'ils ne protégent que pour les tuer à leur aise et à leur mode. A l'égard de l'Angleterre, les deux derniers passages expliquent trop bien l'ardeur des bons amis de J. J. à l'y envoyer, et celle de David Hume à l'y conduire, pour qu'on puisse douter de la bénignité des protecteurs et de l'ingratitude du protégé dans toute cette affaire. Tous ces crimes irrémissibles, encore aggravés par les circonstances des temps et des lieux, prouvent qu'il n'y a rien d'étonnant dans le sort du coupable, et qu'il ne se soit bien attiré. Moliere, je le sais, plaisantoit les médecins; mais outre qu'il ne faisoit que plaisanter, il ne les craignoit point. Il avoit de bons appuis, il étoit aimé de Louis-Quatorze; et les médecins, qui n'avoient pas encore succédé aux Directeurs dans le gouvernement des femmes, n'étoient pas alors versés comme aujourd'hui dans l'art

des secrettes intrigues Tout a bien changé pour eux, et depuis vingt ans ils ont trop d'influence dans les affaires privées et publiques, pour qu'il fût prudent, même à des gens en crédit, d'oser parler d'eux librement; jugez comme un J. J. y dut être bien venu ! Mais, sans nous embarquer ici dans d'inutiles et dangereux détails, lisez seulement le dernier article de cette liste, il surpasse seul tous les autres.

19. „ Mais s'il est difficile qu'un grand Etat soit bien gouverné, il l'est beaucoup plus qu'il soit gouverné par un seul homme; et chacun sait ce qu'il arrive quand le Roi se donne des substituts.

„ Un défaut essentiel et inévitable qui mettra toujours le Gouvernement monarchique au-dessous du républicain, est que dans celui-ci la voix publique n'élève presque jamais aux premieres places que des hommes éclairés et capables qui les remplissent avec honneur; au lieu que ceux qui parviennent dans les monarchies ne sont le plus souvent que de petits brouillons, de petits fripons, de petits intriguans, à qui les petits talens qui font parvenir dans les cours aux grandes places ne servent qu'à montrer au public leur ineptie aussi-tôt qu'ils y sont parvenus. Le peuple se trompe bien moins sur ce choix; et un homme d'un vrai mérite est presque aussi rare dans le ministère qu'un sot à la tête d'une république. Aussi quand par quelque heureux hasard un de ces hommes nés pour

gouverner prend le timon des affaires dans une monarchie abymée par ces tas de jolis régisseurs, on est tout surpris des ressources qu'il trouve, et cela fait époque dans un pays." *Contrat Social L. 3. ch. 6.*

Je n'ajouterai rien sur ce dernier article; sa seule lecture vous a tout dit. Tenez, Monsieur, il n'y a dans tout ceci qu'une chose qui m'étonne; c'est qu'un étranger isolé, sans parens, sans appui, ne tenant à rien sur la terre, et voulant dire toutes ces choses-là, ait cru les pouvoir dire impunément.

ROUSSEAU.

Voilà ce qu'il n'a point cru, je vous assure. Il a dû s'attendre aux cruelles vengeances de tous ceux qu'offense la vérité, et il s'y est attendu. Il savoit que les Grands, les Visirs, les Robins, les Financiers, les Médecins, les Prêtres, les Philosophes, et tous les gens de parti, qui font de la société un vrai brigandage, ne lui pardonneroient jamais de les avoir vus et montré tels qu'ils sont. Il a dû s'attendre à la haine, aux persécutions de toute espece, non au déshonneur, à l'approbre, à la diffamation. Il a dû s'attendre à vivre accablé de miseres et d'infortunes, mais non d'infamie et de mépris. Il est, je le répete, des genres de malheurs auxquels il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé, et ce sont ceux-là précisément qu'on a choisis pour l'en accabler. Comme ils l'ont pris au

dépourvu, du premier choc il s'est laissé abattre, et ne s'est pas relevé sans peine : il lui a fallu du temps pour reprendre son courage et sa tranquillité. Pour les conserver toujours, il eût eu besoin d'une prévoyance qui n'étoit pas dans l'ordre des choses, non plus que le sort qu'on lui préparoit. Non, Monsieur, ne croyez point que la destinée dans laquelle il est enseveli soit le fruit naturel de son zéle à dire sans crainte tout ce qu'il crut être vrai, bon, salutaire, utile ; elle a d'autres causes plus secrettes, plus fortuites, plus ridicules, qui ne tiennent en aucune sorte à ses écrits. C'est un plan médité de longue main, et même avant sa célébrité : c'est l'œuvre d'un génie infernal mais profond, à l'école duquel le persécuteur de Job auroit pu beaucoup apprendre dans l'art de rendre un mortel malheureux. Si cet homme ne fût point né, J. J., malgré l'audace de ses censures, eût vécu dans l'infortune et dans la gloire ; et les maux dont on n'eût pas manqué de l'accabler, loin de l'avilir l'auroient illustré davantage. Non, jamais un projet aussi exécrable n'eût été inventé par ceux même qui se sont livrés avec le plus d'ardent à son exécution : c'est une justice que J. J. aime encore à rendre à la nation qui s'empresse à le couvrir d'opprobres. Le complot s'est formé dans le sein de cette nation, mais il n'est pas venu d'elle. Les François en sont les ardens exécuteurs. C'est trop sans doute, mais du

moins

moins ils n'en sont pas les auteurs. Il a fallu pour l'être une noirceur méditée et réfléchie dont ils ne sont pas capables ; au lieu qu'il ne faut pour en être les ministres, qu'une animosité qui n'est qu'un effet fortuit de certaines circonstances et de leur penchant à s'engouer tant en mal qu'en bien.

LE FRANÇOIS.

Quoiqu'il en soit de la cause et des auteurs du complot, l'effet n'en est plus étonnant pour quiconque a lû les écrits de J. J. Les dures vérités qu'il a dites, quoique générales, sont de ces traits dont la blessure ne se ferme jamais dans les cœurs qui s'en sentent atteints. De tous ceux qui se font avec tant d'ostentations ses patrons et ses protecteurs; il n'y en a pas un sur qui quelqu'un de ces traits n'ait porté jusqu'au vif. De quelle trempe sont donc ces divines ames dont les poignantes atteintes n'ont fait qu'exciter la bienveillance et l'amour, et par le plus frappant de tous les prodiges, d'un scélérat qu'elles devoient abhorrer, on fait l'objet de leur plus tendre sollicitude ?

Si c'est là de la vertu, elle est bizarre; mais elle est magnanime, et ne peut appartenir qu'à des ames fort au-dessus des petites passions vulgaires. Mais comment accorder des motifs si sublimes avec les indignes moyens employés par ceux qui s'en disent animés ? Vous le savez, quelque prévenu, quelque irrité que je fusse contre J. J., quelque mauvaise opinion que

j'eusse de son caractere et de ses mœurs; je n'ai jamais pu goûter le systême de nos Messieurs, ni me résoudre à pratiquer leurs maximes. J'ai toujours trouvé autant de bassesse que de fausseté dans cette maligne ostentation de bienfaisance, qui n'avoit pour but que d'en avilir l'objet. Il est vrai que ne concevant aucun défaut à tant de preuves si claires, je ne doutois pas un moment que J. J. ne fût un détestable hypocrite et un monstre qui n'eût jamais dû naître; et cela bien accordé, j'avoue qu'avec tant de facilité qu'ils disoient avoir à le confondre, j'admirois leur patience et leur douceur à se laisser provoquer par ses clameurs sans jamais s'en émouvoir, et sans autre effet que de l'enlacer de plus en plus dans leurs rets pour toute réponse. Pouvant le convaincre si aisément, je voyois une héroïque modération à n'en rien faire, et même en blâmant la méthode qu'ils vouloient suivre, je ne pouvois qu'admirer leur flegme stoïque à s'y tenir.

Vous ébranlâtes dans nos premiers entretiens la confiance que j'avois dans des preuves si fortes, quoiqu'administrées avec tant de mystere. En y repensant depuis, je fus plus frappé de l'extrême soin qu'on prenoit de les cacher à l'accusé que je ne l'avois été de leur force, et je commençois à trouver sophistiques et foibles les motifs qu'on alléguoit de cette conduite. Ces doutes étoient augmentés par mes réflexions sur cette

affectation d'intérêt et de bienveillance pour un pareil scélérat. La vertu peut ne faire haïr que le vice, mais il est impossible qu'elle fasse aimer le vicieux; et pour s'obstiner à le laisser en liberté malgré les crimes qu'on le voit continuer de commettre, il faut certainement avoir quelque motif plus fort que la commisération naturelle et l'humanité, qui demanderoient même une conduite contraire. Vous m'aviez dit cela, je le sentois; et le zèle très-singulier de nos Messieurs pour l'impunité du coupable, ainsi que pour sa diffamation, me présentoit des foules de contradictions et d'inconséquences, qui commençoient à troubler ma premiere sécurité.

J'étois dans ces dispositions, quand, sur les exhortations que vous m'aviez faites, commençant à parcourir les livres de J. J., je tombai successivement sur les passages que j'ai transcrits et dont je n'avois auparavant nulle idée; car en me parlant de ses durs sarcasmes, nos Messieurs m'avoient fait un secret de ceux qui les regardoient; et à la maniere dont ils s'intéressoient à l'auteur, je n'aurois jamais pensé qu'ils eussent des griefs particuliers contre lui. Cette découverte et le mystere qu'ils m'avoient fait, acheverent de m'éclaircir sur leurs vrais motifs; toute ma confiance en eux s'évanouit, et je ne doutai plus que ce que sur leur parole j'avois pris pour bienfaisance et générosité ne fût l'ouvrage

d'une animosité cruelle, masquée avec art par un extérieur de bonté.

Une autre réflexion renforçoit les précédentes. De si sublimes vertus ne vont point seules; elles ne sont que des branches de la vertu : je cherchois le tronc et ne le trouvois point. Comment nos Messieurs, d'ailleurs si vains, si haineux, si rancuniers, s'avisoient-ils une seule fois en leur vie d'être humains, généreux, débonnaires autrement qu'en paroles, et cela précisément pour le mortel, selon eux, le moins digne de cette commisération qu'ils lui prodiguoient malgré lui? Cette vertu si nouvelle et si déplacée eût dû m'être suspecte quand elle eût agi tout à découvert sans déguisement, sans ténebres; qu'en devois-je penser en la voyant s'enfoncer avec tant de soin dans des routes obscures et tortueuses, et surprendre en trahison celui qui en étoit l'objet, pour le charger malgré lui de leurs ignominieux bienfaits?

Plus, ajoutant ainsi mes propres observations aux réflexions que vous m'aviez fait faire, je méditois sur ce même sujet, plus je m'étonnois de l'aveuglement où j'avois été jusqu'alors sur le compte de nos Messieurs, et ma confiance en eux s'évanouit au point de ne plus douter de leur fausseté. Mais la duplicité de leur manœuvre et l'adresse avec laquelle ils cachoient leurs vrais motifs, n'ébranla pas à mes yeux la certitude de leurs preuves. Je jugeai qu'ils

exerçoient dans des vues injustes un acte de justice ; et tout ce que je concluois de l'art avec lequel ils enlaçoient leur victime, étoit qu'un méchant étoit en proie à d'autres méchans.

Ce qui m'avoit confirmé dans cette opinion étoit celle où je vous avois vu vous-même que J. J. n'étoit point l'auteur des écrits qui portent son nom. La seule chose qui pût me faire bien penser de lui, étoit ces mêmes écrits dont vous m'aviez fait un si bel éloge, et dont j'avais oui quelquefois parler avantageusement par d'autres. Mais dès qu'il n'en étoit pas l'auteur, il ne me restoit aucune idée favorable qui pût balancer les horribles impressions que j'avois reçues sur son compte ; et il n'étoit pas étonnant qu'un homme aussi abominable en toute chose, fût assez impudent et assez vil pour s'attribuer les ouvrages d'autrui.

Telles furent à-peu-près les réflexions que je fis sur notre premier entretien, et sur la lecture éparse et rapide qui me désabusa sur le compte de nos Messieurs. Je n'avois commencé cette lecture que par une espece de complaisance pour l'intérêt que vous paroissiez y prendre. L'opinion où je continuois d'être que ces livres étoient d'un autre auteur, ne me laissoit gueres pour leur lecture qu'un intérêt de curiosité.

Je n'allai pas loin sans y joindre un autre motif qui répondoit mieux à vos vues. Je

ne tardai pas à sentir en lisant ces livres qu'on m'avoit trompé sur leur contenu, et que ce qu'on m'avoit donné pour de fastueuses déclamations, ornées de beau langage, mais décousues et pleines de contradictions, étoient des choses profondément pensées et formant un systême lié qui pouvoit n'être pas vrai, mais qui n'offroit rien de contradictoire. Pour juger du vrai but de ces livres, je ne m'attachai pas à éplucher çà et là quelques phrases éparses et séparées; mais me consultant moi-même et durant ces lectures et en les achevant, j'examinois, comme vous l'aviez desiré, dans quelles dispositions d'ame elles me mettoient et me laissoient, jugeant, comme vous, que c'étoit le meilleur moyen de pénétrer celle où étoit l'auteur en les écrivant, et l'effet qu'il s'étoit proposé de produire. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'au lieu des mauvaises intentions qu'on lui avoit prêtées, je n'y trouvai qu'une doctrine aussi saine que simple, qui, sans épicuréisme et sans caffardage, ne tendoit qu'au bonheur du genre humain. Je sentis qu'un homme bien plein de ces sentimens devoit donner peu d'importance à la fortune et aux affaires de cette vie: j'aurois craint moi-même en m'y livrant trop de tomber bien plutôt dans l'incurie et le quiétisme, que de devenir factieux, turbulent et brouillon, comme on prétendoit qu'étoit l'auteur et qu'il vouloit rendre ses disciples.

S'il ne se fût agi que de cet auteur, j'aurois dès-lors été désabusé sur le compte de J. J. : mais cette lecture, en me pénétrant pour l'un de l'estime la plus sincere, me laissoit pour l'autre dans la même situation qu'auparavant, puisqu'en paroissant voir en eux deux hommes différens, vous m'aviez inspiré autant de vénération pour l'un que je me sentois d'aversion pour l'autre. La seule chose qui résultât pour moi de cette lecture, comparée à ce que nos Messieurs m'en avoient dit, étoit que, persuadé que ces livres étoient de J. J., et les interprétant dans un tout autre esprit que celui dans lequel ils étoient écrits, ils m'en avoient imposé sur leur contenu. Ma lecture ne fit donc qu'achever ce qu'avoit commencé notre entretien, savoir de m'ôter toute l'estime et la confiance qui m'avoient fait livrer aux impressions de la ligue, mais sans changer de sentiment sur l'homme qu'elle avoit diffamé. Les livres qu'on m'avoit dit être si dangereux n'étoient rien moins : ils inspiroient des sentimens tout contraires à ceux qu'on prêtoit à leur auteur : mais si J. J. ne l'étoit pas, de quoi servoient-ils à sa justification ? Le soin que vous m'aviez fait prendre étoit inutile pour me faire changer d'opinion sur son compte ; et restant dans celle que vous m'aviez donnée que ces livres étoient l'ouvrage d'un homme d'un tout autre caractere, je ne pouvois assez m'étonner que jusques-là vous eussiez été le premier et le seul à

sentir qu'un cerveau nourri de pareilles idées étoit inalliable avec un cœur plein de noirceurs.

J'attendois avec empressement l'histoire de vos observations, pour savoir à quoi m'en tenir sur le compte de notre homme : car, déjà flottant sur le jugement que, fondé sur tant de preuves, j'en portois auparavant; inquiet depuis notre entretien, je l'étois devenu davantage encore depuis que mes lectures m'avoient convaincu de la mauvaise foi de nos Messieurs. Ne pouvant plus les estimer, falloit-il donc n'estimer personne et ne trouver par-tout que des méchans ? Je sentois peu-à-peu germer en moi le desir que J. J. n'en fût pas un. Se sentir seul plein de bons sentimens et ne trouver personne qui les partage, est un état trop cruel. On est alors tenté de se croire la dupe de son propre cœur, et de prendre la vertu pour une chimere.

Le récit de ce que vous aviez vu me frappa. J'y trouvai si peu de rapport avec les relations des autres, que, forcé d'opter pour l'exclusion, je penchois à la donner tout-à-fait à ceux pour qui j'avois déjà perdu toute estime. La force même de leurs preuves me retenoit moins. Les ayant trouvés trompeurs en tant de choses, je commençai de croire qu'ils pouvoient bien l'être en tout, et à me familiariser avec l'idée, qui m'avoit paru jusqu'alors si ridicule, de J. J. innocent et persécuté. Il falloit, il est vrai, supposer dans un

un pareil tissu d'impostures un art et des prestiges qui me sembloient inconcevables. Mais je trouvois encore plus d'absurdités entassées dans l'obstination de mon premier sentiment.

Avant néanmoins de me décider tout-à-fait, je résolus de relire ses écrits avec plus de suite et d'attention que je n'avois fait jusqu'alors. J'y avois trouvé des idées et des maximes très-paradoxes, d'autres que je n'avois pu bien entendre. J'y croyois avoir senti des inégalités, même des contradictions. Je n'en avois pas saisi l'ensemble assez pour juger solidement d'un systême aussi nouveau pour moi. Ces livres-là ne sont pas, comme ceux d'aujourd'hui, des aggrégations de pensées détachées, sur chacune desquelles l'esprit du lecteur puisse se reposer: ce sont les méditations d'un solitaire; elles demandent une attention suivie qui n'est pas trop du goût de notre nation. Quand on s'obstine à vouloir bien en suivre le fil, il y faut revenir avec effort et plus d'une fois. Je l'avois trouvé passionné pour la vertu, pour la liberté, pour l'ordre, mais d'une véhémence qui souvent l'entraînoit au-delà du but. En tout je sentois en lui un homme très-ardent, très-extraordinaire, mais dont le caractere et les principes ne m'étoient pas encore assez développés. Je crus qu'en méditant très-attentivement ses ouvrages, et comparant soigneusement l auteur avec l'homme que vous m'aviez peint,

je parviendrois à éclairer ces deux objets l'un par l'autre, et à m'assurer si tout étoit bien d'accord et appartenoit incontestablement au même individu. Cette question decidée me parut devoir me tirer tout-à-fait de mon irrésolution sur son compte ; et prenant un plus vif intérêt à ces recherches, que je n'avois fait jusqu'alors, je me fis un devoir, à votre exemple, de parvenir, en joignant mes réflexions aux lumieres que je tenois de vous, à me délivrer enfin du doute où vous m'aviez jeté, et à juger l'accusé par moi-même après avoir jugé ses accusateurs.

Pour faire cette recherche avec plus de suite et de recueillement, j'allai passer quelques mois à la campagne et j'y portai les écrits de J. J. autant que j'en pus faire le discernement parmi les recueils frauduleux publiés sous son nom. J'avois senti, dès ma premiere lecture, que ces écrits marchoient dans un certain ordre qu'il falloit trouver pour suivre la chaîne de leur contenu. J'avois cru voir que leur ordre était rétrograde à celui de cette publication, et que l'auteur remontant de principes en principes n'avoit atteint les premiers que dans ses derniers écrits. Il falloit donc, pour marcher par synthèse, commencer par ceux-ci ; et c'est ce que je fis en m'attachant d'abord à l'Emile par lequel il a fini : les deux autres écrits qu'il a publiés depuis ne faisant plus partie de son systême, et n'étant destinés qu'à la défense personnelle de sa patrie et de son honneur.

ROUSSEAU.

Vous ne lui attribuez donc plus ces autres livres qu'on publie journellement sous son nom, et dont on a soin de farcir les recueils de ses écrits pour qu'on ne puisse plus discerner les véritables.

LE FRANÇOIS.

J'ai pu m'y tromper tant que j'en jugeai sur la parole d'autrui. Mais après l'avoir lu moi-même, j'ai su bientôt à quoi m'en tenir. Après avoir suivi les manœuvres de nos Messieurs, je suis surpris, à la facilité qu'ils ont de lui attribuer des livres, qu'ils ne lui en attribuent pas davantage; car dans la disposition où ils ont mis le public à son égard, il ne s'imprimera plus rien de si plat ou de si punissable qu'on ne s'empresse à croire être de lui, si-tôt qu'ils voudront l'affirmer.

Pour moi, quand même j'ignorerois que depuis douze ans il a quitté la plume, un coup-d'œil sur les écrits qu'ils lui prêtent, me suffiroit pour sentir qu'ils ne sauroient être de l'auteur des autres: non que je me croie un juge infaillible en matiere de style; je sais que fort peu de gens le sont, et j'ignore jusqu'à quel point un auteur adroit peut imiter le style d'un autre, comme Boileau a imité Voiture et Balzac. Mais c'est sur les choses mêmes que je crois ne pouvoir être trompé. J'ai trouvé les écrits de J. J. pleins d'affections d'ame qui ont

pénétré la mienne. J'y ai trouvé des manieres de sentir et de voir qui le distinguent aisément de tous les écrivains de son temps et de la plupart de ceux qui l'ont précédé : c'est, comme vous le disiez, un habitant d'une autre sphere où rien ne ressemble à celle-ci. Son systême peut être faux ; mais en le développant, il s'est peint lui-même au vrai d'une façon si caractéristique et si sûre, qu'il m'est impossible de m'y tromper. Je ne suis pas à la seconde page de ses sots ou malins imitateurs, que je sens la singerie (2), et combien, croyant dire comme lui, ils sont loin de sentir et penser comme lui ; en le copiant même, ils le dénaturent par la maniere de l'encadrer. Il est bien aisé de contrefaire le tour de ses phrases ; ce qui est difficile à tout autre,

(2) Voyez, par exemple, *la philosophie de la nature* qu'on a brûlée au Châtelet ; livre exécrable, et couteau à deux tranchans, fait tout exprès pour me l'attribuer, du moins en province et chez l'étranger, pous agir en conséquence, et propager à mes dépens la doctrine de ces Messieurs sous le masque de la mienne. Je n'ai point vu ce livre, et, j'espere, ne le verrai jamais ; mais j'ai lu tout cela dans le réquisitoire trop clairement pour pouvoir m'y tromper, et je suis certain qu'il ne peut y avoir aucune vraie ressemblance entre ce livre et les miens, parce qu'il n'y en a aucune entre les ames qui les ont dictés. Notez que depuis qu'on a su que j'avois vu ce réquisitoire, on a pris de nouvelles mesures pour qu'il ne me parvînt rien de pareil à l'avenir.

est de saisir ses idées et d'exprimer ses sentimens. Rien n'est si contraire à l'esprit philosophique de ce siecle, dans lequel ses faux imitateurs retombent toujours.

Dans cette seconde lecture, mieux ordonnée et plus réfléchie que la premiere, suivant de mon mieux le fil de ses méditations, j'y vis partout le développement de son grand principe, que la nature a fait l'homme heureux et bon, mais que la société le déprave et le rend misérable. L'Emile, en particulier, ce livre tant lu, si peu entendu et si mal apprécié n'est qu'un traité de la bonté originelle de l'homme, destiné à montrer comment le vice et l'erreur, étrangers à sa constitution, s'y introduisent du dehors et l'altérent insensiblement. Dans ses premiers écrits, il s'attache davantage à détruire ce prestige d'illusion qui nous donne une admiration stupide pour les instrumens de nos miseres, et à corriger cette estimation trompeuse qui nous fait honorer des talens pernicieux et mépriser des vertus utiles. Par-tout il nous fait voir l'espece humaine meilleure, plus sage et plus heureuse dans sa constitution primitive; aveugle, misérable et méchante, à mesure qu'elle s'en éloigne. Son but est de redresser l'erreur de nos jugemens pour retarder le progrès de nos vices, et de nous montrer que là où nous cherchons la gloire et

l'éclat, nous ne trouvons en effet qu'erreurs et miseres.

Mais la nature humaine ne rétrograde pas, et jamais on ne remonte vers les temps d'innocence et d'égalité quand une fois on s'en est éloigné ; c'est encore un des principes sur lesquels il a le plus insisté. Ainsi son objet ne pouvoit être de ramener les peuples nombreux, ni les grands Etats à leur premiere simplicité, mais seulement d'arrêter, s'il étoit possible, le progrès de ceux dont la petitesse et la situation les ont préservés d'une marche aussi rapide vers la perfection de la société et vers la détérioration de l'espece. Ces distinctions méritoient d'être faites, et ne l'ont point été. On s'est obstiné à l'accuser de vouloir détruire les sciences, les arts, les théâtres, les académies, et replonger l'univers dans sa premiere barbarie : il a toujours insisté, au contraire, sur la conservation des institutions existantes, soutenant que leur destruction ne feroit qu'ôter les palliatifs en laissant les vices, et substituer le brigandage à la corruption. Il avoit travaillé pour sa patrie et pour les petits Etats constitués comme elle. Si sa doctrine pouvoit être aux autres de quelque utilité, c'étoit en changeant les objets de leur estime et retardant peut-être ainsi leur décadence, qu'ils accélérent par leurs fausses appréciations. Mais, malgré ces distinctions si

souvent et si fortement répétées, la mauvaise foi des gens de lettres et la sottise de l'amour-propre qui persuade à chacun que c'est toujours de lui qu'on s'occupe, lors même qu'on n'y pense pas, ont fait que les grandes nations ont pris pour elles ce qui n'avoit pour objet que les petites Républiques; et l'on s'est obstiné à voir un promoteur de bouleversemens et de troubles, dans l'homme du monde qui porte un plus vrai respect aux loix et aux constitutions nationales, et qui a le plus d'aversion pour les révolutions, et pour les ligueurs de toute espece, qui la lui rendent bien.

En saisissant peu-à-peu ce systême par toutes ses branches dans une lecture plus réfléchie, je m'arrêtai pourtant moins d'abord à l'examen direct de cette doctrine, qu'à son rapport avec le caractere de celui dont elle portoit le nom; et sur le portrait que vous m'aviez fait de lui, ce rapport me parut si frappant, que je ne pus refuser mon assentiment à son évidence. D'où le peintre et l'apologiste de la nature, aujourd'hui si défigurée et si calomniée, peut-il avoir tiré son modele, si ce n'est de son propre cœur? Il l'a décrite comme il se sentoit lui-même. Les préjugés dont il n'étoit pas subjugué, les passions factices dont il n'étoit pas la proie, n'offusquoient point à ses yeux, comme à ceux des autres, ces premiers traits si généralement oubliés ou

méconnus. Ces traits si nouveaux pour nous et si vrais, une fois tracés, trouvoient bien encore au fond des cœurs l'attestation de leur justesse; mais jamais ils ne s'y seroient remontrés d'eux-mêmes, si l'historien de la nature n'eût commencé par ôter la rouille qui les cachoit. Une vie retirée et solitaire, un goût vif de rêverie et de contemplation, l'habitude de rentrer en soi et d'y rechercher, dans le calme des passions, ces premiers traits disparus chez la multitude, pouvoient seuls les lui faire retrouver. En un mot, il falloit qu'un homme se fût peint lui-même pour nous montrer ainsi l'homme primitif; et si l'auteur n'eût été tout aussi singulier que ses livres, jamais il ne les eût écrits. Mais où est-il cet homme de la nature qui vit vraiment de la vie humaine, qui comptant pour rien l'opinion d'autrui, se conduit uniquement d'après ses penchans et sa raison, sans égard à ce que le public approuve ou blâme? On le chercheroit en vain parmi nous. Tous, avec un beau vernis de paroles, tâchent en vain de donner le change sur leur vrai but; aucun ne s'y trompe, et pas un n'est la dupe des autres, quoique tous parlent comme lui. Tous cherchent leur bonheur dans l'apparence, nul ne se soucie de la réalité. Tous mettent leur être dans le paroître: tous, esclaves et dupes de l'amour-propre, ne vivent point pour vivre, mais pour faire croire qu'ils ont vécu. Si vous ne m'eussiez dépeint

votre J. J. j'aurois cru que l'homme naturel n'existoit plus ; mais le rapport frappant de celui que vous m'avez peint, avec l'auteur dont j'ai lu les livres, ne me laisseroit pas douter que l'un ne fût l'autre, quand je n'aurois nulle autre raison de le croire. Ce rapport marqué me décide ; et sans m'embarrasser du J. J. de nos Messieurs, plus monstrueux encore par son éloignement de la nature que le vôtre n'est singulier pour en être resté si près, j'adopte pleinement les idées que vous m'en avez données : et si votre J. J. n'est pas tout-à-fait devenu le mien, il a l'honneur de plus d'avoir arraché mon estime sans que mon penchant ait rien fait pour lui. Je ne l'aimerai peut-être jamais, parce que cela ne dépend pas de moi : mais je l'honore parce que je veux être juste, que je le crois innocent, et que je le vois opprimé. Le tort que je lui ai fait en pensant si mal de lui, étoit l'effet d'une erreur presque invincible dont je n'ai nul reproche à faire à ma volonté. Quand l'aversion que j'eus pour lui dureroit dans toute sa force, je n'en serois pas moins disposé à l'estimer et le plaindre. Sa destinée est un exemple peut-être unique de toutes les humiliations possibles, et d'une patience presque invincible à les supporter. Enfin le souvenir de l'illusion dont je sors sur son compte, me laisse un grand préservatif contre une orgueilleuse confiance en mes

lumieres, et contre la suffisance du faux savoir.

ROUSSEAU.

C'est vraiment mettre à profit l'expérience et rendre utile l'erreur même, que d'apprendre ainsi, de celle où l'on a pu tomber, à compter moins sur les oracles de nos jugemens, et à ne négliger jamais, quand on veut disposer arbitrairement de l'honneur et du sort d'un homme, aucun des moyens prescrits par la justice et par la raison pour constater la vérité. Si malgré toutes ces précautions nous nous trompons encore, c'est un effet de la misere humaine, et nous n'aurons pas du moins à nous reprocher d'avoir failli par notre faute. Mais rien peut-il excuser ceux qui, rejetant obstinément et sans raison les formes les plus inviolables, et tout fiers de partager avec des Grands et des Princes une œuvre d'iniquité, condamnent sans crainte un accusé, et disposent en maîtres de sa destinée et de sa réputation, uniquement parce qu'ils aiment à le trouver coupable, et qu'il leur plaît de voir la justice et l'évidence où la fraude et l'imposture sauteroient à des yeux non prévenus.

Je n'aurai point un pareil reproche à me faire à l'égard de J. J.; et si je m'abuse en le jugeant innocent, ce n'est du moins qu'après avoir pris toutes les mesures qui étoient en ma puissance pour me garantir de l'erreur. Vous n'en pouvez

pas tout-à-fait dire autant encore, puisque vous ne l'avez ni vu ni étudié par vous-même, et qu'au milieu de tant de prestiges, d'illusions, de préjugés, de mensonges et de faux témoignages, ce soit, selon moi, le seul moyen sûr de le connoître. Ce moyen en amene un autre non moins indispensable, et qui devroit être le premier s'il étoit permis de suivre ici l'ordre naturel; c'est la discussion contradictoire des faits par les Parties elles-mêmes, en sorte que les accusateurs et l'accusé soient mis en confrontation, et qu'on l'entende dans ses réponses. L'effroi que cette forme si sacrée paroît faire aux premiers, et leur obstination à s'y refuser, font contr'eux, je l'avoue, un préjugé très-fort, très-raisonnable, et qui suffiroit seul pour leur condamnation, si la foule et la force de leurs preuves si frappantes, si éblouissantes, n'arrêtoit en quelque sorte l'effet de ce refus. On ne conçoit pas ce que l'accusé peut répondre; mais enfin jusqu'à ce qu'il ait donné ou refusé ses réponses, nul n'a droit de prononcer pour lui qu'il n'a rien à répondre, ni, se supposant parfaitement instruit de ce qu'il peut ou ne peut pas dire, de le tenir, ou pour convaincu tant qu'il ne l'a pas été, ou pour tout-à-fait justifié tant qu'il n'a pas confondu ses accusateurs.

Voilà, Monsieur, ce qui manque encore à la certitude de nos jugemens sur cette affaire. Hommes et sujets à l'erreur,

nous pouvons nous tromper en jugeant innocent un coupable, comme en jugeant coupable un innocent. La premiere erreur semble, il est vrai, plus excusable; mais peut-on l'être dans une erreur qui peut nuire et dont on s'est pu garantir? Non, tant qu'il reste un moyen possible d'éclaircir la vérité, et qu'on le néglige, l'erreur n'est point involontaire et doit être imputée à celui qui veut y rester. Si donc vous prenez assez d'intérêt aux livres que vous avez lus pour vouloir vous décider sur l'auteur, et si vous haïssez assez l'injustice pour vouloir réparer celle que d'une façon si cruelle vous avez pu commettre à son égard, je vous propose premiérement de voir l'homme; venez, je vous introduirai chez lui sans peine. Il est déjà prévenu, je lui ai dit tout ce que j'ai pu dire à votre égard sans blesser mes engagemens. Il sait d'avance que si jamais vous vous présentez à sa porte, ce sera pour le connoître, et non pas pour le tromper. Après avoir refusé de le voir tant que vous l'avez jugé comme a fait tout le monde, votre premiere visite sera pour lui la consolante preuve que vous ne désespérez plus de lui devoir votre estime et d'avoir des torts à réparer envers lui.

Si-tôt que, cessant de le voir par les yeux de vos Messieurs, vous le verrez par

les vôtres, je ne doute point que vos jugemens ne confirment les miens, et que, retrouvant en lui l'auteur de ses livres, vous ne restiez persuadé, comme moi, qu'il est l'homme de la nature, et point du tout le monstre qu'on vous a peint sous son nom. Mais enfin pouvant nous abuser l'un et l'autre dans des jugemens destitués de preuves positives et régulieres, il nous restera toujours une juste crainte fondée sur la possibilité d'être dans l'erreur, et sur la difficulté d'expliquer, d'une maniere satisfaisante, les faits allégués contre lui. Un pas seul alors nous reste à faire pour constater la vérité, pour lui rendre hommage et la manifester à tous les yeux: c'est de nous réunir pour forcer enfin vos Messieurs à s'expliquer hautement en sa présence, et à confondre un coupable aussi impudent, ou du moins à nous dégager du secret qu'ils ont exigé de nous, en nous permettant de le confondre nous-mêmes. Une instance aussi légitime sera le premier pas......

LE FRANÇOIS.

Arrêtez..... je frémis seulement à vous entendre. Je vous ai fait sans détour l'aveu que j'ai cru devoir à la justice et à la vérité. Je veux être juste, mais sans témérité. Je ne veux point me perdre inutilement sans sauver l'innocent auquel je me sacrifie, et c'est ce que je ferois en suivant votre conseil; c'est ce que vous feriez vous-

même en voulant le pratiquer. Apprenez ce que je puis et veux faire, et n'attendez de moi rien au-delà.

Vous prétendez que je dois aller voir J. J. pour vérifier par mes yeux ce que vous m'en avez dit et ce que j'infere moi-même de la lecture de ses écrits. Cette confirmation m'est superflue ; et sans y recourir, je sais d'avance à quoi m'en tenir sur ce point. Il est singulier que je sois maintenant plus décidé que vous sur les sentimens que vous avez eu tant de peine à me faire adopter ; mais cela est pourtant fondé en raison. Vous insistez encore sur la force des preuves alléguées contre lui par nos Messieurs. Cette force est désormais nulle pour moi qui en ai démêlé tout l'artifice depuis que j'y ai regardé de plus près. J'ai là-dessus tant de faits que vous ignorez ; j'ai lu si clairement dans les cœurs, avec la plus vive inquiétude sur ce que peut dire l'accusé, le desir le plus ardent de lui ôter tout moyen de se défendre ; j'ai vu tant de concert, de soin, d'activité, de chaleur dans les mesures prises pour cet effet, que des preuves administrées de cette maniere par des gens si passionnés, perdent toute autorité dans mon esprit vis-à-vis de vos observations. Le public est trompé, je le vois, je le sais ; mais il se plaît à l'être, et n'aimeroit pas à se voir désabuser. J'ai moi-même été dans ce cas et ne m'en suis pas tiré

sans peine. Nos Messieurs avoient ma confiance, parce qu'ils flattoient le penchant qu'ils m'avoient donné; mais jamais ils n'ont eu pleinement mon estime, et quand je vous vantois leurs vertus, je n'ai pu me résoudre à les imiter. Je n'ai voulu jamais approcher de leur proie pour la cajoler, la tromper, la circonvenir à leur exemple; et la même répugnance que je voyais dans votre cœur étoit dans le mien quand je cherchois à la combattre. J'approuvois leurs manœuvres sans vouloir les adopter. Leur fausseté, qu'ils appelloient bienveillance, ne pouvoit me séduire, parce qu'au lieu de cette bienveillance dont ils se vantoient, je ne sentois pour celui qui en étoit l'objet qu'antipathie, répugnance, aversion. J'étois bien aise de les voir nourrir pour lui une sorte d'affection méprisante et dérisoire qui avoit tous les effets de la plus mortelle haine: mais je ne pouvois ainsi me donner le change à moi même, et ils me l'avoient rendu si odieux que je le haïssois de tout mon cœur sans feinte, et tout à découvert. J'aurois craint d'approcher de lui comme d'un monstre effroyable, et j'aimois mieux n'avoir pas le plaisir de lui nuire pour n'avoir pas l'horreur de le voir.

En me ramenant par degrés à la raison, vous m'avez inspiré autant d'estime pour sa patience et sa douceur, que de compassion pour ses infortunes. Ses livres ont

achevé l'ouvrage que vous aviez commencé. J'ai senti en les lisant, quelle passion donnoit tant d'énergie à son ame et de véhémence à sa diction. Ce n'est pas une explosion passagere, c'est un sentiment dominant et permanent, qui peut se soutenir ainsi durant dix ans, et produire douze volumes toujours pleins du même zele, toujours arrachés par la même persuasion. Oui, je le sens, et le soutiens comme vous, dès qu'il est auteur des écrits qui portent son nom, il ne peut avoir que le cœur d'un homme de bien.

Cette lecture attentive et réfléchie a pleinement achevé dans mon esprit la révolution que vous aviez commencé. C'est en faisant cette lecture avec le soin qu'elle exige, que j'ai senti toute la malignité, toute la détestable adresse de ses amers commentateurs. Dans tout ce que je lisois de l'original, je sentois la sincérité, la droiture d'une ame haute et fiere, mais franche et sans fiel, qui se montre sans précaution, sans crainte, qui censure à découvert, qui loue sans réticence, et qui n'a point de sentiment à cacher. Au contraire, tout ce que je lisois dans les réponses montroit une brutalité féroce, ou une politesse insidieuse, traîtresse, et couvroit du miel des éloges le fiel de la satire et le poison de la calomnie. Qu'on lise avec soin la lettre honnête mais franche à M. d'A*** sur les spectacles, et

qu'on

qu'on la compare avec la réponse de celui-ci ; cette réponse si soigneusement mesurée, si pleine de circonspection affectée, de complimens aigre-doux, si propre à faire penser le mal en feignant de ne le pas dire ; qu'on cherche ensuite, sur ces lectures, à découvrir lequel des deux auteurs est le méchant. Croyez-vous qu'il se trouve dans l'univers un mortel assez impudent pour dire que c'est Jean-Jacques ?

Cette différence s'annonce dès l'abord par leurs épigraphes. Celle de votre ami tirée de l'Enéïde est une priere au Ciel de garantir les bons d'une erreur si funeste, et de la laisser aux ennemis. Voici celle de M. d'A*** tirée de la Fontaine :

Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage.

L'un ne songe qu'à prévenir un mal ; l'autre, dès l'abord oublie la question pour ne songer qu'à nuire à son adversaire, et dans l'examen de l'utilité des théâtres adresse très-à propos à J. J. ce même vers que dans La Fontaine le serpent adresse à l'homme.

Ah subtil et rusé d'A *** ! si vous n'avez pas une serpe, instrument très-utile, quoi qu'en dise le serpent, vous avez en revanche un stilet bien affilé qui n'est gueres, sur-tout dans vos mains, un outil de bienfaisance.

Vous voyez que je suis plus avancé que vous dans votre propre recherche, puisqu'il vous reste à cet égard des scrupules que

je n'ai plus. Non, Monsieur, je n'ai pas même besoin de voir J. J. pour savoir à quoi m'en tenir sur son compte. J'ai vu de trop près les manœuvres dont il est la victime, pour laisser dans mon esprit la moindre autorité à tout ce qui peut en résulter. Ce qu'il étoit aux yeux du public lors de la publication de son premier ouvrage, il le redevient aux miens, parce que le prestige de tout ce qu'on a fait dès-lors pour le défigurer est détruit, et que je ne vois plus dans toutes les preuves qui vous frappent encore, que fraude, mensonge, illusion.

Vous demandiez s'il existoit un complot. Oui, sans doute, il en existe un, et tel qu'il n'y en eut et n'y en aura jamais de semblable. Cela n'étoit-il pas clair dès l'année du décret, par la brusque et incroyable sortie de tous les imprimés, de tous les journaux, de toutes les gazettes, de toutes les brochures contre cet infortuné? Ce décret fut le tocsin de toutes ces fureurs. Pouvez-vous croire que les auteurs de tout cela, quelque jaloux, quelque méchans, quelque vils qu'ils pussent être, se fussent ainsi déchaînés de concert en loups enragés contre un homme alors et dès-lors en proie aux plus cruelles adversités? Pouvez-vous croire qu'on eût insolemment farci les recueils de ses propres écrits de tous ces noirs libelles, si ceux qui les écrivoient et ceux qui les employoient n'eussent été inspirés par cette ligue, qui, depuis long-temps graduoit sa

marche en silence, et prit alors en public son premier essor? La lecture des écrits de J. J. m'a fait faire en même temps celle de ces vénimeuses productions qu'on a pris grand soin d'y mêler. Si j'avois fait plutôt ces lectures, j'aurois compris dès-lors tout le reste. Cela n'est pas difficile à qui peut les parcourir de sang-froid. Les ligueurs eux-mêmes l'ont senti, et bientôt ils ont pris une autre méthode qui leur a beaucoup mieux réussi : c'est de n'attaquer J. J. en public qu'à mots couverts, et le plus souvent sans nommer ni lui, ni ses livres ; mais de faire en sorte que l'application de ce qu'on en diroit fût si claire que chacun la fît sur le champ. Depuis dix ans que l'on suit cette méthode, elle a produit plus d'effet que des outrages trop grossieres qui, par cela seul, peuvent déplaire au public ou lui devenir suspects. C'est dans les entretiens particuliers, dans les cercles, dans les petits comités secrets, dans tous ces petits tribunaux littéraires dont les femmes sont les présidens, que s'affilent les poignards dont on le crible sous le manteau.

On ne conçoit pas comment la diffamation d'un particulier sans emploi, sans projet, sans parti, sans crédit, a pu faire une affaire aussi importante et aussi universelle. On conçoit beaucoup moins comment une pareille entreprise a pu paroître assez belle pour que tous les rangs sans

exception se soient empressés d'y concourir, *per fas et nefas*, comme à l'œuvre la plus glorieuse. Si les auteurs de cet étonnant complot, si les chefs qui en ont pris la direction, avoient mis à quelque honorable entreprise la moitié des soins, des peines, du travail, du temps, de la dépense, qu'ils ont prodigués à l'exécution de ce beau projet, ils auroient pu se couronner d'une gloire immortelle à beaucoup moins de frais (3) qu'il ne leur en a coûté pour accomplir cette œuvre de ténebres, dont il ne peut résulter pour eux ni bien, ni honneur, mais seulement le plaisir d'assouvir en secret la plus lâche de toutes les passions, et dont encore la patience et la douceur de leur victime ne les laissera jamais jouir pleinement.

Il est impossible que vous ayez une juste idée de la position de votre J. J. ni de la maniere dont il est enlacé. Tout est si bien concerté à son égard, qu'un Ange descendroit du Ciel pour le défendre sans y pouvoir parvenir. Le complot dont il est le sujet n'est pas de ces impostures jetées au hasard qui font un effet rapide mais passager, et qu'un instant découvre et détruit. C'est, comme il l'a senti lui-même, un projet médité de longue main, dont l'exécution

(3) On me reprochera, j'en suis très-sûr, de me donner une importance prodigieuse. Ah si je n'en avois pas plus aux yeux d'autrui qu'eux miens, que mon sort seroit moins à plaindre!

lente et graduée ne s'opere qu'avec autant de précaution que de méthode, effaçant à mesure qu'elle avance et les traces des routes qu'elle a suivies, et les vestiges de la vérité qu'elle a fait disparoître. Pouvez-vous croire qu'évitant avec tant de soin toute espece d'explication, les auteurs et les chefs de ce complot négligent de détruire et dénaturer tout ce qui pourroit un jour servir à les confondre ? et depuis plus de quinze ans qu'il est en pleine exécution, n'ont-ils pas eu tout le temps qu'il leur falloit pour y réussir ? Plus ils avancent dans l'avenir, plus il leur est facile d'oblitérer le passé, ou de lui donner la tournure qui leur convient. Le moment doit venir où tous les témoignages étant à leur disposition, ils pourroient sans risque lever le voile impénétrable qu'ils ont mis sur les yeux de leur victime. Qui sait si ce moment n'est pas déjà venu ? si par les mesures qu'ils ont eu tout le temps de prendre, ils ne pourroient pas dès à présent s'exposer à des confrontations qui confondroient l'innocence et feroient triompher l'imposture ? Peut-être ne les évitent-ils encore que pour ne pas paroître changer de maximes, et, si vous voulez, par un reste de crainte attachée au mensonge, de n'avoir jamais assez tout prévu. Je vous le répete, ils ont travaillé sans relâche à disposer toutes choses pour n'avoir rien à craindre d'une discussion réguliere, si jamais ils étoient forcés d'y

acquiescer ; et il me paroît qu'ils ont eu tout le temps et tous les moyens de mettre le succès de leur entreprise à l'abri de tout événement imprévu. Eh quelles seroient désormais les ressources de J. J. et de ses défenseurs, s'il s'en osoit présenter ? Où trouveroit-il des juges qui ne fussent pas du complot, des témoins qui ne fussent pas subornés, des conseils fidelles qui ne l'égarassent pas ? Seul contre toute une génération liguée, d'où réclameroit-il la vérité, que le mensonge ne répondit à sa place ? Quelle protection, quel appui trouveroit-il pour résister à cette conspiration générale ? Existe-t-il, peut-il même exister parmi les gens en place, un seul homme assez intégre pour se condamner lui-même, assez courageux pour oser défendre un opprimé dévoué depuis si long-temps à la haine publique, assez généreux pour s'animer d'un pareil zele sans autre intérêt que celui de l'équité ? Soyez sûr que quelque crédit, quelque autorité que pût avoir celui qui oseroit élever la voix en sa faveur et réclamer pour lui les premiers loix de la justice, il se perdroit sans sauver son client ; et que toute la ligue réunie contre ce protecteur téméraire, commençant par l'écarter de maniere d'autre, finiroit par tenir comme auparavant sa victime à sa merci. Rien ne peut plus la soustraire à sa destinée, et tout ce que peut faire un homme sage qui s'intéresse à son sort,

est de rechercher en silence les vestiges de la vérité pour diriger son propre jugement, mais jamais pour le faire adopter par la multitude, incapable de renoncer par raison au parti que la passion lui a fait prendre.

Pour moi, je veux vous faire ici ma confession sans détour. Je crois J. J. innocent et vertueux, et cette croyance est telle au fond de mon ame qu'elle n'a pas besoin d'autre confirmation. Bien persuadé de son innocence, je n'aurai jamais l'indignité de parler là-dessus contre ma pensée, ni de joindre contre lui ma voix à la voix publique, comme j'ai fait jusqu'ici dans une autre opinion. Mais ne vous attendez pas non plus que j'aille étourdiment me porter à découvert pour son défenseur et forcer ses délateurs à quitter leur masque pour l'accuser hautement en face. Je ferois en cela une démarche aussi imprudente qu'inutile, à laquelle je ne veux point m'exposer. J'ai un état, des amis à conserver, une famille à soutenir, des patrons à ménager. Je ne veux point faire ici le Don Quichotte et lutter contre les puissances pour faire un moment parler de moi, et me perdre pour le reste de ma vie. Si je puis réparer mes torts envers l'infortuné J. J. et lui être utile sans m'exposer, à la bonne heure; je le ferai de tout mon cœur. Mais si vous attendez de moi quelque démarche d'éclat qui me compromette et m'expose au

blâme des miens, détrompez-vous; je n'irai jamais jusques-là. Vous ne pouvez vous-même aller plus loin que vous n'avez fait sans manquer à votre parole, et me mettre avec vous dans un embarras dont nous ne sortirions ni l'un ni l'autre aussi aisément que vous l'avez présumé.

ROUSSEAU.

Rassurez-vous, je vous prie; je veux bien plutôt me conformer moi-même à vos résolutions, que d'exiger de vous rien qui vous déplaise. Dans la démarche que j'aurois desiré de faire, j'avois plus pour objet notre entiere et commune satisfaction, que de ramener ni le public, ni vos Messieurs, aux sentimens de la justice et au chemin de la vérité. Quoiqu'intérieurement aussi persuadé que vous de l'innocence de J. J., je n'en suis pas réguliérement convaincu, puisque n'ayant pu l'instruire des choses qu'on lui impute, je n'ai pu ni le confondre par son silence, ni l'absoudre par ses réponses. A cet égard je me tiens au jugement immédiat que j'ai porté sur l'homme, sans prononcer sur les faits qui combattent ce jugement; puisqu'ils manquent du caractere qui peut seul les constater ou les détruire à mes yeux. Je n'ai pas assez de confiance en mes propres lumieres pour croire qu'elles ne peuvent me tromper, et je resterois peut-être encore ici dans le doute, si le plus légitime et le plus fort des préjugés ne venoit à l'appui

de

de mes propres remarques, et ne me montroit le mensonge du côté qui se refuse à l'épreuve de la vérité. Loin de craindre une discussion contradictoire, J. J. n'a cessé de la rechercher, de provoquer à grands cris ses accusateurs, et de dire hautement ce qu'il avoit à dire. Eux, au contraire, ont toujours esquivé, fait le plongeon, parlé toujours entr'eux à voix basse, lui cachant avec le plus grand soin leurs accusations, leurs témoins, leurs preuves, sur-tout leurs personnes, et fuyant avec le plus évident effroi toute espece de confrontation. Donc ils ont de fortes raisons pour la craindre; celles qu'ils alléguent pour cela étant ineptes au point d'être même outrageantes pour ceux qu'ils en veulent payer, et qui, je ne sais comment, ne laissent pas de s'en contenter: mais pour moi je ne m'en contenterai jamais, et dès-là toutes leurs preuves clandestines sont sans autorité sur moi. Vous voilà dans le même cas où je suis, mais avec un moindre degré de certitude sur l'innocence de l'accusé, puisque ne l'ayant point examiné par vos propres yeux, vous ne jugez de lui que par ses écrits et sur mon témoignage. Donc vos scrupules devroient être plus grands que les miens, si les manœuvres de ses persécuteurs que vous avez mieux suivies, ne faisoient pour vous une espece de compensation. Dans cette position, j'ai pensé que ce que nous avions de mieux à faire pour nous assurer

de la vérité, étoit de la mettre à sa derniere et plus sûre épreuve, celle précisément qu'éludent si soigneusement vos Messieurs. Il me sembloit que sans trop nous compromettre, nous aurions pu leur dire: « Nous ne saurions approuver qu'aux dépens de la justice et de la sûreté publique, vous fassiez à un scélérat une grace tacite qu'il n'accepte point, et qu'il dit n'être qu'une horrible barbarie que vous couvrez d'un beau nom. Quand cette grace en seroit réellement une, étant faite par force, elle change de nature; au lieu d'être un bienfait, elle devient un cruel outrage: et rien n'est plus injuste et plus tyrannique, que de forcer un homme à nous être obligé malgré lui. C'est sans doute un des crimes de J. J. de n'avoir, au lieu de la reconnoissance qu'il vous doit, qu'un dédain plus que méprisant pour vous et pour vos manœuvres. Cette impudence de sa part mérite en particulier une punition sortable; et cette punition que vous lui devez et à vous-mêmes, est de le confondre, afin que, forcé de reconnoître enfin votre indulgence, il ne jette plus des nuages sur les motifs qui vous font agir. Que la confusion d'un hypocrite aussi arrogant soit, si vous voulez, la seule peine; mais qu'il la sente pour l'édification, pour la sûreté publique, et pour l'honneur de la génération présente qu'il paroît dédaigner si fort. Alors seulement on pourra sans risque

le laisser errer parmi nous avec honte, quand il sera bien authentiquement convaincu et démasqué. Jusques à quand souffrirez-vous cet odieux scandale, qu'avec la sécurité de l'innocence le crime ose insolemment provoquer la vertu qui gauchit devant lui et se cache dans l'obscurité? C'est lui qu'il faut réduire à cet indigne silence que vous gardez, lui présent: sans quoi l'avenir ne voudra jamais croire que celui qui se montre seul et sans crainte, est le coupable; et que celui qui, bien escorté, n'ose l'attendre, est l'innocent".

En leur parlant ainsi, nous les aurions forcés à s'expliquer ouvertement, ou à convenir tacitement de leur imposture; et par la discussion contradictoire des faits, nous aurions pu porter un jugement certain sur les accusateurs et sur l'accusé, et prononcer définitivement entr'eux et lui. Vous dites que les juges et les témoins entrant tous dans la ligue, auroient rendu la prévarication très-facile à exécuter, très-difficile à découvrir, et cela doit être; mais il n'est pas impossible aussi que l'accusé n'eût trouvé quelque réponse imprévue et péremptoire qui eût démonté toutes leurs batteries et manifesté le complot. Tout est contre lui, je le sais; le pouvoir, la ruse, l'argent, l'intrigue, le temps, les préjugés, son ineptie, ses distractions, son défaut de mémoire, son embarras de s'énoncer, tout enfin, hors l'innocence et la vérité qui

seules lui ont donné l'assurance de rechercher, de demander, de provoquer avec ardeur ces explications, qu'il auroit tant de raisons de craindre, si sa conscience déposoit contre lui. Mais ses desirs attiédis ne sont plus animés ni par l'espoir d'un succès qu'il ne peut plus attendre que d'un miracle, ni par l'idée d'une réparation qui pût flatter son cœur. Mettez-vous un moment à sa place, et sentez ce qu'il doit penser de la génération présente et de sa conduite à son égard. Après le plaisir qu'elle a pris à le diffamer en le cajolant, quel cas pourroit-il faire du retour de son estime? et de quel prix pourroient être à ses yeux les caresses sinceres des mêmes gens qui lui en prodiguerent de si fausses avec des cœurs pleins d'aversion pour lui? Leur duplicité, leur trahison, leur perfidie ont-elles pu lui laisser pour eux le moindre sentiment favorable; et ne seroit-il pas plus indigné que flatté de s'en voir fêté sincérement, avec les mêmes démonstrations qu'ils employerent si long-temps, en dérision, à faire de lui le jouet de la canaille?

Non, Monsieur, quand ses contemporains, aussi repentans et vrais qu'ils ont été jusqu'ici faux et cruels à son égard, reviendroient enfin de leur erreur, ou plutôt de leur haine, et que réparant leur longue injustice, ils tâcheroient à force d'honneurs de lui faire oublier leurs outrages; pourroit-il oublier la bassesse et

l'indignité de leur conduite ? pourroit-il cesser de se dire que quand même il eût été le scélérat qu'ils se plaisent à voir en lui, leur maniere de procéder avec ce prétendu scélérat, moins inique, n'en seroit que plus abject ; et que s'avilir autour d'un monstre à tant de maneges insidieux étoit se mettre soi-même au-dessous de lui ? Non, il n'est plus au pouvoir de ses contemporains de lui ôter le dédain qu'ils ont tant pris de peine à lui inspirer. Devenu même insensible à leurs insultes, comment pourroit-il être touché de leurs éloges ? comment pourroit-il agréer le retour tardif et forcé de leur estime, ne pouvant plus lui-même en avoir pour eux ? Non, ce retour de la part d'un public si méprisable ne pourroit plus lui donner aucun plaisir, ni lui rendre aucun honneur. Il en seroit plus importuné sans en être plus satisfait. Ainsi l'explication juridique et décisive qu'il n'a pu jamais obtenir et qu'il a cessé de desirer, étoit plus pour nous que pour lui. Elle ne pourroit plus, même avec la plus éclatante justification, jeter aucune véritable douceur dans sa vieillesse. Il est désormais trop étranger ici-bas, pour prendre à ce qui s'y fait aucun intérêt qui lui soit personnel. N'ayant plus de suffisante raison pour agir, il reste tranquille, en attendant avec la mort la fin de ses peines ; et ne voit plus qu'avec indifférence le sort du peu de jours qui lui restent à passer sur la terre.

Quelque consolation néanmoins est encore à sa portée ; je consacre ma vie à la lui donner, et je vous exhorte d'y concourir. Nous ne sommes entrés ni l'un ni l'autre dans les secrets de la ligue dont il est l'objet ; nous n'avons point partagé la fausseté de ceux qui la composent : nous n'avons point cherché à le surprendre par des caresses perfides. Tant que vous l'avez haï, vous l'avez fui : et moi je ne l'ai recherché que dans l'espoir de le trouver digne de mon amitié ; et l'épreuve nécessaire pour porter un jugement éclairé sur son compte, ayant été long-temps autant recherchée par lui qu'écartée par vos Messieurs, forme un préjugé qui supplée autant qu'il se peut à cette épreuve, et confirme ce que j'ai pensé de lui après un examen aussi long qu'impartial. Il m'a dit cent fois qu'il se seroit consolé de l'injustice publique, s'il eût trouvé un seul cœur d'homme qui s'ouvrit au sien, qui sentît ses peines et qui les plaignît ; l'estime franche et plein d'un seul l'eût dédommagé du mépris de tous les autres. Je puis lui donner ce dédommagement, et je le lui voue. Si vous vous joignez à moi pour cette bonne œuvre, nous pouvons lui rendre dans ses vieux jours la douceur d'une société véritable qu'il a perdue depuis si long-temps et qu'il n'espéroit plus retrouver ici-bas. Laissons le public dans l'erreur où il se complaît et dont il est digne ; et montrons seulement à celui qui en est la victime,

que nous ne la partageons pas. Il ne s'y trompe déjà plus à mon égard, il ne s'y trompera point au vôtre ; et si vous venez à lui avec les sentimens qui lui sont dûs, vous le trouverez prêt à vous les rendre. Les nôtres lui seront d'autant plus sensibles qu'il ne les attendoit plus de personne ; et avec le cœur que je lui connois, il n'avoit pas besoin d'une si longue privation pour lui en faire sentir le prix. Que ses persécuteurs continuent de triompher, il verra leur prospérité sans peine : le desir de la vengeance ne le tourmenta jamais. Au milieu de tous leurs succès il les plaint encore, et les croit bien plus malheureux que lui. En effet, quand la triste jouissance des maux qu'ils lui ont faits pourroit remplir leurs cœurs d'un contentement véritable, peut-elle jamais les garantir de la crainte d'être un jour découverts et démasqués ? Tant de soins qu'ils se donnent, tant de mesures qu'ils prennent sans relâche depuis tant d'années, ne marquent-elles pas la frayeur de n'en avoir jamais pris assez ? Ils ont beau renfermer la vérité dans de triples murs de mensonges et d'impostures qu'ils renforcent continuellement, ils tremblent toujours qu'elle ne s'échappe par quelque fissure. L'immense édifice de ténebres qu'ils ont élevé autour de lui ne suffit pas pour les rassurer. Tant qu'il vit, un accident imprévu peut lui dévoiler leur mystere et les exposer à se voir confondus. Sa mort même, loin

de les tranquilliser, doit augmenter leurs alarmes. Qui sait s'il n'a point trouvé quelque confident discret qui, lorsque l'animosité du public cessera d'être attisée par la présence du condamné, saisira, pour se faire écouter, le moment où les yeux commenceront à s'ouvrir? Qui sait si quelque dépositaire fidelle ne produira pas en temps et lieu de telles preuves de son innocence, que le public, forcé de s'y rendre, sente et déplore sa longue erreur? Qui sait si dans le nombre infini de leurs complices il ne s'en trouvera pas quelqu'un que le repentir, que le remords fasse parler? On a beau prévoir ou arranger toutes les combinaisons imaginables, on craint toujours qu'il n'en reste quelqu'une qu'on n'a pas prévue, et qui fasse découvrir la vérité quand on y pensera le moins. La prévoyance a beau travailler, la crainte est encore plus active; et les auteurs d'un pareil projet ont, sans y penser, sacrifié à leur haine le repos du reste de leurs jours.

Si leurs accusations étoient véritables et que J. J. fût tel qu'ils l'ont peint, l'ayant une fois démasqué pour l'acquit de leur conscience, et déposé leur secret chez ceux qui doivent veiller à l'ordre public, ils se reposeroient sur eux du reste, cesseroient de s'occuper du coupable, et ne penseroient plus à lui. Mais l'œil inquiet et vigilant qu'ils ont sans cesse attaché sur lui, les émissaires dont ils l'entourent, les mesures qu'ils

ne cessent de prendre pour lui fermer toute voie à toute explication, pour qu'il ne puisse leur échapper en aucune sorte, décelent avec leurs alarmes la cause qui les entretient et les perpétue : elles ne peuvent plus cesser, quoi qu'ils fassent; vivant ou mort, il les inquiétera toujours; et s'il aimoit la vengeance, il en auroit une bien assurée dans la frayeur dont, malgré tant de précautions entassées, ils ne cesseront plus d'être agités.

Voilà le contrepoids de leurs succès et de toutes leurs prospérités. Ils ont employé toutes les ressources de leur art pour faire de lui le plus malheureux des êtres ; à force d'ajouter moyens sur moyens ils les ont tous épuisés, et loin de parvenir à leurs fins ils ont produit l'effet contraire. Ils ont fait trouver à J. J. des ressources en lui-même qu'il ne connoîtroit pas sans eux. Après lui avoir fait le pis qu'ils pouvoient lui faire, ils l'ont mis en état de n'avoir plus rien à craindre ni d'eux, ni de personne, et de voir avec la plus profonde indifférence tous les événemens humains. Il n'y a point d'atteinte sensible à son ame qu'ils ne lui aient portée ; mais en lui faisant tout le mal qu'ils lui pouvoient faire, ils l'ont forcé de se réfugier dans des asyles où il n'est plus en leur pouvoir de pénétrer. Il peut maintenant les défier et se moquer de leur impuissance. Hors d'état de le rendre plus malheureux, ils le deviennent chaque jour davantage,

voyant que tant d'efforts n'ont abouti qu'à empirer leur situation et adoucir la sienne. Leur rage devenue impuissante n'a fait que s'irriter en voulant s'assouvir.

Au reste, il ne doute point que malgré tant d'efforts, le temps ne leve enfin le voile de l'imposture et ne découvre son innocence. La certitude qu'un jour on sentira le prix de sa patience, contribue à la soutenir; et en lui tout ôtant, ses persécuteurs n'ont pu lui ôter la confiance et l'espoir. ,, Si ma mémoire devoit, dit-il, s'éteindre avec moi, je me consolerois d'avoir été si mal connu des hommes dont je serois bientôt oublié; mais puisque mon existence doit être connue après moi par mes livres, et bien plus par mes malheurs, je ne me trouve point, je l'avoue, assez de résignation pour penser sans impatience, moi qui me sens meilleur et plus juste qu'aucun homme qui me soit connu, qu'on ne se souviendra de moi que comme d'un monstre; et que mes écrits, où le cœur qui les dicta est empreint à chaque page, passeront pour les déclamations d'un tartuffe qui ne cherchoit qu'à tromper le public. Qu'auront donc servi mon courage et mon zele, si leurs monumens, loin d'être utiles aux bons (4), ne font

(4) Jamais les discours d'un homme qu'on croit parler contre sa pensée ne toucheront ceux qui ont cette opinion. Tous ceux qui pensant mal de moi disent avoir profité dans la vertu par la lecture de mes livres, mentent et même très-sottement. Ce sont ceux-là qui sont vraiment des tartuffes.

qu'aigrir et fomenter l'animosité des méchans? si tout ce que l'amour de la vertu m'a fait dire sans crainte et sans intérêt, ne fait à l'avenir, comme aujourd'hui, qu'exciter contre moi la prévention et la haine, et ne produit jamais aucun bien? si au lieu des bénédictions qui m'étoient dûes, mon nom que tout devoit rendre honorable n'est prononcé dans l'avenir qu'avec imprécation! Non, je ne supporterois jamais une si cruelle idée, elle absorberoit tout ce qui m'est resté de courage et de constance. Je consentirois sans peine à ne point exister dans la mémoire des hommes; mais je ne puis consentir, je l'avoue, à y rester diffamé: non; le ciel ne le permettra point, et dans quelque état que m'ait réduit la destinée, je ne désespérerai jamais de la providence, sachant bien qu'elle choisit son heure et non pas la nôtre, et qu'elle aime à frapper son coup au moment qu'on ne l'attend plus. Ce n'est pas que je donne encore aucune importance, et sur-tout par rapport à moi, au peu de jours qui me restent à vivre, quand même j'y pourrois voir renaître pour moi toutes les douceurs dont on a pris peine à tarir le cours. J'ai trop connu la misere des prospérités humaines pour être sensible à mon âge à leur tardif et vain retour; et quelque peu croyable qu'il soit, il leur seroit encore plus aisé de revenir, qu'à moi d'en reprendre le goût. Je n'espere plus, et je desire très-peu, de voir de mon vivant la

révolution qui doit désabuser le public sur mon compte. Que mes persécuteurs jouissent en paix, s'ils peuvent, toute leur vie, du bonheur qu'ils se sont fait des miseres de la mienne. Je ne desire de les voir ni confondus, ni punis; et pourvu qu'enfin la vérité soit connue, je ne demande point que ce soit à leurs dépens: mais je ne puis regarder comme une chose indifférente aux hommes le rétablissement de ma mémoire et le retour de l'estime publique qui m'étoit dûe. Ce seroit un trop grand malheur pour le genre-humain, que la maniere dont on a procédé à mon égard servît de modele et d'exemple, que l'honneur des particuliers dépendît de tout imposteur adroit, et que la société, foulant aux pieds les plus saintes loix de la justice, ne fût plus qu'un ténébreux brigandage de trahisons secrettes, et d'impostures adoptées sans confrontation, sans contradiction, sans vérification, et sans aucune défense laissée aux accusés. Bientôt les hommes à la merci les uns des autres n'auroient de force et d'action que pour s'entre-déchirer entr'eux, sans en avoir aucune pour la résistance; les bons, livrés tout-à-fait aux méchans, deviendroient d'abord leur proie, enfin leurs disciples; l'innocence n'auroit plus d'asyle, et la terre devenue un enfer, ne seroit couverte que de démons occupés à se tourmenter les uns les autres. Non, le ciel ne laissera point un exemple aussi funeste ouvrir au crime une

route nouvelle inconnue jusqu'à ce jour ; il découvrira la noirceur d'une trame aussi cruelle. Un jour viendra, j'en ai la juste confiance, que les honnêtes gens béniront ma mémoire et pleureront sur mon sort. Je suis sûr de la chose, quoique j'en ignore le temps. Voilà le fondement de ma patience et de mes consolations. L'ordre sera rétabli tôt ou tard, même sur la terre, je n'en doute pas. Mes oppresseurs peuvent reculer le moment de ma justification, mais ils ne sauroient empêcher qu'il ne vienne. Cela me suffit pour être tranquille au milieu de leurs œuvres : qu'ils continuent à disposer de moi durant ma vie, mais qu'ils se pressent ; je vais bientôt leur échapper. "

Tels sont sur ce point les sentimens de J. J., et tels sont aussi les miens. Par un décret dont il ne m'appartient pas de sonder la profondeur, il doit passer le reste de ses jours dans le mépris et l'humiliation : mais j'ai le plus vif pressentiment qu'après sa mort et celle de ses persécuteurs, leurs trames seront découvertes et sa mémoire justifiée. Ce sentiment me paroît si bien fondé, que pour peu qu'on y réflechisse, je ne vois pas qu'on en puisse douter. C'est un axiome généralement admis que tôt ou tard la vérité se découvre, et tant d'exemples l'ont confirmé que l'expérience ne permet plus qu'on en doute. Ici du moins il n'est pas concevable qu'une trame aussi compliquée reste cachée aux âges futurs ; il n'est pas même à

présumer qu'elle le soit long-temps dans le nôtre. Trop de signes la décelent, pour qu'elle échappe au premier qui voudra bien y regarder; et cette volonté viendra sûrement à plusieurs, si-tôt que J. J. aura cessé de vivre. De tant de gens employés à fasciner les yeux du public, il n'est pas possible qu'un grand nombre n'apperçoive la mauvaise foi de ceux qui les dirigent, et qu'ils ne sentent que si cet homme étoit réellement tel qu'ils le font, il seroit superflu d'en imposer au public sur son compte, et d'employer tant d'impostures pour le charger de choses qu'il ne fait pas, et déguiser celles qu'il fait. Si l'intérêt, l'animosité, la crainte, les font concourir aujourd'hui sans peine à ces manœuvres; un temps peut venir où leur passion calmée et leur intérêt changé, leur feront voir sous un jour bien différent les œuvres sourdes dont ils sont aujourd'hui témoins et complices. Est-il croyable alors qu'aucun de ces coopérateurs subalternes ne parlera confidemment à personne de ce qu'il a vu, de ce qu'on lui a fait faire, et de l'effet de tout cela pour abuser le public? que, trouvant d'honnêtes gens empressés à la recherche de la vérité défigurée, ils ne seront point tentés de se rendre encore nécessaires en la découvrant, comme ils le sont maintenant pour la cacher, de se donner quelque importance en montrant qu'ils furent admis dans la confidence des Grands, et qu'ils savent des anecdotes ignorées du

public ? Et pourquoi ne croirois-je pas que le regret d'avoir contribué à noircir un innocent en rendra quelques-uns indiscrets ou véridiques, sur-tout à l'heure où, prêts à sortir de cette vie, ils seront sollicités par leur conscience à ne pas emporter leur coulpe avec eux? Enfin, pourquoi les réflexions que vous et moi faisons aujourd'hui ne viendroient-elles pas alors dans l'esprit de plusieurs personnes, quand elles examineront de sang-froid la conduite qu'on a tenue et la facilité qu'on eut par elle de peindre cet homme comme on a voulu ? On sentira qu'il est beaucoup plus incroyable qu'un pareil homme ait existé réellement, qu'il ne l'est que la crédulité publique, enhardissant les imposteurs, les ait portés à le peindre ainsi successivement et en enchérissant toujours, sans s'appercevoir qu'ils passoient même la mesure du possible. Cette marche, très-naturelle à la passion, est un piége qui la décele, et dont elle se garantit rarement. Celui qui voudroit tenir un registre exact de ce que, selon vos Messieurs, il a fait, dit, écrit, imprimé depuis qu'ils se sont emparés de sa personne, joint à tout ce qu'il a fait réellement, trouveroit qu'en cent ans il n'auroit pu suffire à tant de choses. Tous les livres qu'on lui attribue, tous les propos qu'on lui fait tenir, sont aussi concordans et aussi naturels que les faits qu'on lui impute ; et tout cela toujours si bien prouvé, qu'en admettant un seul de

ces faits, on n'a plus droit d'en rejeter aucun autre.

Cependant avec un peu de calcul et de bon sens, on verra que tant de choses sont incompatibles, que jamais il n'a pu faire tout cela, ni se trouver en tant de lieux différens en si peu de temps; qu'il y a par conséquent plus de fictions que de vérités dans toutes ces anecdotes entassées, et qu'enfin les mêmes preuves qui n'empêchent pas les unes d'être des mensonges, ne sauroient établir que les autres sont des vérités. La force même et le nombre de toutes ces preuves suffiront pour faire soupçonner le complot; et dès-lors toutes celles qui n'auront pas subi l'épreuve légale perdront leur force, tous les témoins qui n'auront pas été confrontés à l'accusé perdront leur autorité, et il ne restera contre lui de charges solides que celles qui lui auront été connues et dont il n'aura pu se justifier; c'est-à-dire, qu'aux fautes près qu'il a déclarées le premier, et dont vos Messieurs ont tiré un si grand parti, on n'aura rien du tout à lui reprocher.

C'est dans cette persuasion qu'il me paroît raisonnable qu'il se console des outrages de ses contemporains et de leur injustice. Quoi qu'ils puissent faire, ses livres transmis à la postérité, montreront que leur auteur ne fut point tel qu'on s'efforce de le peindre; et sa vie réglée, simple, uniforme, et la même depuis tant d'années, ne s'accordera jamais avec le caractere affreux qu'on veut lui

lui donner. Il en sera de ce ténébreux complot, formé dans un si profond secret, développé avec de si grandes précautions, et suivi avec tant de zele, comme de tous les ouvrages des passions des hommes qui sont passagers et périssables comme eux. Un temps viendra qu'on aura pour le siecle où vécut J. J. la même horreur que ce siecle marque pour lui; et que ce complot immortalisant son auteur, comme Erostrate, passera pour un chef-d'œuvre de génie, et plus encore de méchanceté.

LE FRANÇOIS.

Je joins de bon cœur mes vœux aux vôtres pour l'accomplissement de cette prédiction: mais j'avoue que je n'y ai pas autant de confiance; et à voir le tour qu'a pris cette affaire, je jugerois que des multitudes de caracteres et d'événemens décrits dans l'histoire, n'ont peut-être d'autre fondement que l'invention de ceux qui se sont avisés de les affirmer. Que le temps fasse triompher la vérité, c'est ce qui doit arriver très-souvent: mais que cela arrive toujours, comment le sait-on, et sur quelle preuve peut-on l'assurer? Des vérités long-temps cachées se découvrent enfin par quelques circonstances fortuites. Cent mille autres peut-être resteront à jamais offusquées par le mensonge, sans que nous ayons aucun moyen de les reconnoître et de les manifester; car tant qu'elles restent cachées, elles sont pour nous comme n'existant pas. Otez le hasard

qui en fait découvrir quelqu'une, elle continueroit d'être cachée : et qui sait combien il en reste pour qui ce hasard ne viendra jamais ? Ne disons donc pas que le temps fait toujours triompher la vérité : car c'est ce qu'il nous est impossible de savoir ; et il est bien plus croyable qu'effaçant pas à pas toutes ses traces, il fait plus souvent triompher le mensonge, sur-tout quand les hommes ont intérêt à le soutenir. Les conjectures sur lesquelles vous croyez que le mystere de ce complot sera dévoilé, me paroissent, à moi qui l'ai vu de plus près, beaucoup moins plausibles qu'à vous. La ligue est trop forte, trop nombreuse, trop bien liée, pour pouvoir se dissoudre aisément ; et tant qu'elle durera comme elle est, il est trop périlleux de s'en détacher pour que personne s'y hasarde sans autre intérêt que celui de la justice. De tant de fils divers qui composent cette trame, chacun de ceux qui la conduisent ne voit que celui qui doit gouverner, et tout au plus ceux qui l'avoisinent. Le concours général du tout n'est apperçu que des directeurs, qui travaillent sans relâche à démêler ce qui s'embrouille, à ôter les tiraillemens, les contradictions, et à faire jouer le tout d'une maniere uniforme. La multitude des choses incompatibles entr'elles qu'on fait dire et faire à J. J. n'est, pour ainsi dire, que le magasin des matériaux dans lequel les entrepreneurs, faisant un triage, choisiront à loisir les choses

assortissantes qui peuvent s'accorder ; et rejetant celles qui tranchent, répugnent et se contredisent, parviendront bientôt à les faire oublier après qu'elles auront produit leur effet. *Inventez toujours*, disent-ils aux ligueurs subalternes, *nous nous chargeons de choisir et d'arranger après*. Leur projet est, comme je vous l'ai dit, de faire une refonte générale de toutes les anecdotes recueillies ou fabriquées par leurs satellites, et de les arranger en un corps d'histoire disposée avec tant d'art, et travaillée avec tant de soin, que tout ce qui est absurde et contradictoire, loin de paroître un tissu de fables grossieres, paroîtra l'effet de l'inconséquence de l'homme, qui, avec des passions diverses et monstrueuses, vouloit le blanc et le noir, et passoit sa vie à faire et défaire, faute de pouvoir accomplir ses mauvais desseins.

Cet ouvrage qu'on prépare de longue main pour le publier d'abord après sa mort, doit, par les pieces et les preuves dont il sera muni, fixer si bien le jugement du public sur sa mémoire, que personne ne s'avise même de former là-dessus le moindre doute. On y affectera pour lui le même intérêt, la même affection dont l'apparence bien ménagée a eu tant d'effet de son vivant ; et pour marquer plus d'impartialité, pour lui donner comme à regret un caractere affreux, on y joindra les éloges les plus outrés de sa plume et de ses talens, mais tournés de

façon à le rendre odieux encore par là; comme si dire et prouver également le pour et le contre, tout persuader et ne rien croire, eût été le jeu favori de son esprit. En un mot, l'écrivain de cette vie, admirablement choisi pour cela, saura comme l'Aletès du Tasse,

Menteur adroit, savant dans l'art de nuire
Sous la forme d'éloge habiller la satire.

Ses livres, dites-vous, transmis à la postérité, déposeront en faveur de leur auteur. Ce sera, je l'avoue, un argument bien fort pour ceux qui penseront comme vous et moi sur ces livres. Mais savez-vous à quel point on peut les défigurer? et tout ce qui a déjà été fait pour cela avec le plus grand succès, ne prouve-t-il pas qu'on peut tout faire sans que le public le croye ou le trouve mauvais? Cet argument tiré de ses livres a toujours inquiété nos Messieurs. Ne pouvant les anéantir, et leurs plus malignes interprétations ne suffisant pas encore pour les décrier à leur gré, ils en ont entrepris la falsification; et cette entreprise qui sembloit d'abord presque impossible est devenue par la connivence du public, de la plus facile exécution. L'Auteur n'a fait qu'une seule édition de chaque piece. Ces impressions éparses ont disparu depuis longtemps; et le peu d'exemplaires qui peuvent rester, cachés dans quelques cabinets, n'ont excité la curiosité de personne pour

les comparer avec les recueils dont on affecte d'inonder le public. Tous ces recueils, grossis de critiques outrageantes, de libelles vénimeux, et faits avec l'unique projet de défigurer, les productions de l'auteur, d'en altérer les maximes, et d'en changer peu-à-pen l'esprit, ont été dans cette vue, arrangés et falsifiés avec beaucoup d'art; d'abord seulement par des retranchemens qui, supprimant les éclaircissemens nécessaires, altéroient le sens de ce qu'on laissoit; puis par d'apparentes négligences qu'on pouvoit faire passer pour des fautes d'impression, mais qui produisoient des contresens terribles, et qui, fidellement transcrites à chaque impression nouvelle, ont enfin substitué par tradition ces fausses leçons aux véritables. Pour mieux réussir dans ce projet, on a imaginé de faire de belles éditions qui, par leur perfection typographique, fissent tomber les précédentes et restassent dans les bibliothéques; et pour leur donner un plus grand crédit, on a tâché d'y intéresser l'auteur même par l'appât du gain, et on lui a fait pour cela, par le libraire chargé de ces manœuvres, des propositions assez magnifiques pour devoir naturellement le tenter. Le projet étoit d'établir ainsi la confiance du public, de ne faire passer sous les yeux de l'Auteur que des épreuves correctes, et de tirer à son insçu les feuilles destinées pour le public, et où le texte eût été accommodé selon les vues

de nos Messieurs. Rien n'eût été si facile par la maniere dont il est enlacé, que de lui cacher ce petit manege, et de le faire ainsi servir lui-même à autoriser la fraude dont il devoit être la victime, et qu'il eût ignorée, croyant transmettre à la postérité une édition fidelle de ses écrits. Mais soit dégoût, soit paresse, soit qu'il ait eu quelque vent du projet, non content de s'être refusé à la proposition, il a désavoué dans une protestation signée, tout ce qui s'imprimeroit désormais sous son nom. L'on a donc pris le parti de se passer de lui et d'aller en avant comme s'il participoit à l'entreprise. L'édition se fait par souscription et s'imprime, dit-on, à Bruxelles, en beau papier, beau caractere, belles estampes. On n'épargnera rien pour la prôner dans toute l'Europe, et pour en vanter surtout l'exactitude et la fidélité, dont on ne doutera pas plus que de la ressemblance du portrait publié par l'ami Hume. Comme elle contiendra beaucoup de nouvelles pieces refondues ou fabriquées par nos Messieurs, on aura grand soin de les munir de titres plus que suffisans auprès d'un public qui ne demande pas mieux que de tout croire, et qui ne s'avisera pas si tard de faire le difficile sur leur authenticité.

ROUSSEAU.

Mais comment! cette déclaration de J. J. dont vous venez de parler ne lui servira

donc de rien pour se garantir de toutes ces fraudes ? et quoiqu'il puisse dire, vos Messieurs feront passer sans obstacle tout ce qu'il leur plaira d'imprimer sous son nom.

LE FRANÇOIS.

Bien plus; ils ont su tourner contre lui jusqu'à son désaveu. En le faisant imprimer eux-mêmes, ils en ont tiré pour eux un nouvel avantage, en publiant que, voyant ses mauvais principes mis à découvert et consignés dans ses écrits, il tâchoit de se disculper en rendant leur fidélité suspecte. Passant habilement sous silence les falsifications réelles, ils ont fait entendre qu'il accusoit d'être falsifiés des passages que tout le monde sait bien ne l'être pas; et fixant toute l'attention du public sur ces passages, ils l'ont ainsi détourné de vérifier leurs infidélités. Supposez qu'un homme vous dise : J. J. dit qu'on lui a volé des poires, et il ment; car il a son compte de pommes; donc on ne lui a point volé de poires. Ils ont exactement raisonné comme cet homme-là; et c'est sur ce raisonnement qu'ils ont persiflé sa déclaration. Ils étoient si sûrs de son peu d'effet, qu'en même temps qu'ils la faisoient imprimer, ils imprimoient aussi cette prétendue traduction du Tasse tout exprès pour la lui attribuer, et qu'ils lui ont en effet attribuée, sans la moindre objection de la part du public; comme si cette maniere d'écrire aride et sautillante, sans liaison, sans harmonie et sans grace;

étoit en effet la sienne. De sorte que, selon eux, tout en protestant contre tout ce qui paraîtroit désormais sous son nom, ou qui lui seroit attribué, il publioit néanmoins ce barbouillage, non-seulement sans s'en cacher, mais ayant grand'peur de n'en être pas cru l'auteur, comme il paroît par la préface singeresse qu'ils ont mise à la tête du livre.

Vous croyez qu'une balourdise aussi grossiere, une aussi extravagante contradiction devoit ouvrir les yeux à tout le monde et révolter contre l'impudence de nos Messieurs poussée ici jusqu'à la bêtise? Point du tout: en réglant leurs manœuvres sur la disposition où ils ont mis le public, sur la crédulité qu'ils lui ont donnée, ils sont bien plus sûrs de réussir que s'ils agissoient avec plus de finesse. Dès qu'il s'agit de J. J., il n'est besoin de mettre ni bon sens, ni vraisemblance dans les choses qu'on en débite; plus elles sont absurdes et ridicules, plus on s'empresse à n'en pas douter. Si d'A*** ou D*** s'avisoient d'affirmer aujourd'hui qu'il a deux têtes, en le voyant passer demain dans la rue tout le monde lui verroit deux têtes très-distinctement, et chacun seroit très-surpris de n'avoir pas apperçu plutôt cette monstruosité.

Nos Messieurs sentent si bien cet avantage, et savent si bien s'en prévaloir, qu'il entre dans leurs plus efficaces ruses, d'employer des manœuvres pleines d'audace et

d'impudence

d'impudence au point d'en être incroyables, afin que s'il les apprend et s'en plaint, personne n'y veuille ajouter foi. Quand, par exemple, un honnête imprimeur Simon dira publiquement à tout le monde que J.J. vient souvent chez lui voir et corriger les épreuves de ces éditions frauduleuses qu'ils font de ses écrits, qui est-ce qui croira que J.J. ne connoît pas l'imprimeur Simon, et n'avoit pas même ouï parler de ces éditions quand ce discours lui revint? Quand encore on verra son nom pompeusement étalé dans les listes des souscripteurs de livres de prix, qui est-ce qui dès à présent et dans l'avenir ira s'imaginer que toutes ces souscriptions prétendues sont là mises à son insçu, ou malgré lui, seulement pour lui donner un air d'opulence et de prétention qui démente le ton qu'il a pris. Et cependant.....

ROUSSEAU.

Je sais ce qu'il en est, car il m'a protesté n'avoir fait en sa vie qu'une seule souscription, savoir, celle pour la statue de M. de Voltaire (*).

(*) *Lettre de M. Rousseau à M. De la Tourette.*

à Lyon 2 Juin 1770.

J'apprends, Monsieur, qu'on a formé le projet d'élever une statue à M. de Voltaire, et qu'on permet à tous ceux qui sont connus par quelque ouvrage imprimé, de concourir à cette entreprise. J'ai payé assez cher le droit d'etre admis à cet honneur, pour oser y prétendre; et je vous supplie de vouloir bien interposer vos bons offices pour me faire inscrire au nombre

LE FRANÇOIS.

Hé bien, Monsieur, cette seule souscription qu'il a faite, est la seule dont on ne sait rien; car le discret d'A*** qui l'a reçue n'en a pas fait beaucoup de bruit. Je comprends bien que cette souscription est moins une générosité qu'une vengeance; mais c'est une vengeance à la J. J. que Voltaire ne lui rendra pas.

des souscrivans. J'espere, Monsieur, que les bontés dont vous m'honorez et l'occasion pour laquelle je m'en prévaux ici, vous feront aisément pardonner la liberté que je prends. Je vous salue, Monsieur, très-humblement et de tout mon cœur.

Lettre de M. de Voltaire à M. de la Tourette, relativement à la précédente, transcrite sur l'original.

23 Juin 1770 à Ferney.

Vous savez, peut-être, Monsieur, qu'on a imprimé dans la gazette de Berne que Jean-Jacques Rousseau vous avait écrit une lettre par laquelle il souscrivait entre vos mains pour certaine statue. Je vous prie de me dire si la chose est vraie. J'ai peur que les gens de lettres de Paris ne veuillent point admettre d'étranger. Ceci est une galanterie toute Française. Ceux qui l'ont imaginée sont tous ou artistes, ou amateurs. M. le Duc de Choiseul est à la tête, et trouverait peut-être mauvais que l'article de la gazette se trouvât vrai.

Mde. Denis vous fait les plus sinceres complimens. Agréez, Monsieur, les assurances de mon tendre attachement pour vous et pour toute votre famille.

Vous devez sentir par ces exemples, que de quelque façon qu'il s'y prenne, et dans aucun temps, il ne peut raisonnablement espérer que la vérité perce à son égard à travers les filets tendus autour de lui, et dans lesquels en s'y débattant, il ne fait que s'enlacer davantage. Tout ce qui lui arrive est trop hors de l'ordre commun des choses pour pouvoir jamais être cru ; et ses protestations mêmes ne feront qu'attirer sur lui les reproches d'impudence et de mensonge que méritent ses ennemis.

Donnez à J. J. un conseil ; le meilleur peut-être qui lui reste à suivre, environné comme il est d'embûches et de piéges, où chaque pas ne peut manquer de l'attirer : c'est de rester, s'il se peut, immobile, de ne point agir du tout (5), de n'acquiescer à rien de ce qu'on lui propose, sous quelque prétexte que ce soit, et de résister même à ses propres mouvemens, tant qu'il peut s'abstenir de les suivre. Sous quelque face avantageuse qu'une chose à faire ou à dire se présente à son esprit, il doit compter

(5) Il ne m'est pas permis de suivre ce conseil en ce qui regarde la juste défense de mon honneur. Je dois jusqu'à la fin faire tout ce qui dépend de moi, sinon pour ouvrir les yeux à cette aveugle génération, du moins pour en éclairer une plus équitable. Tous les moyens pour cela me sont ôtés, je le sais ; mais sans aucun espoir de succès tous les efforts possibles quoiqu'inutiles n'en sont pas moins dans mon devoir, et je ne cesserai de les faire jusqu'à mon dernier soupir. *Fay ce que doy, arrive que pourra.*

que dès qu'on lui laisse le pouvoir de l'exécuter, c'est qu'on est sûr d'en tourner l'effet contre lui et de la lui rendre funeste. Par exemple, pour tenir le public en garde contre les falsifications de ses livres et contre tous les écrits pseudonymes qu'on fait courir journellement sous son nom, qu'y avoit-il de meilleur en apparence et dont on pût moins abuser pour lui nuire, que la déclaration dont nous venons de parler? et cependant vous seriez étonné du parti qu'on a tiré de cette déclaration pour un effet tout contraire, et il a dû sentir cela de lui-même par le soin qu'on a pris de la faire imprimer à son insçu: car il n'a sûrement pas pu croire qu'on ait pris ce soin pour lui faire plaisir. L'Ecrit sur le Gouvernement de Pologne (6) qu'il n'a fait que sur les plus touchantes instances, avec le plus parfait désintéressement, et par les seuls motifs de la plus

(6) Cet écrit est tombé dans les mains de M. d'A*** peut-être aussi-tôt qu'il est sorti des miennes, et Dieu sait quel usage il en a su faire. M. le Comte Wielhorski m'apprit, en venant me dire adieu à son départ de Paris, qu'on avoit mis des horreurs de lui dans la gazette d'Hollande. A l'air dont il me dit cela, j'ai jugé en y repensant qu'il me croyoit l'auteur de l'article, et je ne doute pas qu'il n'y ait du d'A*** dans cette affaire, aussi bien que dans celle d'un certain Comte Zanowisch Dalmate, et d'un prêtre avanturier Polonois qui a fait mille efforts pour pénétrer chez moi. Les manœuvres de ce M. d'A*** ne me surprennent plus, j'y suis tout accoutumé. Je ne puis

pure vertu, sembloit ne pouvoir qu'honorer son auteur et le rendre respectable, quand même cet écrit n'eût été qu'un tissu d'erreurs. Si vous saviez par qui, pour qui, pourquoi cet écrit étoit sollicité, l'usage qu'on s'est empressé d'en faire, et le tour qu'on a su lui donner, vous sentiriez parfaitement combien il eût été à desirer pour l'auteur que, résistant à toute cajolerie, il se refusât à l'appât de cette bonne œuvre qui de la part de ceux qui la sollicitoient avec tant d'instance, n'avoit pour but que de la rendre pernicieuse pour lui. En un mot, s'il connoît sa situation, il doit comprendre, pour peu qu'il y réfléchisse, que toute proposition qu'on lui fait et quelque couleur qu'on y donne, a toujours un but qu'on lui cache, et qui l'empêcheroit d'y consentir, si ce but lui étoit connu. Il doit sentir sur-tout que le motif de faire

assurément approuver la conduite du Comte Wielhorski à mon égard. Mais cet article à part que je n'entreprends pas d'expliquer, j'ai toujours regardé et je regarde encore ce Seigneur Polonois comme un honnête homme et un bon patriote; et si j'avois la fantaisie et les moyens de faire insérer des articles dans les gazettes, j'aurois assurément des choses plus pressées à dire et plus importantes pour moi que des satires du Comte Wielhorski. Le succès de toutes ces menées est un effet nécessaire du système de conduite que l'on suit à mon égard. Qu'est-ce qui pourroit empêcher de réussir tout ce qu'on entreprend contre moi, dont je ne sais rien, à quoi je ne peux rien, et que tout le monde favorise?

du bien, ne peut-être qu'un piége pour lui de la part de ceux qui le lui proposent, et pour eux un moyen réel de faire du mal à lui ou par lui, pour le lui imputer dans la suite; qu'après l'avoir mis hors d'état de rien faire d'utile aux autres ni à lui-même, on ne peut plus lui présenter un pareil motif que pour le tromper; qu'enfin n'étant plus, dans sa position, en puissance de faire aucun bien, tout ce qu'il peut désormais faire de mieux est de s'abstenir tout-à-fait d'agir, de peur de mal faire sans le voir ni le vouloir; comme cela lui arrivera infailliblement chaque fois qu'il cédera aux instances des gens qui l'environnent, et qui ont toujours leur leçon toute faite sur les choses qu'ils doivent lui proposer. Sur-tout qu'il ne se laisse point émouvoir par le reproche de se refuser à quelque bonne œuvre; sûr au contraire que si c'étoit réellement une bonne œuvre, loin de l'exhorter à y concourir, tout se réuniroit pour l'en empêcher, de peur qu'il n'en eût le mérite, et qu'il n'en résultât quelque effet en sa faveur.

Par les mesures extraordinaires qu'on prend pour altérer et défigurer ses écrits, et pour lui en attribuer auxquels il n'a jamais songé, vous devez juger que l'objet de la ligue ne se borne pas à la génération présente, pour qui ces soins ne sont plus nécessaires: et puisqu'ayant sous

les yeux ses livres, tels à-peu-près qu'il les a composés, on n'en a pas tiré l'objection qui nous paroît si forte à l'un et à l'autre contre l'affreux caractere qu'on prête à l'auteur; puisqu'au contraire on les a su mettre au rang de ses crimes, que la profession de foi du Vicaire est devenue un écrit impie, l'Héloïse un roman obscene, le Contrat social un livre séditieux; puisqu'on vient de mettre à Paris Pygmalion malgré lui sur la scene tout exprès pour exciter ce risible scandale qui n'a fait rire personne, et dont nul n'a senti la comique absurdité: puisqu'enfin ces écrits, tels qu'ils existent, n'ont pas garanti leur auteur de la diffamation de son vivant, l'en garantiront-ils mieux après sa mort, quand on les aura mis dans l'état projetté pour rendre sa mémoire odieuse, et quand les auteurs du complot auront eu tout le temps d'effacer toutes les traces de son innocence et de leur imposture? Ayant pris toutes leurs mesures en gens prévoyans et pourvoyans qui songent à tout, auroient-ils oublié la supposition que vous faites du repentir de quelque complice, du moins à l'heure de la mort, et les déclarations incommodes qui pourroient en résulter s'ils n'y mettoient ordre? Non, Monsieur, comptez que toutes leurs mesures sont si bien prises, qu'il leur reste peu de chose à craindre de ce côté-là.

Parmi les singularités qui distinguent le

siecle où nous vivons de tous les autres, est l'esprit méthodique et conséquent qui depuis vingt ans dirige les opinions publiques. Jusqu'ici ces opinions erroient sans suite et sans regle au gré des passions des hommes; et ces passions s'entrechoquant sans cesse, faisoient flotter le public de l'une à l'autre sans aucune direction constante. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les préjugés eux-mêmes ont leurs marches et leurs regles; et ces regles auxquelles le public est asservi, sans qu'il s'en doute, s'établissent uniquement sur les vues de ceux qui le dirigent. Depuis que la secte philosophique s'est réunie en un corps sous des chefs; ces chefs, par l'art de l'intrigue auquel ils se sont appliqués, devenus les arbitres de l'opinion publique, le sont par elle de la réputation, même de la destinée des particuliers, et par eux de celle de l'Etat. Leur essai fut fait sur J. J.; et la grandeur du succès qui dut les étonner eux-mêmes, leur fit sentir jusqu'où leur crédit pouvoit s'étendre. Alors ils songerent à s'associer des hommes puissans pour devenir avec eux les arbitres de la société, ceux sur-tout qui, disposés comme eux aux secrettes intrigues et aux mines souterraines, ne pouvoient manquer de rencontrer et d'éventer souvent les leurs. Ils leur firent sentir que travaillant de concert ils pouvoient étendre tellement leurs rameaux sous les pas des

hommes, que nul ne trouvât plus d'assiette solide et ne pût marcher que sur des terrains contreminés. Ils se donnerent des chefs principaux qui, de leur côté dirigeant sourdement toutes les forces publiques sur les plans convenus entr'eux, rendent infaillible l'exécution de tous leurs projets. Ces chefs de la ligue philosophique la méprisent et n'en sont pas estimés; mais l'intérêt commun les tient étroitement unis les uns aux autres, parce que la haine ardente et cachée est la grande passion de tous, et que par une rencontre assez naturelle, cette haine commune est tombée sur les mêmes objets. Voilà comment le siecle où nous vivons est devenu le siecle de la haine et des secrets complots: siecle où tout agit de concert sans affection pour personne, où nul ne tient à son parti par attachement, mais par aversion pour le parti contraire; où, pourvu qu'on fasse le mal d'autrui, nul ne se soucie de son propre bien.

ROUSSEAU.

C'étoit pourtant chez tous ces gens si haineux que vous trouviez pour J. J. une affection si tendre.

LE FRANÇOIS.

Ne me rappellez pas mes torts; ils étoient moins réels qu'apparens. Quoique tous ces ligueurs m'eussent fasciné l'esprit par un certain jargon papilloté, toutes ces ridicules vertus si pompeusement étalées,

étoient presque aussi choquantes à mes yeux qu'aux vôtres. J'y sentois une forfanterie que je ne savois pas démêler ; et mon jugement, subjugué mais non satisfait, cherchoit les éclaircissemens que vous m'avez donnés, sans savoir les trouver de lui-même.

Les complots ainsi arrangés, rien n'a été plus facile que de les mettre à exécution par des moyens assortis à cet effet. Les oracles des Grands ont toujours un grand crédit sur le peuple. On n'a fait qu'y ajouter un air de mystere pour les faire mieux circuler. Les philosophes pour conserver une certaine gravité, se sont donné, en se faisant chefs de parti, des multitudes de petits éleves qu'ils ont initiés aux secrets de la secte, et dont ils ont fait autant d'émissaires et d'opérateurs de sourdes iniquités ; et répandant par eux les noirceurs qu'ils inventoient et qu'ils feignoient eux de vouloir cacher, ils étendoient ainsi leur cruelle influence dans tous les rangs sans excepter les plus élevés. Pour s'attacher inviolablement leurs créatures, les chefs ont commencé par les employer à mal faire, comme Catilina fit boire à ses conjurés le sang d'un homme ; sûrs que par ce mal où ils les avoient fait tremper, ils les tenoient liés pour le reste de leur vie. Vous avez dit que la vertu n'unit les hommes que par des liens fragiles, au lieu que les chaînes du crime sont impossibles à rompre. L'expérience en est sensible dans

l'histoire de J. J. Tout ce qui tenoit à lui par l'estime et la bienveillance que sa droiture et la douceur de son commerce devoient naturellement inspirer, s'est éparpillé sans retour à la première épreuve, ou n'est resté que pour le trahir. Mais les complices de nos Messieurs n'oseront jamais ni les démasquer, quoi qu'il arrive, de peur d'être démasqués eux-mêmes; ni se détacher d'eux, de peur de leur vengeance, trop bien instruits de ce qu'ils savent faire pour l'exercer. Demeurant ainsi tous unis par la crainte, plus que les bons ne le sont par l'amour, ils forment un corps indissoluble dont chaque membre ne peut plus être séparé.

Dans l'objet de disposer, par leurs disciples, de l'opinion publique et de la réputation des hommes, ils ont assorti leur doctrine à leurs vues; ils ont fait adopter à leurs sectateurs les principes les plus propres à se les tenir inviolablement attachés, quelque usage qu'ils en veuillent faire, et pour empêcher que les directions d'une importune morale ne vinssent contrarier les leurs, ils l'ont sappée par la base en détruisant toute religion, tout libre-arbitre, par conséquent tout remords, d'abord avec quelque précaution par la secrette prédication de leur doctrine, et ensuite tout ouvertement, lorsqu'ils n'ont plus eu de puissance réprimante à craindre. En paroissant prendre le contre-pied des Jésuites,

ils ont tendu néanmoins au même but par des routes détournées, en se faisant comme eux chefs de parti. Les Jésuites se rendoient tout-puissans en exerçant l'autorité divine sur les consciences, et se faisant au nom de Dieu les arbitres du bien et du mal. Les philosophes ne pouvant usurper la même autorité se sont appliqués à la détruire, et puis en paroissant expliquer la nature (7) à leurs dociles sectateurs, et s'en faisant les suprêmes interprêtes, ils se sont établis en son nom une autorité non moins absolue que celle de leurs ennemis, quoiqu'elle paroisse libre et ne régner sur les volontés que par la raison. Cette haine mutuelle étoit au fond une rivalité de puissance comme celle de Carthage et de Rome. Ces deux corps, tous deux impérieux, tous deux intolérans, étoient par conséquent incompatibles, puisque le systême fondamental de l'un et de l'autre étoit de régner despotiquement. Chacun voulant régner seul, ils ne pouvoient partager l'empire et régner ensemble; ils s'excluoient mutuellement. Le nouveau, suivant plus adroitement les eremens de l'autre, l'a supplanté en lui débauchant ses appuis, et par eux est venu à bout de le détruire. Mais on le voit déjà

(7) Nos Philosophes ne manquent pas d'étaler pompeusement ce mot de *Nature* à la tete de tous leurs écrits. Mais ouvrez le livre, et vous verrez quel jargon métaphysique ils ont décoré de ce beau nom.

marcher sur ses traces avec autant d'audace et plus de succès, puisque l'autre a toujours éprouvé de la résistance et que celui-ci n'en éprouve plus. Son intolérance plus cachée et non moins cruelle ne paroît pas exercer la même rigueur parce qu'elle n'éprouve plus de rebelles; mais s'il renaissoit quelques vrais défenseurs du théïsme, de la tolérance et de la morale, on verroit bientôt s'élever contr'eux les plus terribles persécutions; bientôt une inquisition philosophique, plus cauteleuse et non moins sanguinaire que l'autre, feroit brûler sans miséricorde quiconque oseroit croire en Dieu. Je ne vous déguiserai point qu'au fond du cœur je suis resté croyant moi-même aussi bien que vous. Je pense là-dessus, ainsi que J. J., que chacun est porté naturellement à croire ce qu'il desire, et que celui qui se sent digne du prix des ames justes ne peut l'empêcher de l'espérer. Mais sur ce point comme sur J. J. lui-même, je ne veux point professer hautement et inutilement des sentimens qui me perdroient. Je veux tâcher d'allier la prudence avec la droiture, et ne faire ma véritable profession de foi que quand j'y serai forcé sous peine de mensonge.

Or cette doctrine de matérialisme et d'athéisme, prêchée et propagée avec toute l'ardeur des plus zélés missionnaires, n'a pas seulement pour objet de faire dominer les chefs sur leurs prosélytes, mais dans les mysteres secrets où ils les employent, de

n'en craindre aucune indiscrétion durant leur vie, ni aucune repentance à leur mort. Leurs trames après le succès meurent avec leurs complices, auxquels ils n'ont rien tant appris qu'à ne pas craindre dans l'autre vie ce *Poul-Serrho* des Persans, objecté par J. J. à ceux qui disent que la religion ne fait aucun bien. Le dogme de l'ordre moral rétabli dans l'autre vie a fait jadis réparer bien des torts dans celle-ci ; et les imposteurs ont eu dans les derniers momens de leurs complices un danger à courir, qui souvent leur servit de frein. Mais notre philosophie en délivrant ses prédicateurs de cette crainte, et leurs disciples de cette obligation, a détruit pour jamais tout retour au répentir. A quoi bon des révélations non moins dangereuses qu'inutiles ? Si l'on meurt, on ne risque rien, selon eux, à se taire ; et l'on risque tout à parler, si l'on en revient. Ne voyez-vous pas que depuis long-temps on n'entend plus parler de restitutions, de réparations, de réconciliations au lit de la mort ; que tous les mourans sans repentir, sans remords, emportent sans effroi dans leur conscience le bien d'autrui, le mensonge et la fraude dont ils la chargerent pendant leur vie? Et que serviroit même à J. J. ce repentir supposé d'un mourant, dont les tardives déclarations étouffées par ceux qui les entourent, ne transpireroient jamais au-dehors et ne parviendroient à la connoissance de personne ?

Ignorez-vous que tous les ligueurs, surveillans les uns des autres, forcent et sont forcés de rester fidelles au complot; et qu'entourés, sur-tout à leur mort, aucun d'eux ne trouveroit pour recevoir sa confession, au moins à l'égard de J. J., que de faux dépositaires qui ne s'en chargeroient que pour l'ensevelir dans un secret éternel? Ainsi toutes les bouches sont ouvertes au mensonge, sans que parmi les vivans et les mourans il s'en trouve désormais aucune qui s'ouvre à la vérité. Dites-moi donc quelle ressource lui reste pour triompher, même à force de temps; de l'imposture, et se manifester au public, quand tous les intérêts concourent à la tenir cachée, et qu'aucun ne porte à la révéler.

ROUSSEAU.

Non, ce n'est pas à moi à vous dire cela. c'est à vous-même, et ma réponse est écrite dans votre cœur. Eh! dites-moi donc à votre tour quel intérêt, quel motif vous ramene de l'aversion, de l'animosité même qu'on vous inspira pour J. J., à des sentimens si différens? Après l'avoir si cruellement haï quand vous l'avez cru méchant et coupable, pourquoi le plaignez-vous si sincérement aujourd'hui que vous le jugez innocent? Croyez-vous donc être le seul homme au cœur duquel parle encore la justice indépendamment de tout autre intérêt? Non, Monsieur, il en estencore,

et peut-être plus qu'on ne pense, qui sont plutôt abusés que séduits, qui font aujourd'hui par foiblesse et par imitation ce qu'ils voyent faire à tout le monde, mais qui rendus à eux-mêmes agiroient tout différemment. J. J. lui-même pense plus favorablement que vous de plusieurs de ceux qui l'approchent ; il les voit, trompés par ses soi-disans patrons, suivre sans le savoir les impressions de la haine, croyant de bonne foi suivre celles de la pitié. Il y a dans la disposition publique un prestige entretenu par les chefs de la ligue. S'ils se relâchoient un moment de leur vigilance, les idées dévoyées par leurs artifices ne tarderoient pas à reprendre leur cours naturel ; et la tourbe elle-même ouvrant enfin les yeux, et voyant où on l'a conduite, s'étonneroit de son propre égarement. Cela, quoi que vous en disiez, arrivera tôt ou tard. La question si cavaliérement décidée dans notre siecle sera mieux discutée dans un autre, quand la haine dans laquelle on entretient le public cessera d'être fomentée ; et quand dans des générations meilleures celle-ci aura été mise à son prix, ses jugemens formeront des préjugés contraires : ce sera une honte d'en avoir été loué ; et une gloire d'en avoir été haï. Dans cette génération même il faut distinguer encore, et les auteurs du complot, et ses directeurs des deux sexes, et leurs confidens en très-

petit

petit nombre initiés peut-être dans le secret de l'imposture, d'avec le public qui, trompé par eux et le croyant réellement coupable, se prête sans scrupule à tout ce qu'ils inventent pour le rendre plus odieux de jour en jour. La conscience éteinte dans les premiers n'y laisse plus de prise au repentir. Mais l'égarement des autres est l'effet d'un prestige qui peut s'évanouir ; et leur conscience rendue à elle-même peut leur faire sentir cette vérité si pure et si simple, que la méchanceté qu'on employe à diffamer un homme, prouve que ce n'est point pour sa méchanceté qu'il est diffamé. Si-tôt que la passion et la prévention cesseront d'être entretenues, mille choses qu'on ne remarque pas aujourd'hui frapperont tous les yeux. Ces éditions frauduleuses de ses écrits dont vos Messieurs attendent un si grand effet, en produiront alors un tout contraire et serviront à les déceler, en manifestant aux plus stupides les perfides intentions des éditeurs. Sa vie écrite de son vivant par des traîtres en se cachant très-soigneusement de lui, portera tous les caracteres des plus noirs libelles : enfin tous les manéges dont il est l'objet paroîtront alors ce qu'ils sont ; c'est tout dire.

Que les nouveaux philosophes aient voulu prévenir les remords des mourans par une doctrine qui mît leur conscience à son aise, de quelque poids qu'ils aient pu la charger, c'est de quoi je ne doute pas

plus que vous : remarquant sur-tout que la prédication passionnée de cette doctrine a commencé précisément avec l'exécution du complot, et paroît tenir à d'autres complots dont celui-ci ne fait que partie. Mais cet engouement d'athéïsme est un fanatisme éphémere, ouvrage de la mode, et qui se détruira par elle; et l'on voit par l'emportement avec lequel le peuple s'y livre, que ce n'est qu'une mutinerie contre sa conscience dont il sent le murmure avec dépit. Cette commode philosophie des heureux et des riches qui font leur paradis en ce monde, ne sauroit être long-temps celle de la multitude victime de leurs passions, et qui, faute de bonheur en cette vie, a besoin d'y trouver au moins l'espérance et les consolations que cette barbare doctrine leur ôte. Des hommes nourris dès l'enfance dans une intolérante impiété poussée jusqu'au fanatisme, dans un libertinage sans crainte et sans honte; une jeunesse sans discipline, des femmes sans mœurs (8), des peuples sans foi, des Rois sans loi;

(8) Je viens d'apprendre que la génération présente se vante singuliérement de bonnes mœurs. J'aurois dû deviner cela. Je ne doute pas qu'elle ne se vante aussi de désintéressement, de droiture, de franchise et de loyauté. C'est etre aussi loin des vertus qu'il est possible, que d'en perdre l'idée au point de prendre pour elles les vices contraires. Au reste, il est très-naturel qu'à force de sourdes intrigues et de

sans supérieur qu'ils craignent, et délivrés de toute espece de frein; tous les devoirs de la conscience anéantis, l'amour de la patrie et l'attachement au Prince éteints dans tous les cœurs, enfin nul autre lien social que la force; on peut prévoir aisément, ce me semble, ce qui doit bientôt résulter de tout cela. L'Europe en proie à des maitres instruits par leurs instituteurs mêmes à n'avoir d'autre guide que leur intérêt, ni d'autre Dieu que leurs passions; tantôt sourdement affamée, tantôt ouvertement dévastée, par-tout inondée de soldats (9), de comédiens, de filles publiques, de livres corrupteurs et de vices destructeurs; voyant naître et périr dans son sein des races indignes de vivre, sentira tôt ou tard dans ses calamités, le fruit des nouvelles instructions: et jugeant d'elles par leurs funestes effets, prendra dans la même horreur et les professeurs et les disciples et toutes ces doctrines cruelles qui, laissant l'empire absolu de l'homme à ses sens, et

noirs complots, à force de se nourrir de bile et de fiel, on perde enfin le goût des vrais plaisirs. Celui de nuire une fois goûté rend insensible à tous autres: c'est une des punitions des méchans.

(9) Si j'ai le bonheur de trouver enfin un Lecteur équitable, quoique François, j'espere qu'il pourra comprendre au moins cette fois, qu'Europe et France ne sont pas pour moi des mots synonymes.

bornant tout à la jouissance de cette courte vie, rendent le siecle où elles regnent aussi méprisable que malheureux.

Ces sentimens innés que la nature a gravés dans tous les cœurs, pour consoler l'homme dans ses miseres et l'encourager à la vertu, peuvent bien, à force d'art, d'intrigues et de sophismes, être étouffés dans les individus; mais prompts à renaître dans les générations suivantes, ils rameneront toujours l'homme à ses dispositions primitives, comme la semence d'un arbre greffé redonne toujours le sauvageon. Ce sentiment intérieur que nos philosophes admettent quand il leur est commode, et rejettent quand il leur est importun, perce à travers les écarts de la raison, et crie à tous les cœurs que la justice a une autre base que l'intérêt de cette vie, et que l'ordre moral dont rien ici-bas ne nous donne l'idée, a son siege dans un systême différent qu'on cherche en vain sur la terre, mais où tout doit être un jour ramené (10). La voix de la conscience ne peut pas plus être étouffée dans le cœur humain que celle de la raison dans l'entendement, et l'insensibilité morale est tout aussi peu naturelle que la folie.

(10) *De l'utilité de la Religion.* Titre d'un beau livre à faire, et bien nécessaire. Mais ce titre ne peut être dignement rempli ni par un homme d'Eglise, ni par un Auteur de profession. Il faudroit un homme tel qu'il n'en existe plus de nos jours, et qu'il n'en renaitra de long-temps.

Ne croyez donc pas que tous les complices d'une trame exécrable puissent vivre et mourir toujours en repos dans leur crime. Quand ceux qui les dirigent n'attiseront plus la passion qui les anima, quand cette passion se sera suffisamment assouvie, quand ils en auront fait périr l'objet dans les ennuis, la nature insensiblement reprendra son empire : ceux qui commirent l'iniquité en sentiront l'insupportable poids quand son souvenir ne sera plus accompagné d'aucune jouissance. Ceux qui en furent les témoins sans y tremper, mais sans la connoître, revenus de l'illusion qui les abuse, attesteront ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils savent, et rendront hommage à la vérité. Tout a été mis en œuvre pour prévenir et empêcher ce retour: mais on a beau faire, l'ordre naturel se rétablit tôt ou tard ; et le premier qui soupçonnera que J. J. pourroit bien n'avoir pas été coupable, sera bien près de s'en convaincre et d'en convaincre, s'il veut, ses contemporains qui, le complot et ses auteurs n'existant plus, n'auront d'autre intérêt que celui d'être justes et de connoître la vérité. C'est alors que tous ses monumens seront précieux, et que tel fait qui peut n'être aujourd'hui qu'un indice incertain, conduira peut-être jusqu'à l'évidence.

Voilà, Monsieur, à quoi tout ami de la justice et de la vérité peut sans se compromettre et doit consacrer tous les soins qui

sont en son pouvoir. Transmettre à la postérité des éclaircissemens sur ce point, c'est préparer et remplir peut-être l'œuvre de la providence. Le Ciel bénira, n'en doutez pas, une si juste entreprise. Il en résultera pour le public deux grandes leçons et dont il avoit grand besoin; l'une, d'avoir, et sur-tout aux dépens d'autrui, une confiance moins téméraire dans l'orgueil du savoir humain; l'autre, d'apprendre par un exemple aussi mémorable à respecter en tout et toujours le droit naturel, et à sentir que toute vertu qui se fonde sur une violation de ce droit est une vertu fausse qui couvre infailliblement quelque iniquité. Je me dévoue donc à cette œuvre de justice en tout ce qui dépend de moi, et je vous exhorte à y concourir, puisque vous le pouvez faire sans risque et que vous avez vu de plus près des multitudes de faits qui peuvent éclairer ceux qui voudront un jour examiner cette affaire. Nous pouvons à loisir et sans bruit faire nos recherches, les recueillir, y joindre nos réflexions; et reprenant autant qu'il se peut la trace de toutes ces manœuvres dont nous découvrons déjà les vestiges, fournir à ceux qui viendront après nous un fil qui les guide dans ce labyrinthe. Si nous pouvions conférer avec J. J. sur tout cela, je ne doute point que nous ne tirassions de lui beaucoup de lumieres qui resteront à jamais éteintes, et que nous ne fussions surpris nous-mêmes de la facilité avec laquelle

quelques mots de sa part expliqueroient des énigmes, qui sans cela demeureront peut-être impénétrables par l'adresse de ses ennemis. Souvent dans mes entretiens avec lui, j'en ai reçu de son propre mouvement des éclaircissemens inattendus sur des objets que j'avois vus bien différens, faute d'une circonstance que je n'avois pu deviner et qui leur donnoit un tout autre aspect. Mais, gêné par mes engagemens et forcé de supprimer mes objections, je me suis souvent refusé malgré moi aux solutions qu'il sembloit m'offrir, pour ne pas paroître instruit de ce que j'étois contraint de lui taire.

Si nous nous unissons pour former avec lui une société sincere et sans fraude, une fois sûr de notre droiture et d'être estimé de nous, il nous ouvrira son cœur sans peine; et recevant dans les nôtres les épanchemens auxquels il est naturellement si disposé, nous en pourrons tirer de quoi former de précieux mémoires, dont d'autres générations sentiront la valeur, et qui du moins les mettront à portée de discuter contradictoirement des questions aujourd'hui décidées sur le seul rapport de ses ennemis. Le moment viendra, mon cœur me l'assure, où sa défense, aussi périlleuse aujourd'hui qu'inutile, honorera ceux qui s'en voudront charger, et les couvrira, sans aucun risque, d'une gloire aussi belle, aussi pure, que la vertu généreuse en puisse obtenir ici-bas.

LE FRANÇOIS.

Cette proposition est tout-à-fait de mon goût; et j'y consens avec d'autant plus de plaisir, que c'est peut-être le seul moyen qui soit en mon pouvoir de réparer mes torts envers un innocent persécuté, sans risque de m'en faire à moi-même. Ce n'est pas que la société que vous me proposez soit tout-à-fait sans péril. L'extrême attention qu'on a sur tous ceux qui lui parlent, même une seule fois, ne s'oubliera pas pour nous. Nos Messieurs ont trop vu ma répugnance à suivre leurs erremens et à circonvenir comme eux un homme dont ils m'avoient fait de si affreux portraits, pour qu'ils ne soupçonnent pas tout au moins qu'ayant changé de langage à son égard, j'ai vraisemblablement aussi changé d'opinion. Depuis long-temps déjà, malgré vos précautions et les siennes, vous êtes inscrit comme suspect sur leurs registres; et je vous préviens que de maniere ou d'autre, vous ne tarderez pas à sentir qu'ils se sont occupés de vous: ils sont trop attentifs à tout ce qui approche de J. J. pour que personne leur puisse échapper; moi sur-tout, qu'ils ont admis dans leur demi-confidence, je suis sûr de ne pouvoir approcher de celui qui en fut l'objet, sans les inquiéter beaucoup. Mais je tâcherai de me conduire sans fausseté, de maniere à leur donner le moins d'ombrage qu'il sera possible. S'ils ont quelque sujet de me craindre, ils en

ont

ont aussi de me ménager ; et je me flatte qu'ils me connoissent trop d'honneur pour craindre des trahisons d'un homme qui n'a jamais voulu tremper dans les leurs.

Je ne refuse donc pas de le voir quelquefois avec prudence et précaution : il ne tiendra qu'à lui de connoître que je partage vos sentimens à son égard, et que si je ne puis lui révéler les mysteres de ses ennemis, il verra du moins que forcé de me taire je ne cherche pas à le tromper. Je concourrai de bon cœur avec vous pour dérober à leur vigilance et transmettre à de meilleurs temps les faits qu'on travaille à faire disparoître, et qui fourniront un jour de puissans indices pour parvenir à la connoissance de la vérité. Je sais que ses papiers déposés en divers temps, avec plus de confiance que de choix, en des mains qu'il crut fidelles, sont tous passés dans celles de ses persécuteurs, qui n'ont pas manqué d'anéantir ceux qui pouvoient ne leur pas convenir et d'accommoder à leur gré les autres ; ce qu'ils ont pu faire à discrétion, ne craignant ni examen, ni vérification de la part de qui que ce fût, ni sur-tout de gens intéressés à découvrir et manifester leur fraude. Si depuis lors il lui reste quelques papiers encore, on les guette pour s'en emparer au plus tard à sa mort ; et par les mesures prises, il est bien difficile qu'il en échappe aucun aux mains commises pour tout saisir. Le seul moyen qu'il ait de les conserver et de les

déposer secrettement, s'il est possible, en des mains vraiment fidelles et sûres. Je m'offre à partager avec vous les risques de ce dépôt, et je m'engage à n'épargner aucun soin pour qu'il paroisse un jour aux yeux du public tel que je l'aurai reçu, augmenté de toutes les observations que j'aurai pu recueillir tendantes à dévoiler la vérité. Voilà tout ce que la prudence me permet de faire pour l'acquit de ma conscience, pour l'intérêt de la justice, et pour le service de la vérité.

ROUSSEAU.

Et c'est aussi tout ce qu'il desire lui-même. L'espoir que sa mémoire soit rétablie un jour dans l'honneur qu'elle mérite, et que ses livres deviennent utiles par l'estime dûe à leur auteur, est désormais le seul qui peut le flatter en ce monde. Ajoutons-y de plus la douceur de voir encore deux cœurs honnêtes et vrais s'ouvrir au sien. Tempérons ainsi l'horreur de cette solitude où l'on le force de vivre au milieu du genre-humain. Enfin sans faire en sa faveur d'inutiles efforts qui pourroient causer de grands désordres, et dont le succès même ne le toucheroit plus; ménageons-lui cette consolation pour sa derniere heure, que des mains amies lui ferment les yeux.

Fin du troisieme Dialogue.

HISTOIRE

DU

PRÉCEDENT ÉCRIT.

JE ne parlerai point ici du sujet, ni de l'objet, ni de la forme de cet Ecrit. C'est ce que j'ai fait dans l'avant-propos qui le précede. Mais je dirai quelle étoit sa destination, quelle a été sa destinée, et pourquoi cette copie se trouve ici.

Je m'étois occupé durant quatre ans de ces Dialogues, malgré le serrement de cœur qui ne me quittoit point en y travaillant; et je touchois à la fin de cette douloureuse tâche, sans savoir, sans imaginer comment en pouvoir faire usage, et sans me résoudre sur ce que je tenterois du moins pour cela. Vingt ans d'expérience m'avoient appris quelle droiture et quelle fidélité je pouvois attendre de ceux qui m'entouroient sous le nom d'amis. Frappé sur-tout de l'insigne duplicité de***, que j'avois estimé au point de lui confier mes confessions, et qui du plus sacré dépôt de l'amitié n'avoit fait qu'un instrument d'imposture et de trahison; que pouvois-je attendre des gens qu'on avoit mis autour de moi depuis ce temps-là, et dont toutes les manœuvres m'annonçoient si clairement les intentions? Leur confier

mon manuscrit n'étoit autre chose que vouloir le remettre moi-même à mes persécuteurs : et la maniere dont j'étois enlacé ne me laissoit plus le moyen d'aborder personne autre.

Dans cette situation, trompé dans tous mes choix, et ne trouvant plus que perfidie et fausseté parmi les hommes, mon ame exaltée par le sentiment de son innocence et par celui de leur iniquité, s'éleva par un élan jusqu'au siége de tout ordre et de toute vérité, pour y chercher les ressources que je n'avois plus ici-bas. Ne pouvant plus me confier à aucun homme qui ne me trahît, je résolus de me confier uniquement à la providence, et de remettre à elle seule l'entiere disposition du dépôt que je desirois laisser en de sûres mains.

J'imaginai pour cela de faire une copie au net de cet écrit, et de la déposer dans une Eglise sur un Autel; et pour rendre cette démarche aussi solemnelle qu'il étoit possible, je choisis le grand Autel de l'Eglise de Notre-Dame, jugeant que par-tout ailleurs mon dépôt seroit plus aisément caché ou détourné par les Curés ou par les Moines, et tomberoit infailliblement dans les mains de mes ennemis: au lieu qu'il pouvoit arriver que le bruit de cette action fît parvenir mon manuscrit jusques sous les yeux du Roi; ce qui étoit tout ce que j'avois à desirer de plus favorable, et qui ne pouvoit jamais arriver en m'y prenant de toute autre façon.

Tandis que je travaillois à transcrire au net mon écrit, je méditois sur les moyens d'exécuter mon projet, ce qui n'étoit pas fort facile et sur-tout pour un homme aussi timide que moi. Je pensai qu'un samedi, jour auquel toutes les semaines on va chanter devant l'Autel de Notre-Dame un motet durant lequel le Chœur reste vide seroit le jour où j'aurais le plus de facilité d'y entrer, d'arriver jusqu'à l'autel et d'y placer mon dépôt. Pour combiner plus sûrement ma démarche, j'allai plusieurs fois de loin en loin examiner l'état des choses et la disposition du chœur et de ses avenues; car ce que j'avois à redouter, c'étoit d'être retenu au passage, sûr que dès-lors mon projet étoit manqué. Enfin mon manuscrit étant prêt, je l'enveloppai, et j'y mis la suscription suivante.

DÉPOT REMIS A LA PROVIDENCE.

» PROTECTEUR des opprimés, Dieu de justice et de vérité, reçois ce dépôt que remet sur ton autel et confie à ta providence un étranger infortuné, seul, sans appui, sans défenseur sur la terre; outragé, moqué, diffamé, trahi de toute une génération, chargé depuis quinze ans à l'envi de traitemens pires que la mort, et d'indignités inouies jusqu'ici parmi les humains,

sans avoir pu jamais en apprendre au moins la cause. Toute explication m'est refusée, toute communication m'est ôtée ; je n'attends plus des hommes, aigris par leur propre injustice, qu'affronts, mensonges et trahisons. Providence éternelle, mon seul espoir est en toi ; daigne prendre mon dépôt sous ta garde et le faire tomber en des mains jeunes et fidelles, qui le transmettent exempt de fraude à une meilleure génération ; qu'elle apprenne en déplorant mon sort, comment fut traité par celle-ci un homme sans fiel et sans fard, ennemi de l'injustice, mais patient à l'endurer, et qui jamais n'a fait, ni voulu, ni rendu de mal à personne. Nul n'a droit, je le sais, d'espérer un miracle, pas même l'innocence opprimée et méconnue. Puisque tout doit rentrer dans l'ordre un jour, il suffit d'attendre. Si donc mon travail est perdu, s'il doit être livré à mes ennemis et par eux détruit ou défiguré, comme cela paroît inévitable, je n'en compterai pas moins sur ton œuvre, quoique j'en ignore l'heure et les moyens ; et après avoir fait, comme je l'ai dû, mes efforts pour y concourir, j'attends avec confiance, je me repose sur ta justice, et me résigne à ta volonté ".

Au verso du titre et avant la premiere page étoit écrit ce qui suit.

« Qui que vous soyez que le Ciel a fait l'arbitre de cet écrit, quelque usage que vous ayez résolu d'en faire, et quelque

opinion que vous ayez de l'auteur, cet auteur infortuné vous conjure par vos entrailles humaines et par les angoisses qu'il a souffertes en l'écrivant, de n'en disposer qu'après l'avoir lu tout entier. Songez que cette grace que vous demande un cœur brisé de douleur, est un devoir d'équité que le ciel vous impose".

Tout cela fait, je pris sur moi mon paquet, et je me rendis le samedi 24 Février 1776, sur les deux heures à Notre-Dame, dans l'intention d'y présenter le même jour mon offrande.

Je voulus entrer par une des portes latérales par laquelle je comptois pénétrer dans le chœur. Surpris de la trouver fermée, j'allai passer plus bas par l'autre porte latérale qui donne dans la nef. En entrant mes yeux furent frappés d'une grille que je n'avois jamais remarquée et qui séparoit de la nef la partie des bas-côtés qui entoure le chœur. Les portes de cette grille étoient fermées, de sorte que cette partie des bas-côtés dont je viens de parler étoit vide, et qu'il m'étoit impossible d'y pénétrer. Au moment où j'apperçus cette grille, je fus saisi d'un vertige comme un homme qui tombe en apoplexie; et ce vertige fut suivi d'un bouleversement dans tout mon être, tel que je ne me souviens pas d'en avoir éprouvé jamais un pareil. L'Eglise me parut avoir tellement changé de face, que doutant si j'étois bien dans Notre-Dame,

je cherchois avec effort à me reconnoître et à mieux discerner ce que je voyois. Depuis trente-six ans que je suis à Paris, j'étois venu fort souvent et en divers temps à Notre-Dame ; j'avois toujours vu le passage autour du Chœur ouvert et libre, et je n'y avois même jamais remarqué ni grille ni porte, autant qu'il pût m'en souvenir. D'autant plus frappé de cet obstacle imprévu que je n'avois dit mon projet à personne, je crus dans mon premier transport voir concourir le Ciel même à l'œuvre d'iniquité des hommes : et le murmure d'indignation qui m'échappa, ne peut être conçu que par celui qui sauroit se mettre à ma place, ni excusé que par celui qui sait lire au fond des cœurs.

Je sortis rapidement de l'Eglise, résolu de n'y rentrer de mes jours; et me livrant à toute mon agitation, je courus tout le reste du jour, errant de toutes parts sans savoir ni où j'étois, ni où j'allois, jusqu'à ce que n'en pouvant plus, la lassitude et la nuit me forcerent de rentrer chez moi rendu de fatigue, et presque hébêté de douleur.

Revenu peu-à-peu de ce premier saisissement, je commençai à réfléchir plus posément à ce qui m'étoit arrivé ; et par ce tour d'esprit qui m'est propre, aussi prompt à me consoler d'un malheur arrivé qu'à m'effrayer d'un malheur à craindre, je ne tardai pas d'envisager d'un autre œil le

mauvais succès de ma tentative. J'avois dit dans ma suscription que je n'attendois pas un miracle, et il étoit clair néanmoins qu'il en auroit fallu un pour faire réussir mon projet : car l'idée que mon manuscrit parviendroit directement au Roi, et que ce jeune Prince prendroit lui-même la peine de lire ce long écrit ; cette idée, dis-je, étoit si folle que je m'étonnois moi-même d'avoir pu m'en bercer un moment. Avois-je pu douter que quand même l'éclat de cette démarche auroit fait arriver mon dépôt jusqu'à la cour, ce n'eût été que pour y tomber, non dans les mains du Roi, mais dans celles de mes plus malins persécuteurs ou de leurs amis, et par conséquent pour être ou tout-à-fait supprimé ou défiguré, selon leurs vues, pour le rendre funeste à ma mémoire? Enfin le mauvais succès de mon projet dont je m'étois si fort affecté, me parut, à force d'y réfléchir, un bienfait du Ciel qui m'avoit empêché d'accomplir un dessein si contraire à mes intérêts ; je trouvai que c'étoit un grand avantage que mon manuscrit me fût resté pour en disposer plus sagement, et voici l'usage que je résolus d'en faire.

Je venois d'apprendre qu'un homme de lettres de ma plus ancienne connoissance, avec lequel j'avois eu quelque liaison, que je n'avois point cessé d'estimer, et qui passoit une grande partie de l'année à la campagne, étoit à Paris depuis peu de jours.

Je regardai la nouvelle de son retour comme une direction de la providence, qui m'indiquoit le vrai dépositaire de mon manuscrit. Cet homme étoit, il est vrai, philosophe, auteur, académicien, et d'une province dont les habitans n'ont pas une grande réputation de droiture : mais que faisoient tous ces préjugés contre un point aussi bien établi que sa probité l'étoit dans mon esprit? L'exception d'autant plus honorable qu'elle étoit rare, ne faisoit qu'augmenter ma confiance en lui; et quel plus digne instrument le Ciel pouvoit-il choisir pour son œuvre, que la main d'un homme vertueux?

Je me détermine donc; je cherche sa demeure; enfin je la trouve, et non sans peine. Je lui porte mon manuscrit, et je lui remets avec un transport de joie, avec un battement de cœur qui fut peut-être le plus digne hommage qu'un mortel ait pu rendre à la vertu. Sans savoir encore de quoi il s'agissoit, il me dit en le recevant qu'il ne feroit qu'un bon et honnête usage de mon dépôt. L'opinion que j'avois de lui me rendoit cette assurance très-superflue.

Quinze jours après je retourne chez lui, fortement persuadé que le moment étoit venu où le voile de ténebres qu'on tient depuis vingt ans sur mes yeux alloit tomber, et que de maniere ou d'autre, j'aurois de mon dépositaire des éclaircissemens qui me paroissoient devoir nécessairement suivre

de la lecture de mon manuscrit. Rien de ce que j'avois prévu n'arriva. Il me parla de cet écrit comme il m'auroit parlé d'un ouvrage de littérature que je l'aurois prié d'examiner pour m'en dire son sentiment. Il me parla de transpositions à faire pour donner un meilleur ordre à mes matieres : mais il ne me dit rien de l'effet qu'avoit fait sur lui mon écrit ni de ce qu'il pensoit de l'auteur. Il me proposa seulement de faire une édition correcte de mes œuvres en me demandant pour cela mes directions. Cette même proposition qui m'avoit été faite, et même avec opiniâtreté par tous ceux qui m'ont entouré, me fit penser que leurs dispositions et les siennes étoient les mêmes. Voyant ensuite que sa proposition ne me plaisoit point, il offrit de me rendre mon dépôt. Sans accepter cette offre je le priai seulement de le remettre à quelqu'un plus jeune que lui, qui pût survivre assez et à moi et à mes persécuteurs pour pouvoir le publier un jour sans crainte d'offenser personne. Il s'attacha singuliérement à cette derniere idée, et il m'a paru par la suscription qu'il a faite pour l'enveloppe du paquet, et qu'il m'a communiquée, qu'il portoit tous ses soins à faire en sorte, comme je l'en ai prié, que le manuscrit ne fût point imprimé ni connu avant la fin du siecle présent. Quant à l'autre partie de mon intention, qui étoit qu'après ce terme, l'écrit fût fidellement imprimé et publié, j'ignore ce qu'il a fait pour la remplir.

Depuis lors j'ai cessé d'aller chez lui. Il m'a fait deux ou trois visites que nous avons eu bien de la peine à remplir de quelques mots indifférens, moi n'ayant plus rien à lui dire, et lui ne voulant me rien dire du tout.

Sans porter un jugement décisif sur mon dépositaire, je sentis que j'avois manqué mon but et que vraisemblement j'avois perdu mes peines et mon dépôt: mais je ne perdis point encore courage. Je me dis que mon mauvais succès venoit de mon mauvais choix; qu'il falloit être bien aveugle et bien prévenu pour me confier à un François trop jaloux de l'honneur de sa nation pour en manifester l'iniquité; à un homme âgé trop prudent, trop circonspect pour s'échauffer pour la justice et pour la défense d'un opprimé. Quand j'aurois cherché tout exprès le dépositaire le moins propre à remplir mes vues, je n'aurois pas pu mieux choisir. C'est donc ma faute si j'ai mal réussi; mon succès ne dépend que d'un meilleur choix.

Bercé de cette nouvelle espérance, je me remis à transcrire et mettre au net avec une nouvelle ardeur: tandis que je vaquois à ce travail, un jeune Anglois que j'avois eu pour voisin à Wootton, passa par Paris revenant d'Italie, et me vint voir. Je fis comme tous les malheureux qui croyent voir, dans tout ce qui leur arrive, une expresse direction du sort. Je me dis: voilà le dépositaire

que la providence m'a choisi; c'est elle qui me l'envoie, elle n'a rebuté mon choix que pour m'amener au sien. Comment avois-je pu ne pas voir que c'étoit un jeune homme, un étranger qu'il me falloit, hors du tripot des auteurs, loin des intrigans de ce pays, sans intérêt de me nuire et sans passion contre moi? Tout cela me parut si clair que, croyant voir le doigt de Dieu dans cette occasion fortuite, je me pressai de la saisir. Malheureusement ma nouvelle copie n'étoit pas avancée; mais je me hâtai de lui remettre ce qui étoit fait, renvoyant à l'année prochaine à lui remettre le reste, si, comme je n'en doutois pas, l'amour de la vérité lui donnoit le zèle de revenir le chercher.

Depuis son départ de nouvelles réflexions ont jeté dans mon esprit des doutes sur la sagesse de tous ces choix; je ne pouvois ignorer que depuis long-temps nul ne m'approche qui ne soit expressément envoyé, et que me confier aux gens qui m'entourent, c'est me livrer à mes ennemis. Pour trouver un confident fidelle, il auroit fallu l'aller chercher loin de moi parmi ceux dont je ne pouvois approcher. Mon espérance étoit donc vaine: toutes mes mesures étoient fausses, tous mes soins étoient inutiles, et je devois être sûr que l'usage le moins criminel que feroient de mon dépôt ceux à qui je l'allois ainsi confiant, seroit de l'anéantir.

Cette idée me suggéra une nouvelle tentative dont j'attendis plus d'effet. Ce fut d'écrire une espece de billet circulaire adressé à la nation Françoise, d'en faire plusieurs copies et de les distribuer aux promenades et dans les rues aux inconnus dont la physionomie me plairoit le plus. Je ne manquai pas d'argumenter à ma maniere ordinaire en faveur de cette nouvelle résolution. On ne me laisse de communication, me disois-je, qu'avec des gens apostés par mes persécuteurs. Me confier à quelqu'un qui m'approche, n'est autre chose que me confier à eux. Du moins parmi les inconnus il s'en peut trouver qui soient de bonne foi: mais quiconque vient chez moi, n'y vient qu'à mauvaise intention; je dois être sûr de cela.

Je fis donc mon petit écrit en forme de billet, et j'eus la patience d'en tirer un grand nombre de copies. Mais pour en faire la distribution, j'éprouvai un obstacle que je n'avois pas prévu, dans le refus de le recevoir par ceux à qui je le présentois. La suscription étoit: *A tout François aimant encore la justice et la vérité.* Je n'imaginois pas que sur cette adresse aucun l'osât refuser; presque aucun ne l'accepta. Tous, après avoir lu l'adresse, me déclarerent avec une ingénuité qui me fit rire au milieu de ma douleur, qu'il ne s'adressoit pas à eux. Vous avez raison, leur disois-je en le reprenant, je vois bien que je m'étois trompé.

Voilà la seule parole franche que depuis quinze ans j'aie obtenue d'aucune bouche Françoise.

Econduit aussi par ce côté, je ne me rebutai pas encore. J'envoyai des copies de ce billet en réponse à quelques lettres d'inconnus qui vouloient à toute force venir chez moi, et je crus faire merveilles en mettant au prix d'une réponse décisive à ce même billet, l'acquiescement à leur fantaisie. J'en remis deux ou trois autres aux personnes qui m'accostoient ou qui me venoient voir. Mais tout cela ne produisit que des réponses amphigouriques et normandes, qui m'attestoient dans leurs auteurs une fausseté à toute épreuve.

Ce dernier mauvais succès, qui devoit mettre le comble à mon désespoir, ne m'affecta point comme les précédens. En m'apprenant que mon sort étoit sans ressource, il m'apprit à ne plus lutter contre la nécessité. Un passage de l'Emile que je me rappellai me fit rentrer en moi-même, et m'y fit trouver ce que j'avois cherché vainement au-dehors. Quel mal t'a fait ce complot? Que t'a-t-il ôté de toi? Quel membre t'a-t-il mutilé? Quel crime t'a-t-il fait commettre? Tant que les hommes n'arracheront pas de ma poitrine le cœur qu'elle enferme, pour y substituer, moi vivant, celui d'un mal-honnête homme; en quoi pourront-ils altérer, changer, détériorer mon être? Ils auront beau faire un J. J. à

leur mode, Rousseau restera toujours le même en dépit d'eux.

N'ai-je donc connu la vanité de l'opinion que pour me remettre sous son joug aux dépens de la paix de mon ame et du repos de mon cœur? Si les hommes veulent me voir autre que je ne suis, que m'importe? L'essence de mon être est-elle dans leurs regards? S'ils abusent et trompent sur mon compte les générations suivantes, que m'importe encore? Je n'y serai plus pour être victime de leur erreur. S'ils s'empoisonnent et tournent à mal tout ce que le desir de leur bonheur m'a fait dire et faire d'utile, c'est à leur dam et non pas au mien. Emportant avec moi le témoignage de ma conscience, je trouverai en dépit d'eux le dédommagement de toutes leurs indignités. S'ils étoient dans l'erreur de bonne foi, je pourrois, en me plaignant, les plaindre encore et gémir sur eux et sur moi; mais quelle erreur peut excuser un systême aussi exécrable que celui qu'ils suivent à mon égard avec un zèle impossible à qualifier? quelle erreur peut faire traiter publiquement en scélérat convaincu, le même homme qu'on empêche avec tant de soins d'apprendre au moins de quoi on l'accuse? Dans le rafinement de leur barbarie, ils ont trouvé l'art de me faire souffrir une longue mort en me tenant enterré tout vif. S'ils trouvent ce traitement doux, il faut qu'ils aient des ames de fange; s'ils le trouvent aussi cruel qu'il l'est, les Phalaris,

les

les Agathocle ont été plus débonnaires qu'eux. J'ai donc eu tort d'espérer les ramener en leur montrant qu'ils se trompent; ce n'est pas de cela qu'il s'agit: et quand ils se tromperoient sur mon compte, ils ne peuvent ignorer leur propre iniquité. Ils ne sont pas injustes et méchans envers moi par erreur, mais par volonté. Ils le sont parce qu'ils veulent l'être; et ce n'est pas à leur raison qu'il faudroit parler, c'est à leurs cœurs dépravés par la haine. Toutes les preuves de leur injustice ne feront que l'augmenter; elle est un grief de plus qu'ils ne me pardonneront jamais.

Mais c'est encore plus à tort que je me suis affecté de leurs outrages au point d'en tomber dans l'abattement et presque dans le désespoir. Comme s'il étoit au pouvoir des hommes de changer la nature des choses, et de m'ôter les consolations dont rien ne peut dépouiller l'innocent! Et pourquoi donc est-il nécessaire à mon bonheur éternel, qu'ils me connoissent et me rendent justice? Le Ciel n'a-t-il donc nul autre moyen de rendre mon ame heureuse et de la dédommager des maux qu'ils m'ont fait souffrir injustement? Quand la mort m'aura tiré de leurs mains, saurai-je et m'inquiéterai-je de savoir ce qui se passe encore à mon égard sur la terre? A l'instant que la barriere de l'éternité s'ouvrira devant moi, tout ce qui est en deçà disparoîtra pour jamais; et si je me souviens alors de

l'existence du genre-humain, il ne sera pour moi dès cet instant même que comme n'existant déjà plus.

J'ai donc pris enfin mon parti tout-à-fait; détaché de tout ce qui tient à la terre et des insensés jugemens des hommes, je me résigne à être à jamais défiguré parmi eux, sans en moins compter sur le prix de mon innocence et de ma souffrance. Ma félicité doit être d'un autre ordre; ce n'est plus chez eux que je dois la chercher, et il n'est pas plus en leur pouvoir de l'empêcher que de la connoître. Destiné à être dans cette vie la proie de l'erreur et du mensonge, j'attends l'heure de ma délivrance et le triomphe de la vérité, sans les plus chercher parmi les mortels. Détaché de toute affection terrestre et délivré même de l'inquiétude de l'espérance ici-bas, je ne vois plus de prise par laquelle ils puissent encore troubler le repos de mon cœur. Je ne réprimerai jamais le premier mouvement d'indignation, d'emportement, de colere; et même je n'y tâche plus: mais le calme qui succède à cette agitation passagere, est un état permanent, dont rien ne peut plus me tirer.

L'espérance éteinte étouffe bien le desir, mais elle n'anéantit pas le devoir, et je veux jusqu'à la fin remplir le mien dans ma conduite avec les hommes. Je suis dispensé désormais de vains efforts pour leur faire connoître la vérité, qu'ils sont déterminés à rejeter toujours; mais je ne le suis pas de

leur laisser les moyens d'y revenir autant qu'il dépend de moi, et c'est le dernier usage qui me reste à faire de cet écrit. En multiplier incessamment les copies pour les déposer ainsi çà et là dans les mains des gens qui m'approchent, seroit excéder inutilement mes forces; et je ne puis raisonnablement espérer que de toutes ces copies ainsi dispersées, une seule parvienne entiere à sa destination. Je vais donc me borner à une dont j'offrirai la lecture à ceux de ma connoissance que je croirai les moins injustes, les moins prévenus, ou qui, quoique liés avec mes persécuteurs, me paroîtront avoir néanmoins encore du ressort dans l'ame et pouvoir être quelque chose par eux-mêmes. Tous, je n'en doute pas, resteront sourds à mes raisons, insensibles à ma destinée, aussi cachés et faux qu'auparavant. C'est un parti pris universellement et sans retour, sur-tout par ceux qui m'approchent. Je sais tout cela d'avance, et je ne m'en tiens pas moins à cette derniere résolution, parce qu'elle est le seul moyen qui reste en mon pouvoir de concourir à l'œuvre de la providence, et d'y mettre la possibilité qui dépend de moi. Nul ne m'écoutera; l'expérience m'en avertit, mais il n'est pas impossible qu'il s'en trouve un qui m'écoute, et il est désormais impossible que les yeux des hommes s'ouvrent d'eux-mêmes à la vérité. C'en est assez pour m'imposer l'obligation de la tentative, sans en espérer aucun

succès. Si je me contente de laisser cet écrit après moi, cette proie n'échappera pas aux mains de rapine qui n'attendent que ma derniere heure pour tout saisir et brûler ou falsifier. Mais si parmi ceux qui m'auront lu, il se trouvoit un seul cœur d'homme, ou seulement un esprit vraiment sensé, mes persécuteurs auroient perdu leur peine, et bientôt la vérité perceroit aux yeux du public. La certitude, si ce bonheur inespéré m'arrive, de ne pouvoir m'y tromper un moment, m'encourage à ce nouvel essai. Je sais d'avance quel ton tous prendront après m'avoir lu. Ce ton sera le même qu'auparavant, ingénu, patelin, bénévole ; ils me plaindront beaucoup de voir si noir, ce qui est si blanc, car ils ont tous la candeur des Cygnes : mais ils ne comprendront rien à tout ce que j'ai dit là. Ceux-là, jugés à l'instant, ne me surprendront point du tout, et me fâcheront très-peu. Mais si, contre toute attente, il s'en trouve un que mes raisons frappent et qui commence à soupçonner la vérité, je ne resterai pas un moment en doute sur cet effet, et j'ai le signe assuré pour le distinguer des autres quand même il ne voudroit pas s'ouvrir à moi. C'est de celui-là que je ferai mon dépositaire, sans même examiner si je dois compter sur sa probité : car je n'ai besoin que de son jugement pour l'intéresser à m'être fidèle. Il sentira qu'en supprimant mon dépôt il n'en tire aucun avantage ; qu'en le livrant à mes

ennemis, il ne leur livre que ce qu'ils ont déjà ; qu'il ne peut par conséquent donner un grand prix à cette trahison, ni éviter tôt ou tard par elle le juste reproche d'avoir fait une vilaine action. Au lieu qu'en gardant mon dépôt, il reste toujours le maître de le supprimer quand il voudra, et peut un jour, si des révolutions assez naturelles changent les dispositions du public, se faire un honneur infini, et tirer de ce même dépôt un grand avantage, dont il se prive en le sacrifiant. S'il sait prévoir et s'il peut attendre, il doit en raisonnant bien m'être fidelle. Je dis plus ; quand même le public persisteroit dans les mêmes dispositions où il est à mon égard, encore un mouvement très-naturel le portera-t-il tôt ou tard à desirer de savoir au moins ce que J. J. auroit pu dire si on lui eût laissé la liberté de parler. Que mon dépositaire se montrant, leur dise alors : vous voulez donc savoir ce qu'il auroit dit? eh bien, le voilà. Sans prendre mon parti, sans vouloir défendre ma cause ni ma mémoire, il peut, en se faisant mon simple rapporteur, et restant au surplus, s'il peut, dans l'opinion de tout le monde, jeter cependant un nouveau jour sur le caractere de l'homme jugé : car c'est toujours un trait de plus à son portrait de savoir comment un pareil homme osa parler de lui-même.

Si parmi mes lecteurs, je trouve cet homme sensé disposé pour son propre avantage à m'être fidèle, je suis déterminé

à lui remettre, non-seulement cet Ecrit, mais aussi tous les papiers qui restent entre mes mains, et desquels on peut tirer un jour de grandes lumieres sur ma destinée, puisqu'ils contiennent des anecdotes, des explications, et des faits que nul autre que moi ne peut donner, et qui sont les seules clefs de beaucoup d'énigmes qui sans cela resteront à jamais inexplicables.

Si cet homme ne se trouve point, il est possible au moins que la mémoire de cette lecture restée dans l'esprit de ceux qui l'auront faite, réveille un jour en quelqu'un d'eux quelque sentiment de justice et de commisération, quand long-temps après ma mort, le délire public commencera à s'affoiblir. Alors ce souvenir peut produire en son ame quelque heureux effet, que la passion qui les anime arrête de mon vivant; et il n'en faut pas davantage pour commencer l'œuvre de la providence. Je profiterai donc des occasions de faire connoître cet Ecrit, si je les trouve, sans en attendre aucun succès. Si je trouve un dépositaire que j'en puisse raisonnablement charger, je le ferai, regardant néanmoins mon dépôt comme perdu et m'en consolant d'avance. Si je n'en trouve point, comme je m'y attends, je continuerai de garder ce que je lui aurois remis, jusqu'à ce qu'à ma mort, si ce n'est plutôt, mes persécuteurs s'en saisissent. Ce destin de mes papiers, que je vois inévitable, ne m'allarme plus. Quoi que

fassent les hommes, le Ciel à son tour fera son œuvre. J'en ignore le temps, les moyens, l'espèce. Ce que je sais, c'est que l'arbitre suprême est puissant et juste, que mon ame est innocente et que je n'ai pas mérité mon sort. Cela me suffit. Céder désormais à ma destinée, ne plus m'obstiner à lutter contr'elle, laisser mes persécuteurs disposer à leur gré de leur proie, rester leur jouet sans aucune résistance durant le reste de mes vieux et tristes jours, leur abandonner même l'honneur de mon nom et ma réputation dans l'avenir, s'il plaît au ciel qu'ils en disposent, sans plus m'affecter de rien, quoi qu'il arrive; c'est ma derniere résolution. Que les hommes fassent désormais tout ce qu'ils voudront; après avoir fait, moi, ce que j'ai dû, ils auront beau tourmenter ma vie, ils ne m'empêcheront pas de mourir en paix.

COPIE

Du Billet circulaire dont il est parlé dans l'Ecrit précédent.

A TOUT FRANÇOIS AIMANT ENCORE LA JUSTICE ET LA VÉRITÉ.

FRANÇOIS ! nation jadis aimable et douce, qu'êtes-vous devenus ? Que vous êtes changés pour un étranger infortuné, seul à votre merci, sans appui, sans défenseur, mais qui n'en auroit pas besoin chez un peuple juste ; pour un homme sans fard et sans fiel, ennemi de l'injustice, mais patient à l'endurer, qui jamais n'a fait, ni voulu, ni rendu de mal à personne, et qui depuis quinze ans plongé, traîné par vous dans la fange de l'opprobre et de la diffamation, se voit, se sent charger à l'envi d'indignités inouies jusqu'ici parmi les humains, sans avoir pu jamais en apprendre au moins la cause ! C'est donc là votre franchise, votre douceur, votre hospitalité ? Quittez ce vieux nom de *Francs ;* il doit trop vous faire rougir. Le persécuteur de Job auroit pu beaucoup apprendre de ceux qui vous guident dans l'art de rendre un mortel malheureux. Ils vous ont persuadé, je n'en doute pas, ils vous ont prouvé même, comme cela est toujours facile en se cachant de l'accusé, que je méritois, ces traitemens indignes, pires cent fois que la mort. En ce

cas

cas, je dois me résigner; car je n'attends, ni ne veux d'eux ni de vous aucune grace : ce que je veux et qui m'est dû tout au moins après une condamnation si cruelle et si infamante, c'est qu'on m'apprenne enfin quels sont mes crimes, et comment et par qui j'ai été jugé.

Pourquoi faut-il qu'un scandale aussi public soit pour moi seul un mystere impénétrable ? A quoi bon tant de machines, de ruses, de trahisons, de mensonges, pour cacher au coupable ses crimes, qu'il doit savoir mieux que personne, s'il est vrai qu'il les ait commis ? Que si, pour des raisons qui me passent, persistant à m'ôter un droit (*) dont on n'a privé jamais aucun criminel, vous avez résolu d'abreuver le reste de mes tristes jours d'angoisses, de dérision, d'opprobres, sans vouloir que je sache pourquoi, sans daigner écouter mes griefs, mes raisons, mes plaintes; sans me permettre

(*) Quel homme de bon sens croira jamais qu'une aussi criante violation de la loi naturelle et du droit des gens puisse avoir pour principe une vertu ? S'il est permis de dépouiller un mortel de son état d'homme, ce ne peut être qu'après l'avoir jugé, mais non pas pour le juger. Je vois beaucoup d'ardens exécuteurs, mais je n'ai point apperçu de Juge. Si tels sont les préceptes d'équité de la philosophie moderne, malheur sous ses auspices au foible innocent et simple! honneur et gloire aux intrigans et rusés.

même de parler (*); j'éleverai au Ciel pour toute défense un cœur sans fraude et des mains pures de tout mal, lui demandant, non, peuple cruel, qu'il me venge et vous punisse, (ah qu'il éloigne de vous tout malheur et toute erreur!) mais qu'il ouvre bientôt à ma vieillesse un meilleur asyle où vos outrages ne m'atteignent plus.

P. S. François, on vous tient dans un délire qui ne cessera pas de mon vivant. Mais quand je n'y serai plus, que l'accès sera passé, et que votre animosité cessant d'être attisée, laissera l'équité naturelle parler à vos cœurs; vous regarderez mieux, je l'espere, à tous les faits, dits, écrits que l'on m'attribue en se cachant de moi très-soigneusement, à tout ce qu'on vous fait croire de mon caractere; à tout ce qu'on vous fait faire par bonté pour moi. Vous serez alors bien surpris! et, moins contens de vous que vous ne l'êtes, vous trouverez, j'ose vous le prédire, la lecture de ce billet plus intéressante qu'elle ne peut vous paroître aujourd'hui. Quand enfin

(*) De bonnes raisons doivent toujours être écoutées, sur-tout de la part d'un accusé qui se defend ou d'un opprimé qui se plaint; et si je n'ai rien de solide à dire, que ne me laisse-t-on parler en liberté! C'est le plus sûr moyen de décrier tout-a-fait ma cause et de justifier pleinement mes accusateurs. Mais tant qu'on m'empechera de parler ou qu'on refusera de m'entendre, qui pourra jamais sans témérité prononcer que je n'avois rien à dire?

ces Messieurs, couronnant toutes leurs bontés, auront publié la vie de l'infortuné qu'ils auront fait mourir de douleur, cette vie impartiale et fidelle qu'ils préparent depuis long-temps avec tant de secret et de soin ; avant que d'ajouter foi à leur dire et à leurs preuves, vous rechercherez, je m'assure, la source de tant de zele, le motif de tant de peine, la conduite sur-tout qu'ils eurent envers moi de mon vivant. Ces recherches bien faites, je consens, je déclare, puisque vous voulez me juger sans m'entendre, que vous jugiez entr'eux et moi sur leur propre production.

Fin du sixieme volume des Mémoires.

TABLE

DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.

